EUROPE 1

• **Europe N° 1 acheté par le Gouvernement**

(Voir page 2)

• **50 livres pour vos vacances**

(Voir pages 28-29)

L'EXPRESS

125 frs

2 JUILLET 1959. — N° 420.

QUATRE JOURS CHEZ LES COMMUNISTES

(Marquis.)

M. JACQUES DUCLOS AU CONGRES DU P. C. F. *(Voir pp. 6, 7, 8).*

« ...Car tout parle dans l'univers,
« Il n'est rien qui n'ait son langage. »
(La Fontaine, « Le Paysan du Danube ».)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Centre Rééducation Adolescents recrute
EDUCATEURS de GROUPE
S'adresser Directeur I.M.P., Saint-Galmier (Loire)

« L'EXPRESS » recherche courtiers. Abonnements Paris et province, fixe plus commissions. Situation d'avenir. Ecrire au journal, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

Direct. affaire commerciale depuis 1946, deux Bacc., Math. élém. + 2 ans math. spéc., parlant anglais, allemand, cherche Outre-Mer ou Etrang place cadre commercial ou administratif ou traducteur. Ecrire no 4293 L'Express, 29, r. Marignan.

APPARTEMENTS (Vente)

Rue du Docteur-Blanche - A VENDRE
MAGNIFIQUE ATELIER D'ARTISTE + 2 pièces - Cuisine Office - Chambre Service - Grande terrasse - Au total : 220 m2
DOBOIN - LAB. 97-41

ALMA MARCEAU
Splendide APPARTEMENT MIXTE, 6 p. principales tout confort, 230 m2 + chambre domestique, loyer raisonn. Charges insign. Bail 6 ans à cour. Téléphoner : HEURES BUREAU : GUT. 63-42

PRES METRO PASTEUR, bon appart. 80 m2 env. sur cour, jardin, 3 gr. p., belle entrée, vaste cuisine sur rue, salle de bains, w.-c., cave. Prix intéressant - PIG. 60-49

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. no 4304 L'Express, 29, r. de Marignan

IMMEUBLES (Achat)

Achète COMPTANT [illegible] IMMEUBLES
P. MASSONI
21, rue Le Sueur - PARIS
KLE. 81-00
APPARTEMENTS LIBRES A LA VENTE ET A LA LOCATION

PROPRIÉTÉS (Vente)

A 10 min. par Autoroute
PROPRIETE RESIDENTIELLE
avec Parc et Tennis - 10 pièces principales
Grand confort - Excellent état
OPE. 56-74

LOCATIONS-VENTE

A Bry-sur-Marne (Seine), 7 km. Paris, résident., spl. app. libre, 4 p., entr., cuis., s. de b., cab. toil., c. c., eau ch., jard., park., bus. 2 M + 60.000 p. m. en 6 a. Tél. au pr. Jas. 50.-60. Int. s'abst.

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. no 2605 L'Express, 29, r. Marignan

CAPITAUX

SOMMES MANDATES pr céder intéress. particip. en qual. de promoteurs dans opération constr., immobilière prête à réalis. à Paris (16e arr.) Possib. investir 5 à 100 M. Tr. sérieuses garant. TRAKTIR, 22, avenue Victor-Hugo - POI. 21-70

OPERATIONS IMMOBILIERES INDEXEES
Intérêt élevé - Garantie absolue
P. MASSONI
21, rue Le Sueur (16e) - KLE. 81-00

DIVERS

SITOGRAPHIE
La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

ETUDIANT cherche place dans une voiture se dirigeant vers Carcassonne entre le 7 et le 10 juillet 1959. Ecrire : FICHANT, Lycée Chaptal, boulevard des Batignolles, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Courrier

La lettre de « L'Express »

CETTE fois, c'est sérieux.

Si rien ne vient plus s'opposer aux ordres du Premier Ministre, Europe No I va passer, dans un délai relativement court, sous le contrôle du gouvernement.

Le bruit en courait depuis plusieurs semaines, mais l'importance même d'une telle opération exigeait qu'aucun crédit ne soit accordé à des rumeurs non contrôlées. Aujourd'hui, nous avons pu acquérir la certitude que les choses en sont au point où il est nécessaire de rompre le silence et de faire connaitre ce que nous savons.

L'affaire est délicate. A mener, à exposer, à comprendre aussi. Il y faut un peu d'attention. Elle le mérite.

LA radio et la télévision sont, en France, monopole d'Etat.

C'est-à-dire qu'il est interdit à une compagnie privée d'installer une station émettrice sur le territoire français.

Pourtant, les auditeurs français peuvent entendre tous les jours, sans écouter la radio nationale, des bulletins d'information rédigés et « parlés » à Paris. Selon la région où ils résident, ils captent Radio-Luxembourg, Radio-Monte-Carlo ou Europe No 1. Pourquoi ? Parce que les émetteurs de ces stations se trouvent situés hors des frontières.

Europe No I, c'est le résultat de l'activité :

— d'un émetteur situé en territoire sarrois, propriété d'une société sarroise de radio et de télévision ;

— d'une compagnie privée présidée par M. Sylvain Floirat, la Télé-Compagnie, qui exploite cet émetteur et dont les ressources sont constituées par les recettes publicitaires.

EUROPE No I n'est pas « à vendre », mais, moyennant une somme de l'ordre de deux milliards environ, n'importe qui peut, en principe, racheter demain une société actuellement en liquidation judiciaire, la R.B.V. Radio-Industrie, et se trouver ainsi à la tête de 49.000 actions du « holding » Images et Sons, soit 47 % des voix de contrôle d'Europe No I.

Les autres actions se trouvent actuellement réparties entre M. Sylvain Floirat, la Thomson-Houston et divers petits porteurs.

Il est exclu cependant qu'une personne ou une société privée procède à ce rachat. Le contentieux de R.B.V. Radio-Industrie est en effet si compliqué que seul un organisme appuyé par l'Etat peut intervenir.

En outre, créancier de la R.B.V. à concurrence de 750 millions environ, l'Etat n'aurait, lui, qu'un complément, d'ailleurs considérable, à verser pour se porter acquéreur.

Dans cette hypothèse, les autres porteurs d'actions ne seraient évidemment pas placés dans l'obligation de vendre. Mais il va de soi que cette « nationalisation » à 47 % aurait pour effet d'entrainer une baisse sensible des actions (actuellement cotées autour de 18.000 francs), donc à provoquer le passage, entre les mains de l'Etat, d'un nombre d'actions suffisant pour lui assurer la majorité et le contrôle financier d'Europe No I.

Pourquoi l'Etat se livrerait-il à cet achat ? Pour deux raisons :

1° Dans un bref délai, les accords franco-allemands sur la Sarre entreront en application et la société sarroise propriétaire de l'émetteur d'Europe No I deviendra allemande. Le Quai d'Orsay n'apprécie pas et souhaite qu'un statut solide, né d'une entente entre gouvernements, vienne se substituer au statut actuellement précaire d'Europe No I ;

2° Le contrôle d'Europe No I, c'est-à-dire de ses bulletins d'information, pourrait éliminer l'une des dernières ressources dont disposent les Français pour échapper à l'information « dirigée ».

L'opération, cependant, n'est pas simple.

En premier lieu, l'Etat ne peut engager un milliard de dépenses — et peut-être davantage — non prévues au budget.

Mais cela, c'est la théorie. En pratique, il parait pour le moins improbable qu'aucune astuce de comptabilité ne puisse intervenir, si telle est bien la volonté du chef du gouvernement.

En second lieu, tant d'intérêts sont diaboliquement imbriqués dans cette affaire — dont nous n'avons donné ici que le schéma simplifié pour tenter d'en faire comprendre le mécanisme — que les procès pourraient se déclencher en série.

Mais cette perspective ne sera sans doute pas suffisante pour refroidir le zèle gouvernemental.

En troisième lieu, l'Etat ne peut pas devenir officiellement propriétaire d'un organisme d'information privé. Il sera tenu, s'il se rend maitre d'Europe No I, de lui conserver au moins les apparences de la liberté et tentera d'obtenir, dans le domaine de l'information, une docilité consentie.

IL reste que l'équipe actuelle d'Europe No I a, pour son métier, un respect auquel ce poste doit son influence et son prestige, et qui ne se conciliera pas aisément, le cas échéant, avec l'information dirigée ; qu'un changement d'équipe serait « voyant » ; que diverses combinaisons enfin peuvent encore être élaborées pour persuader un temps rédacteurs et auditeurs de « l'autonomie » du Journal parlé. Affaire à suivre.

Une chose est d'ores et déjà certaine : l'information libre, non pas « oppositionnelle », mais simplement libre, est encore tolérée — pour ce qu'il en reste — dans la mesure où il convient de la réduire avec le minimum d'éclats, de procéder par anesthésie et non par coups de poing, d'endormir et non de bousculer.

La technique est bonne. Combien sont-ils, ceux que le moindre bruit de bottes ferait tressaillir et qui dorment tranquilles parce que l'histoire avance en chaussons fourrés ? Fourrés de francs lourds, très lourds.

Françoise Giroud.

Pas d'autres arguments ?

J'espère que l'agression inqualifiable dont J.-J. Servan-Schreiber vient d'être victime à Lyon n'aura pas de suites physiques graves pour lui et qu'elle en aura pour ses agresseurs — au point de vue juridique s'entend !

Je ne réclame point pour eux la peine du talion : « l'anti-France » est tout imprégnée de cette civilisation occidentale dont ses adversaires ont plein la bouche alors que leurs actes la bafouent.

Vous allez trouver mon inquiétude à votre sujet excessive et, peut-être, un peu ridicule. Pourtant je ne me préoccupais que des attaques contre « L'Express », ne croyant pas que ces lâches oseraient s'attaquer aussi à votre personne.

Le fait qu'ils ont recours à des arguments... frappants montre jusqu'à quel point les autres leur font défaut.

« Il est plus facile de trouver des moines que des raisons », disait Pascal dans « Les Provinciales ». Il est encore plus facile de trouver des matraques.

M. S.,
Paris.

A la corrida

J'ai assisté hier, à Lyon, à la corrida dont J.-J. S.-S. était la « bête » à abattre. J'ai pleuré comme tout le monde ! J'en pleurerais encore aujourd'hui dans tous les sens du terme pour toutes les causes, rage, honte, écœurement, désespoir, infinie tristesse, mépris, stupéfaction, qui nous ont conduits hier à l'absurdité et à l'imbécillité totale.

Permettez-moi de vous dire à cet égard ma sympathie et d'ajouter immédiatement qu'à l'avenir, tout en restant dans un esprit total de « non-violence », de semblables réunions devront prévoir le pire et être préparées par vous, par vous « physiquement » !

YVON FRANCILLON,
Lyon.

De Rome

Vous avez la solidarité des antifascistes italiens.

Sénateur Ferruccio PARRI,
ancien chef de la Résistance en Italie du Nord,
Rome.

Malgré les coups

Je viens d'assister à la réunion perturbée, organisée par la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie qu'a présidée M. J.-J. Servan-Schreiber.

Je le prie d'accepter mes remerciements les plus sincères pour l'action qu'il mène et qu'il continue malgré les coups et les insultes.

A. GIBERT,
Lyon.

Les brutes

J'exprime ma sympathie à mon camarade J.-J. Servan-Schreiber, dont l'action attire la violence des brutes.

JEAN BARBUT,
ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

Les cogneurs

« Le Monde » vient de m'apprendre de quelle façon ignoble la réunion que J.-J. Servan-Schreiber et les Anciens d'Algérie avaient organisée à Lyon a été empêchée.

Comment qualifier ces hommes qui n'ayant, en définitive, aucune chance de faire prévaloir leur point de vue, ne savent que « cogner » ?

De telles manifestations finiront bien, j'imagine, par révolter ceux qui sont encore assez indifférents pour ne pas se rendre compte que, s'ils laissent faire, les méthodes utilisées contre vous se généraliseront vite.

Cette affaire, qui malheureusement risque de se reproduire dans les temps que nous allons vivre, m'autorise à venir vous exprimer toute ma sympathie, mon espoir et ma gratitude.

G. GATTIER,
Paris.

Tous les honneurs...

Je suis un jeune socialiste qui s'intéresse régulièrement à « L'Express ». Vos articles nous rappellent ceux de Jaurès et au moment où nous vivons plus que jamais dans une société en voie de décrépitude, vous êtes, avec Mendès France, la seule source d'espoir capable de redonner confiance à la jeunesse.

J'ai lu dans un entrefilet de « France-soir » l'incident de Lyon. Tous les honneurs sont pour vous. Tôt ou tard, il arrive une heure dans la vie des individus comme dans celle des nations où les fautes se paient, où les atteintes à la moralité sont châtiées. La violence de ces voyous, leur abominable violence ne peut que desservir les causes qu'elle prétend défendre.

LOUIS ROUDOT,
Nanterre.

Un mur

Chacune des phrases de la lettre de Françoise Giroud à propos de « La Gangrène » exprime exactement ma propre pensée. Je tâche dans la mesure du possible de faire partager autour de moi mes sentiments, mais il semble qu'un mur impénétrable m'est opposé. Les gens ne veulent pas savoir. Les mêmes personnes s'étaient scandalisées sur les tortures du IIIe Reich. Et il y avait pourtant la guerre et la dictature en Allemagne.

PIERRE MORAEL,
Montauban.

Précision nécessaire

Sur la foi d'informations communiquées par un correspondant belge qui jouit dans son pays d'une excellente réputation professionnelle et d'un poste important, nous avons laissé passer, dans un précédent article sur la Belgique, la phrase suivante :

« ...le cardinal-archevêque van Roey, qui ne sortit de sa réserve ecclésiastique qu'une seule fois pendant la guerre : pour condamner les bombardements anglo-américains ».

Or, d'un ouvrage consacré au cardinal van Roey et à l'occupation allemande en Belgique par le secrétaire particulier du cardinal, Mgr Leclef, il ressort qu'en diverses circonstances, Mgr van Roey s'est montré ferme à l'égard des autorités d'occupation. Nous lui devions cette précision.

Le réseau Fournier

« Les amis de « L'Express », Paris-Seine, région sud et sud-ouest, invitent les amis du journal à la réunion d'information qui se tiendra : salle Lancry, 10, rue Lancry (métro Bonsergent), le 9 juillet à 20 h. 30.

LA NATION

Fascisme et avenir

● *L'article de J.-M. Domenach.*

LE véritable événement de ces derniers jours n'est pas la publication de « La Gangrène » — on se doutait que la torture avait gagné Paris ; ce n'est pas non plus la saisie de ce livre. Depuis trois ans, les autorités successives recourent à ce procédé illégal pour « affirmer » (comme dit drôlement le communiqué du gouvernement) la fausseté de pratiques que les ministres avouent dans les salons. A mes yeux, l'événement, c'est la double atteinte qui vient d'être infligée simultanément aux principes républicains par le Premier Ministre et par l'Etat-Major d'Alger.

Alors que des poursuites sont annoncées contre les auteurs et les éditeurs de « La Gangrène » (et il faut espérer que pour une fois on osera poursuivre), M. Debré a déclaré à la tribune du Sénat que ce livre était « un faux fabriqué de toutes pièces par deux membres du parti communiste ». Il a parlé comme s'il avait la preuve, mais sans l'apporter (1) ; ainsi s'aventura jadis un ministre à propos de la culpabilité de Dreyfus. C'est là, de la part d'un membre éminent de l'exécutif, une pression ouverte sur la justice, qui aurait dû faire trembler jusqu'aux fondations le vénérable Palais du Luxembourg.

L'autre abus de pouvoir, l'autre atteinte à la légalité a été commise par les chefs militaires qui ont rédigé, à propos d'une incursion de fellagha à Bône, cet extravagant communiqué: « Dans le but d'appuyer la campagne pour la négociation actuellement lancée en métropole par les soutiens traditionnels du F.L.N., un commando avait été envoyé il y a quelques jours de Tunisie... » On reconnaît ici le style et la logique délirante du fascisme: rendre l'opposition responsable des échecs d'une politique, la présenter comme l'ennemi véritable de la patrie, confondre l'opposition avec la trahison. Le projet de loi déposé par MM. Biaggi et La Malène s'inscrit dans le cadre de cette offensive qu'ont préparée divers discours de M. Debré et particulièrement les menaces qu'il adressa aux organisateurs de la Quinzaine pour une négociation en Algérie.

Faiblesse

Que craint donc le régime ? Il a toute la force et la stabilité qu'il pouvait souhaiter : une majorité acquise, une radio aux ordres, une presse complaisante et le prestige historique de son chef. Que peuvent lui faire des prisonniers qui se plaignent du fond de leur cellule, des moralistes qui protestent, des journalistes qui critiquent ?

C'est qu'une politique qui repose sur la magie est particulièrement vulnérable à la parole. Ne pouvant agir sur une situation qu'elle fait profession de nier, elle en vient inéluctablement à contraindre les hommes.

L'Algérie, c'est la France, et la guerre s'y termine : tel est le postulat. Or, puisque la guerre continue et que l'Algérie n'est pas la France, il faut en attribuer la faute à ceux qui, tout bonnement, constatent ces choses-là. D'où ces insinuations de l'Etat-Major d'Alger, ces affirmations sans preuves, cette pression du pouvoir sur la justice et de l'Armée sur le pouvoir, ce ton de colère et d'outrance. Il y a là un grave manque de sang-froid, signe de faiblesse chez ces hommes forts.

Leur tentation naturelle sera de faire des lois pour violer plus commodément la loi. Au surplus, la IVe République, avec les « pouvoirs spéciaux », leur a montré le chemin. Les brutalités exercées par la police, fût-ce au siège de la D.S.T., si abominables soient-elles, entraînent moins de conséquences pour l'avenir d'un Etat et d'un peuple que la légalisation de l'exception. Faire un traître de l'opposant, réserver à certaines catégories de citoyens un traitement de rigueur, codifier le délit d'opinion, voilà le chemin du totalitarisme.

Faut-il donc se décourager ? Certainement la situation s'est durcie ces derniers jours et elle se durcira encore à mesure que la distance grandira entre les prétentions des dirigeants et la réalité, entre une majorité forcenée et une opinion progressivement désenchantée. Ce durcissement n'est pas pour nous intimider ; il signifie au contraire qu'approche le moment de vérité. Les gens en colère ne devraient faire peur à personne.

Le choc

Un choc se prépare entre les éléments libéraux du régime et ceux qui veulent profiter de la guerre d'Algérie pour installer leur dictature. A nous d'agir de telle manière que ce conflit sorte des antichambres et devienne un débat public ; alors on verra qu'il n'y a pas dans ce pays de majorité pour un franquisme. Car ce qui est en cause, à propos de l'Armée, comme à propos de l'enseignement, comme à propos de la législation d'exception, c'est un seul et même principe : le droit pour des Français de croyances et d'opinions diverses de former, à égalité, une seule nation.

Grandes sont les forces démocratiques qui n'ont pas encore donné, parmi les syndicats, les organisations de jeunesse, les groupements civiques qui se multiplient depuis quelque temps. La politique n'est pas une science exacte, mais elle a sa physique, et à long terme les forces dominantes l'emportent. Mais ces forces sont des forces d'hommes et non pas l'aveugle gravitation des choses. A nous de former et d'éclairer des hommes. Tout ce qui est fait pour propager plus d'information, plus de conscience, plus de responsabilité, renforce la résistance et rapproche l'heure où les Français ressaisiront leur destin.

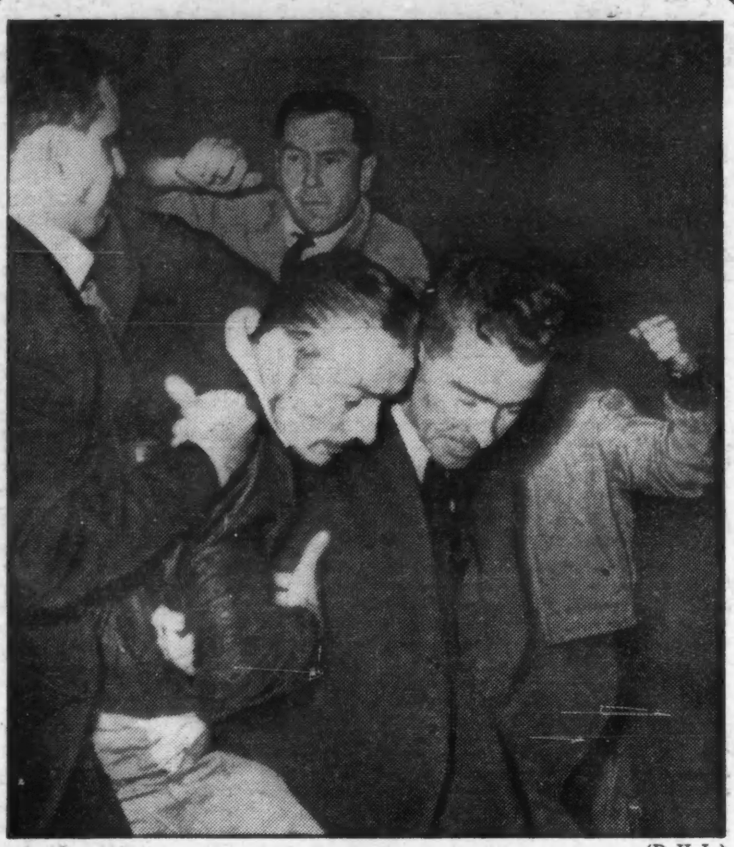
Optimisme

Le drame algérien est une arme terrible entre les mains des ennemis de la liberté. Mais c'est un phénomène d'*hysteresis*, comme dit la science, un retard, une anomalie dans un monde qui a changé. D'autres rapports se nouent entre les peuples, qui rendent intenable le statut colonial, et la Communauté française en est elle-même une preuve. Les structures et les mentalités de notre pays bougent sous la pression technique. Déjà existe le sentiment majoritaire qu'on devrait dépasser l'absurdité de ce conflit, alors qu'il y a tant de choses à faire, sur la terre et dans les cieux.

Les ultras se durcissent, le fascisme se prépare à frapper et il peut encore faire du mal, il peut même, si on laisse aller encore les choses, s'installer un moment au pouvoir ; mais il n'a pour lui ni les circonstances économiques d'avant guerre ni l'appui d'une masse frustrée : c'est une conspiration sournoise qui se volatilisera le jour où l'opinion sera mise en face de la réalité des faits. La question est de savoir si ce réveil se fera par la rééducation progressive ou, plus tard, sous les coups de l'oppression, et cela dépend, encore, de nous tous.

J.-M. D.

(1) Lundi, M. Roger Frey corrigeait M. Debré dans les termes suivants : « Les allégations contenues dans ce livre sont fausses *ou démesurément grossies.* »



(D. H. L.)

Un épisode de l'agression à Lyon.

POLITIQUE ET VIOLENCE

L'HISTOIRE de ce qui est arrivé à Lyon peut servir d'exemple. Le dernier chapitre n'en est pas encore écrit; il le sera vendredi soir.

La Fédération Nationale des Anciens d'Algérie groupe des milliers de jeunes démobilisés qui, ayant servi dans l'armée d'Afrique, ne se résignent pas au silence et veulent militer activement pour informer l'opinion en métropole.

La F.N.A.A. a tenu ainsi plusieurs réunions, dans les derniers mois, à Paris, en banlieue et en province. La dernière eut lieu, il y a quelques semaines, à Saint-Denis, avec M. Alfred Sauvy et le R.P. Avril comme invités. Malgré la présence dans la salle de commandos d'extrême-droite amenés par les dirigeants de « Jeune Nation » et les intégristes de M. Sauge, cette réunion, qui rassemblait 1.500 personnes, fut un grand succès. La liberté de parole — y compris des plus véhéments contradicteurs — fut entièrement respectée.

Aussi les nationalistes de l'Algérie française décidèrent-ils que la prochaine réunion, prévue à Lyon, bastion U.N.R. et fief de M. Soustelle, ne pourrait pas se tenir. La liberté de débat, et l'idée de paix en Algérie, sont pour eux des vertiges républicains qu'il leur faut à tout prix déraciner si l'on veut assurer ici l'ordre nouveau.

Le rendez-vous était donc à Lyon vendredi dernier, 26 juin. Un service d'ordre, bien entendu, avait été prévu par nos camarades lyonnais, qui connaissent le fanatisme des hommes de main locaux des divers mouvements de droite. Mais la question ayant été posée : faut-il se munir de matraques ? — nous avions répondu formellement : non. La violence étant le contraire de ce que nous entendons faire triompher, nous luttons par les idées et par le nombre. On ne témoigne pas pour la paix en Algérie à coups de nerfs de bœuf. Donc : pas d'instruments de combat.

Nous étions ainsi, vendredi soir, les mains nues, environ sept cents dans la grande salle de la mairie du VIe arrondissement de Lyon. Le chef des commandos électoraux de l'U.N.R. et des indépendants, un certain Louis Thomas, ancien du corps expéditionnaire d'Indochine, avait été chargé d'amener un fort contingent de cogneurs pour « casser » la réunion. Ils étaient là.

Au bout de dix minutes, après un effroyable vacarme destiné à se mettre eux-mêmes en état d'excitation au combat (aux cris de « Algérie française ! » — « Vive l'armée ! » — « Massu au pouvoir ! » — « A mort « L'Express » ! »), ils montèrent à l'assaut de la tribune, gourdins, ceinturons et grenades lacrymogènes à la main. Ils blessèrent à la tête un professeur de la Faculté de Lyon, deux camarades anciens d'Algérie (dont un héros de la France libre, notre ami Louis Fournier) et moi-même. La police intervint et la salle fut évacuée par les C. R. S.

Les conséquences politiques de ce raid sauvage ont été immédiates. Une demi-heure après, les représentants de tous les mouvements démocratiques se réunissaient à la « Brasserie de l'Etoile » et décidaient, sans une réserve ni une objection, de publier ensemble un communiqué, de créer un comité d'organisation en commun, et de préparer une nouvelle réunion pour qu'à aucun prix les fascistes n'aient le dernier mot, même par la violence, et en particulier à Lyon.

Il y avait là le Syndicat national des instituteurs, la Fédération de l'Education nationale, l'Association des parents d'appelés et maintenus en Afrique du Nord, le parti socialiste autonome, le parti communiste, la C.G.T., la Jeunesse ouvrière catholique, l'U. G. S., le Groupe Reconstruction (C.F.T.C.), etc. Accord et volonté commune dans l'émotion du choc, mais aussi après : de sang-froid et avec détermination. Ainsi, dès lundi, un meeting était prévu, organisé, annoncé pour ce vendredi (3 juillet) sur « les libertés et la paix », destiné à faire la preuve, par la force du nombre — et toujours sans matraques — qu'une fois l'émotion populaire éveillée par les cogneurs des divers mouvements du 13 Mai, les extrémistes ne sont plus — dans quelque ville de France que ce soit — qu'une petite minorité, haineuse, mais non représentative et impuissante.

La démonstration en sera faite à Lyon, sans attendre, dès vendredi soir. Le chantage à la violence et l'intimidation ne doivent être acceptés nulle part : le système algérien ne sera pas admis ici.

J.-J. S.-S.

P.-S. — Le nouveau meeting se tiendra à la Bourse du Travail de Lyon vendredi à 20 h. 30.

Pour New York sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE
PARIS, 49, avenue de l'Opéra - RIC 79-70
CANNES, Jetée Albert-Edward - Tél. 909-46, 929-84
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 552-77
MARSEILLE, 122, rue de la République - Tél. 20.80.58
PARIS, Bureau du frêt, 11, rue Tronchet - ANJ 00-48

CORRESPONDANCES EXPRESS

PRIX ALIMENTAIRES : LES TROIS PROBLEMES DE M. PINAY

● La qualité et la quantité des récoltes joueront cette année un rôle particulièrement important dans l'évolution de la politique économique du gouvernement.

Les estimations officielles établies au début du mois évaluent à 110 millions la production de blé (contre 96 millions en 1958). Progression de 15 % également prévue pour l'avoine. De 18 % pour l'orge. Les fruits et légumes sont abondants.

Pour le vin, on prévoit un retour « à la normale », soit environ 55 millions d'hectolitres contre 32 pour la récolte déficitaire de l'an dernier. Enfin, la lente progression de la production des viandes continuera, favorisée par une belle récolte fourragère.

Ces bonnes nouvelles vont poser de nouveaux problèmes au gouvernement.

En effet, l'abondance pèse sur les cours libres (fruits, légumes, etc.), tandis que, pour les prix taxés, le rôle stratégique joué par les prix alimentaires dans l'actuelle stabilisation du coût de la vie interdit au gouvernement tout relèvement sensible. Pour les céréales, les prix payés aux agriculteurs seront supérieurs de 6 % à ceux de 1958 (blé, 3.800 francs le quintal au lieu de 3.600).

Pour la viande, les cours demeurent assez soutenus, mais comme du côté des dépenses les prix des produits industriels se sont accrus depuis la dernière récolte de 8 à 9 %, le revenu net de l'agriculture demeurera stationnaire. D'autant plus que sur le marché du vin la réorganisation décidée en mai par le gouvernement (prix garanti : 525 francs le degré-hecto) ne compensera pas l'effondrement des cours qui s'est produit depuis six mois (prix record l'an dernier : 1.000 à 1.100 francs le degré-hecto).

Il faut donc s'attendre à de vives pressions du secteur agricole sur le gouvernement pour obtenir de meilleurs prix.

Entre les revendications des salariés et celles des paysans, M. Pinay voit, en outre, un troisième front s'ouvrir devant lui : celui de la distribution. L'offensive a été lancée par les bouchers qui, constatant une légère progression de la consommation privée dans les villes, essayent une nouvelle fois de faire jouer cette échelle mobile qui, selon eux, devrait lier le prix de la viande aux revenus des consommateurs beaucoup plus qu'aux cours des Halles centrales. Résultat de cette offensive : si, aux Halles, les cours sont en faible hausse, à l'étal, le bifteck grimpe et M. Pinay est contraint à brandir ses foudres : étiquettes, taxations, contrôle économique.

La bataille des prix alimentaires engagée sur trois fronts (paysan, commerçant, consommateur) sera un des facteurs déterminants dans l'évolution du climat social et de l'activité économique à la rentrée.

DEMISSION DEFINITIVE DES 11 « GAULLISTES DE GAUCHE »

● Sans plus attendre la réponse du général de Gaulle à leur lettre (voir « L'Express » de la semaine dernière), les onze « gaullistes de gauche » signataires viennent de remettre leur démission définitive au comité directeur de l'U.D.T.

Ce sont : Roger Barberot, Gilbert Beaujolin, Jean-Claude Broustra, Philippe Dechartre, Thadée Diffre, Jean Dutourd, Gaston Gosselin, Jacques Mercier, Henri Romans-Petit, Jean-Claude Servan-Schreiber, Robert Tenger.

Dans la lettre d'explication qu'ils viennent d'adresser aux militants de l'U.D.T., ils déclarent notamment :

« Il faut qu'il soit bien clair dans l'esprit de nos camarades qu'aucun d'entre nous n'aspirait à une faveur particulière. Mais des gens qui, sous l'occupation, exécraient de Gaulle et les gaullistes, d'autres qui pendant douze ans ont mené contre lui un combat acharné, jouissent aujourd'hui de la confiance du pouvoir et occupent des positions dans l'Etat. Nous ne demandions qu'à être traités aussi bien que les ennemis de de Gaulle. »

GUY MOLLET : DIFFICULTES SUR LE PROBLEME DE LA LAICITE

● M. Pierre-Olivier Lapie a accepté de présider la « commission d'enquête scolaire » chargée de l' « étude des rapports entre l'Etat et l'enseignement privé ».

Cette commission, qui est plutôt orientée « à droite » (mais qui ne comprend pas de défenseurs « extrémistes » de l'école libre) est composée de MM. Paul Arrighi, bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour de Paris ; Henri Baissas, agrégé de l'Université ; Edmond Bauer, professeur honoraire à la Sorbonne ; André Chamson, de l'Académie française ; Roger Dumaine, agrégé de l'Université, président de la « Paroisse universitaire » ; Lucien Guibourgé, président de l'Union nationale des associations familiales ; Victor Le Gorgeu, conseiller d'Etat honoraire, ancien président de la commission de l'équipement scolaire ; Ali Merred, colonel en retraite, sénateur des Oasis ; Charles Merveilleux du Vignaux, conseiller maître à la Cour des Comptes ; Alfred Michelin, ancien président-directeur général de « La Bonne Presse » ; Vladimir d'Ormesson, de l'Académie française, ambassadeur de France.

Les « douze », auxquels aucun délai précis n'a été fixé, ont déjà tenu plusieurs séances et entendu certaines personnalités, mais il est exclu qu'ils puissent déposer leurs conclusions avant le 28 juillet, terme de l'actuelle session parlementaire.

Le fait que l'ancien ministre socialiste de l'Education nationale ait accepté la présidence de la commission a été relevé avec ironie et hostilité par M. Georges Cogniot au congrès du parti communiste.

A la S.F.I.O., on note un grand embarras dans la mesure où le parti a été largement représenté dans toutes les démonstrations laïques des quinze derniers jours. Plusieurs membres du comité directeur, en tête desquels M. Deixonne, ancien député du Tarn et adversaire déterminé des « cléricaux », ont estimé que la commission ne comportait pas assez de « laïques » et suggéré le retrait de M. P.-O. Lapie.

M. Guy Mollet, qui avait été consulté avant la désignation de ce dernier, a dû tenir compte du mécontentement des militants. Il a écrit une lettre officielle à M. P.-O. Lapie, lui demandant de démissionner afin de pouvoir faire état de cette lettre au congrès du parti qui s'ouvre le 9 juillet.

M. P.-O. Lapie attendrait la fin du congrès avant de répondre — négativement.

LE CURIEUX DOSSIER D'EDMOND P.

● Le 9 mai 1959, la 14e Chambre du Tribunal correctionnel jugeait et condamnait un nommé Edmond P. accusé de tentative de vol de voiture et violences à agent. Edmond P., membre du P.P.R., logeait dans les permanences du parti biaggiste.

L'affaire P. peut connaître un rebondissement spectaculaire. En effet, sa condamnation l'a fortement indisposé contre « ses amis » dont il espérait qu'ils sauraient le tirer de ce mauvais pas.

Il serait prêt, en particulier, à expliquer pourquoi il chercha à voler une automobile au mois de fé-

L'ANONYMAT épistolaire est tout un art. Un vain peuple pense qu'il suffit de ne point signer ses lettres pour avoir rang de corbeau. Peuh ! sansonnet tout au plus !

Signer illisible est déjà plus raffiné. Mieux encore : on peut signer lisible à condition d'avoir un nom peu compromettant ou d'emprunter un pseudonyme : « *Et pour vous montrer, monsieur, que je n'ai pas peur de vous, je signe de mon nom... Jean-Sébastien Mouche.* » Ah ! mais !

Aux dangereuses frontières de la franchise, les vrais artistes vont jusqu'à donner une adresse, fausse, bien sûr, ou tellement imprécise qu'elle n'a aucune signification. Quatre-vingt-dix fois sur cent, le correspondant s'y laisse prendre.

J'ai sur ma table un beau spécimen du genre. C'est une lettre anonyme dûment signée et portant une adresse qui, vue de loin, a un incontestable cachet d'authenticité. Mon correspondant se déclare « modeste pêcheur » du bassin d'Arcachon et, bien entendu, il vitupère les « intellectuels ».

Comme j'ai quelques notions de graphologie (acquises dans l'armée, justement), il m'est aisé de dire que s'il s'agit d'un pêcheur, c'est certainement d'un pécheur intellectuel (je ne suis pas certain de l'accent circonflexe) et, en tout cas, pas d'un modeste.

Il faut d'ailleurs avoir vocation d'intellectuel pour devenir un corbeau. C'est seulement dans un esprit biscornu de coupeur de cheveux en quatre que peut naître la paranoïa nécessaire à l'exercice de la profession.

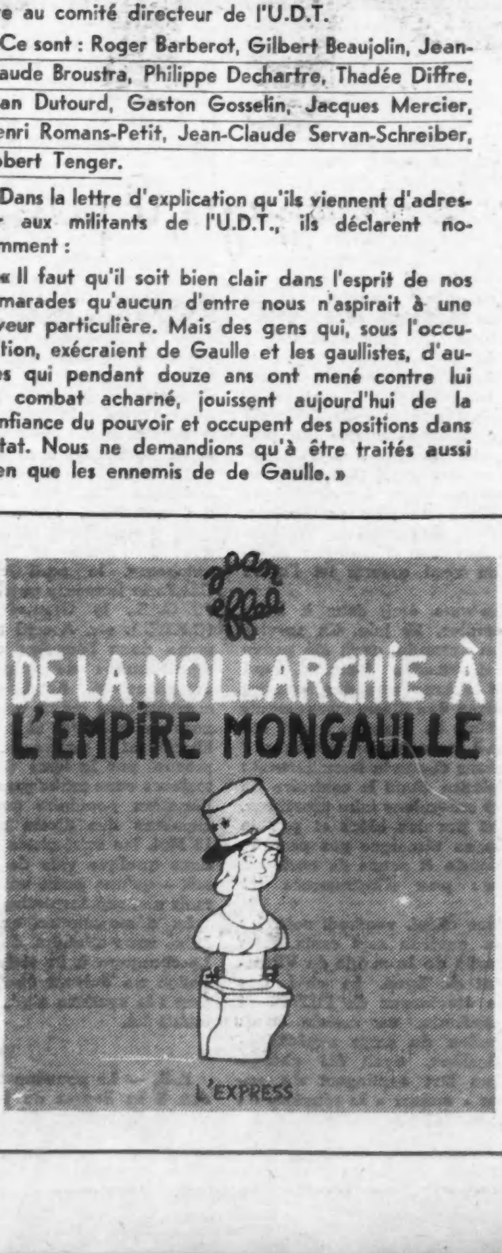
LA lettre que j'ai sous les yeux, par exemple, me permet de diagnostiquer un cas typique d'intellectuel honteux à qui les néo-primaires de l'action psychologique et de la technocratie pseudo-efficiente donnent un complexe d'infériorité et qui noie sa culpabilité sous une fumeuse idéologie anti-idéologique.

Moi qui ne suis qu'un humble (mais, comme il se doit, pas modeste) professeur, j'ai quelque peine à comprendre ces complications. Mon métier d'honnête tâcheron consiste à pétrir la matière noble de la jeunesse dont demain la France sera faite. En bon boulanger, je me pourlèche à l'idée des belles miches qui sortiront du four devant lequel je peine. J'ai mieux à faire qu'à me poser des questions sur les intellectuels honteux ou triomphants, mais il ne fait aucun doute que je les préfère triomphants.

Je n'aime guère les idéologues — ceux de « L'Express » pas plus que les autres — mais entre un idéologue qui met ses idées dans sa poche et un autre qui les crie sur les toits au risque de se casser le cou, je n'hésite pas, je choisis le second. Le risque intrigue beaucoup mon anonyme correspondant. Il pense que les « *intellectuels de gauche* » cherchent « *à être assez maltraités pour faire figure de martyrs et augmenter leur popularité et leur clientèle* ».

Comment lui expliquer que la réalité est bien plus simple et que dans tous les domaines, ceux de l'esprit comme ceux de la matière, un homme est un homme et un rat un rat ?

ROBERT ESCARPIT.



L'Album de Jean Effel

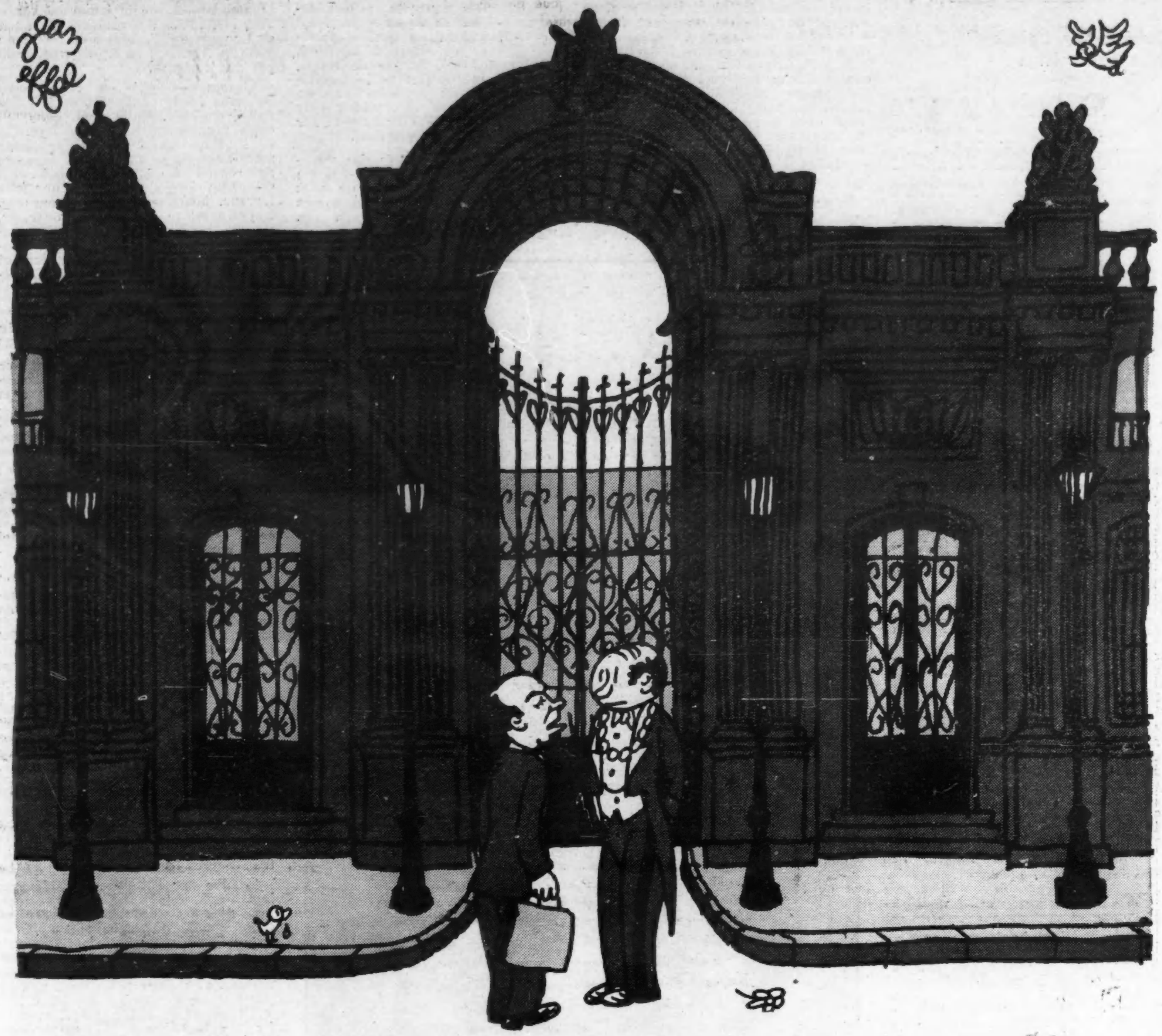
Un magnifique album de Jean Effel vient de paraître. Il ne peut pas, actuellement, être mis librement en vente en librairie. Il est OFFERT par « L'Express », avec une dédicace personnelle de l'auteur, à tout souscripteur de deux abonnements.

● A tout lecteur déjà abonné, qui, en renouvelant son abonnement, nous transmet un abonnement-cadeau pour un ami.

● A tout nouvel abonné qui souscrit, en plus, un abonnement-cadeau pour un ami.

(Voir les conditions d'abonnement en page 36.)

ORLÉANS, DJIBOUTI, LA FONTAINE DE TREVI, PUY D'DÔME, PUY D'DÔME...



— Si jamais, au cours de ses voyages, il passait par Paris n'oubliez pas de lui faire visiter le cabinet de travail du Président de la République...

vrier 1958, pourquoi aussi il tira sur les agents qui tentèrent de l'arrêter en flagrant délit, pourquoi surtout le dossier présenté au tribunal ne faisait plus mention du tir au pistolet sur les agents, qui aurait dû le conduire en Cour d'assises.

Il ne reste que quelques jours au Parquet pour faire appel à minima de la décision de la 14e Chambre.

L'affaire est suivie avec attention.

U.N.R. : LA TENDANCE SOUSTELLE-DELBECQUE MARQUE UN POINT

● La création d'une « commission restreinte » chargée d'assister, c'est-à-dire de surveiller M. Chalandon, secrétaire général de l'U.N.R., marque une nouvelle étape dans la crise du gaullisme.

Cette commission est en effet composée de M. Delbecque lui-même, député du Nord, qui a violemment déclenché l'attaque contre M. Chalandon il y a dix jours, et de deux autres « activistes » du parti : M. Marcenet, chef du personnel à l'usine Simca, et M. Pierre Picard, député de Seine-et-Oise, fondateur avec Jacques Soustelle de l'Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française (U.S.R.A.F.).

Le quatrième membre de la commission, M. Neuwirth, député de la Loire, est le seul qui, par allégeance à de Gaulle, n'ait pas pris position contre M. Chalandon.

A l'occasion du conseil national U. N. R. des 18 et 19 juillet, puis du congrès d'octobre, l'arbitrage du général de Gaulle parviendra plus difficilement à s'imposer aux activistes conduits par MM. Soustelle et Delbecque.

REFORME FISCALE : COMMENT S'EN DEBARRASSER ?

● Le projet de réforme fiscale préparé par le gouvernement est présenté à l'Assemblée nationale. Tout se passe comme si la Ve République allait enfin réaliser la refonte de la fiscalité, un des maux bien connus du régime défunt.

En réalité, les experts du ministère des Finances ont souligné que dans la conjoncture actuelle l'entrée en application d'une réforme fiscale qui bouleverserait automatiquement la structure des prix comporterait un risque inacceptable. La stabilité des prix doit passer avant toute autre considération, disent les experts.

Toutefois, le gouvernement s'étant engagé très avant, il est impossible, pour des raisons politiques, de renoncer purement et simplement à la réforme fiscale. On s'apprête donc à la diviser en deux parties. D'une part, on posera « les principes » d'une fiscalité nouvelle apportant des réformes de structure profondes. D'autre part, on n'appliquera en 1960 que de très légères modifications effectives (calcul des impôts sur le revenu, peut-être suppression de la taxe locale, etc.), les « nouveaux principes » ne devant être progressivement appliqués qu'au cours des années ultérieures, « si la situation économique le permet ».

Le
Ménestrel
BAR - BRASSERIE
SALON DE THÉ
vient d'ouvrir ses portes
en plein cœur des Champs-Elysées
29, rue de Marignan

POLITIQUE

Quatre jours chez les communistes

● *Pendant quatre jours, avec les délégués au Congrès du parti communiste, Jean Cau a suivi toutes les séances. Il a parlé aux militants, il a vu Thorez, il a discuté longuement avec Jacques Duclos. Il a vécu dans l'univers communiste.*

— *ALORS, c'est comment le Congrès du parti communiste ?*

Alors, pendant quatre jours, matin et soir, j'aurai pris le chemin d'Ivry dont la rue la plus animée s'appelle la rue Joseph-Staline ; au bas de la rue Robespierre, une place plantée de mâts où flottent des drapeaux rouges et tricolores et une bannière : *« Bienvenue aux délégués du XV^e Congrès du parti communiste français. »*

Pendant quatre jours, matin et soir, j'aurai remonté cette rue Robespierre. A gauche, des mâts et des drapeaux. A droite, sur la colline basse, le gymnase Auguste-Delaune (du nom du résistant fusillé par les Allemands) dont les talus herbeux descendent jusqu'aux grilles qui courent le long du trottoir. Partout, autour de la piste de plein air, sur les talus, devant l'entrée réservée aux délégués, des mâts et des drapeaux rouges et tricolores immobiles dans la touffeur de l'air ou dont les plis battent, agités par un vent mou annonciateur d'orages qui ne crèvent pas.

Un couloir. Trois marches. Et me voilà installé dans la tribune réservée à la Presse. Là, assis sur une chaise, je regarde et j'écoute.

— *C'est comment le Congrès du parti communiste ?*

Combats, actions, batailles

Il se tient à Ivry, banlieue « rouge » entre toutes les banlieues « rouges », dont le maire (communiste) est Georges Marrane, et où les communistes sont « chez eux ». Ivry, c'est un petit morceau de France communiste, une sorte de Monaco démocrate-populaire dont les frontières invisibles m'étaient, au bout de quatre jours, devenues « sensibles ».

Il y avait donc la banlieue rouge, puis Ivry plus rouge encore, puis le gymnase Auguste-Delaune... et cette impression de franchir toute une série de cercles pour me retrouver, assis dans mon box, chaque jour, au cœur du saint des saints, au cœur d'un monde, d'un autre monde. Oui, baigné, cerné, imbibé par le communisme.

Et qu'est-ce qu'un vrai militant communiste français ?

Tenez, en voici, dans cette salle, cinq à six cents. Parfaits, comme on le dit d'une forme. Purs comme on le dit d'un cristal ou d'une eau. Certes, ils ont des aspects différents : bruns ou blonds, grands ou petits, maigres ou gros et des accents de Bretagne ou de Provence, d'Alsace ou d'Aquitaine. Mais ils sont les mêmes.

Ils pensent pareillement de pareilles choses. Leurs émotions ou leurs colères, leurs enthousiasmes ou leurs répulsions, leurs adhésions ou leurs refus sont les mêmes. Leur fidélité au parti est absolue. Leur accord avec la ligne générale du « Projet de thèses » est total. Leur attachement à leurs chefs inconditionnel.

Ils ne se réclament que d'un certain passé et que d'une certaine histoire de ce pays qui est le leur et où, pour le moment, ils vivent dans leurs cellules, leurs fédérations, leurs congrès, leurs bastions d'où ils ne sortent que pour des *« combats »*, des *« actions »* ou des *« batailles »*. (« Combats » pour la paix ; « batailles » pour la laïcité ; « action » en faveur du Front uni, etc.) Ils ont deux patries : l'une imparfaite, et donc à faire, s'appelle la France ; l'autre, réalisée et toujours se parfaisant (*« La Patrie — comme ils disent — du socialisme »*) s'appelle l'Union soviétique.

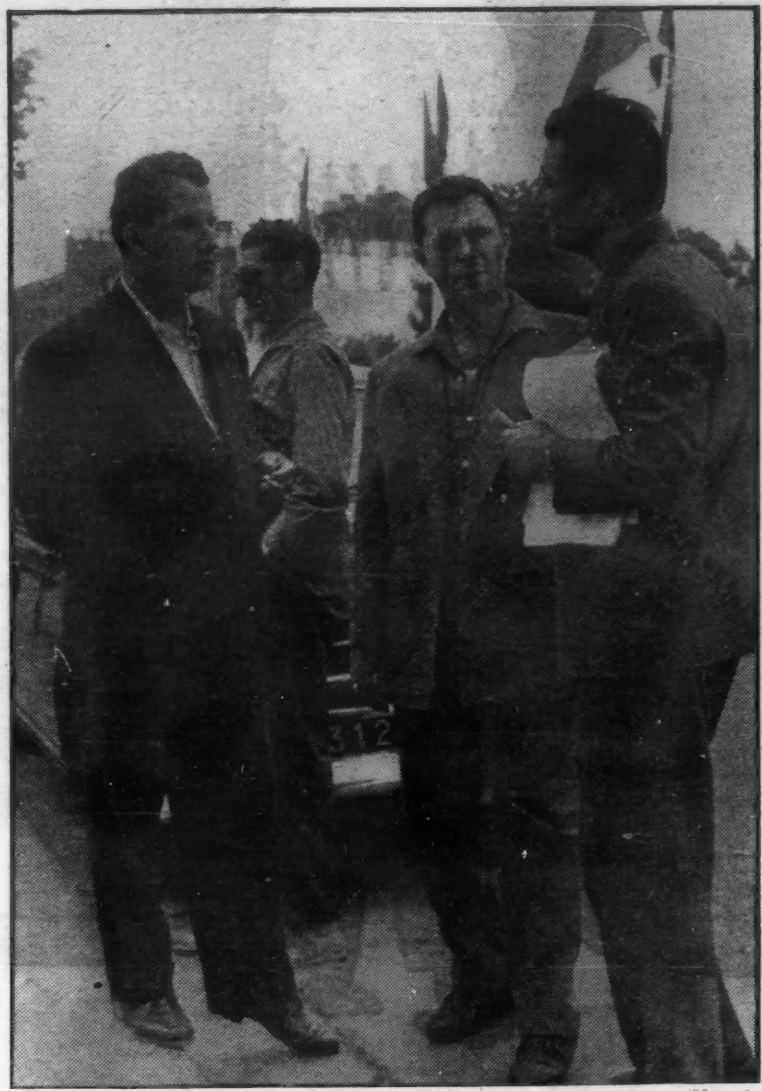
Ils n'ont ni les ridicules, ni les pudeurs, ni les morales habituels. Ils ne sont pas — aujourd'hui — « semblables » aux autres et le combat qu'ils mènent *« pour une France libre et démocratique »*, s'ils sont un jour victorieux, donnera à la France un visage sur les traits duquel on ne reconnaîtra ni ce qu'on a l'habitude de nommer « liberté », ni ce qu'on a coutume d'appeler « démocratie ». Pour finir, ils parlent nécessairement un *autre* langage qui, en même temps qu'une autre langue, est aussi un véritable « logos ».

Les trois barrages

Chaque discours est émané de ce logos universel qui va s'incarnant dans les *« pays du bloc socialiste »* et *« s'impulsant »* dans *« les pays soumis au joug capitaliste »*. Prenez donc maintenant l'un de ces congressistes au hasard, regardez-le, interrogez-le : vous avez affaire à un homme total. A un bloc. C'est un communiste.

Dans l'immense salle du gymnase tendue de bleu, de blanc, de rouge (des centaines de km2 de tissu...), ils sont cinq à six cents assis devant leur table. Des pancartes posées devant eux — lettres blanches sur fond bleu — signalent de quel département ils sont les délégués. Au fond, la longue tribune, drapée de rouge, frappée du marteau et de la faucille et dominée par une reproduction d'un détail — agrandi aux dimensions d'une fresque — de « La Liberté sur les barricades », de Delacroix.

Maurice Thorez en tête, les membres du bureau s'installent à la tribune dominée par une barrière de pots d'hortensias aux boules épanouies roses et bleues. Acclamations. Les délégués, debout, applaudissent. Georges Marrane, sénateur-maire d'Ivry, déclare ouvert le XV^e Congrès du parti communiste français. Les délégués se lèvent de nouveau et applaudissent. Assis, debout, assis, debout, assis... J'ai encore dans le regard l'image de cette salle et de ces hommes en bras de chemise se levant d'un seul mouvement, s'asseyant de même, ces mille mains qui applaudissent...



(Marquis.)
JEAN CAU AVEC DES DÉLÉGUÉS DEVANT L'ENTRÉE DU CONGRÈS DU P. C.
Une simple gymnastique intellectuelle pour les non-initiés.

Salves d'applaudissements qui ne naissent ni ne s'éteignent, mais qui éclatent pile et meurent pile. Et, tenez, on pourrait ne retenir que cela de ce Congrès : cette culture physique accompagnée de battements de mains scandés. On pourrait dire que des centaines d'hommes ne sont venus des quatre coins de la France et du monde que pour s'asseoir, se lever, applaudir et se rasseoir — et qualifier ces hommes de « robots ». Et s'ennuyer à périr au spectacle de ce rite. Et cesser d'attendre, découragé, l'imprévu qui n'arrive pas. Et espérer quelque signe d'aimable pagaïe démocratique qui ne se produit jamais. En bref, on pourrait ne rien « comprendre » à un Congrès communiste.

Barrage du langage, barrage du rite ou, tout simplement, barrage du service d'ordre... Alors ou bien vous déc 'ez de balancer ce Congrès pardes...s bord et de rentrer chez vous pour, d'une plume alerte, dire leur fait à ces communistes qui décidément ignorent les bonnes manières et pratiquent des mœurs d'une spontanéité réglée comme papier à musique. Ou bien vous restez et décidez de tenir jusqu'au bout.

Un homme grand, à la tête parfaitement ronde, au visage rose, un homme qui traîne la jambe, s'avance vers la tribune des orateurs et sourit au Congrès qui l'acclame en tempête : Maurice Thorez ! Je regarde les visages des délégués.

Visages — oui — rayonnants. Rayonnants de confiance, de joie, de fierté, d'amitié. Nulle part, dans aucune réunion, dans aucun meeting, dans aucune assemblée, dans aucune manifestation je n'ai vu des hommes au regard aussi droit, aussi pur, saluer un autre homme avec une telle ferveur. Maurice est là, toujours là. Maurice est le chef de ces ouvriers, de ces paysans, de ces petits employés, de ces « communistes ». Maurice va parler. C'est là — à ce moment du spectacle — qu'il est bien de réfléchir.

Pendant trois heures trente

Pour moi, j'ose écrire tout net que ces applaudissements et que ces acclamations interminables, eh oui, sont « spontanés ». Cinq à six cents communistes, sculptés du même bois, durcis au même feu, en un même élan, en un même ordre enthousiaste (l'ordre et l'enthousiasme ne sont pas contradictoires), jettent à leur chef leur confiance et leur amitié. Maurice Thorez, en ce moment, n'est pas Maurice Thorez. Il est le parti. Il est ce qu'a été et ce qu'est le parti, tel que l'ont accepté hier et que l'acceptent aujourd'hui ces hommes. Peut-être, naguère, ont-ils eu des doutes et des ébranlements — rapport Kroutchev, Poznan, Budapest... — mais ils ont dégluti, avalé, digéré. Un effort terrible... Ça y est ! L'arête est passée ! C'est solide sur ses pattes, un communiste, ça s'arc-boute, ça tient le coup, c'est inconditionnellement fidèle à la patrie du socialisme, à la ligne générale tracée là-bas par le *« grand parti frère de l'Union soviétique »* et à la ligne parallèle tracée en France *« par la direction du parti avec à sa tête notre camarade Maurice Thorez »*.

Dans la salle transformée en étuve, cet homme massif dont le flanc droit est mort, dont une terrible maladie — qu'il a dominée après une lutte de plusieurs années — a comme fondu les formes de colosse, parlera pendant trois heures trente : *« Camarades... »*

Tendus par l'attention, coudes sur la table, le regard rivé sur l'orateur, les délégués écoutent. Immobiles. Cette langue où reviennent mots et expressions stéréotypés (*« Vigilance accrue... »*, *« Lutter fermement... »*, *« Principes du marxisme - léninisme... »*, *« Juste politique... »*, *« Le parti a su mettre en évidence... »*, *« La pureté de notre ligne... »*, etc.), ils la comprennent. Elle est la leur. Ils en discernent les secrets et les sous-entendus, les habiletés et les nuances. L'orateur qui paraît avancer lourdement avec des semelles de plomb, qui dit et redit, répète et assène, va et vient, tourne et retourne la même terre épaisse, *sait* qu'il est compris, que tel demi-mot devient automatiquement *mot* dans l'intelligence de son discours qu'ont ses auditeurs.

Traduction simultanée

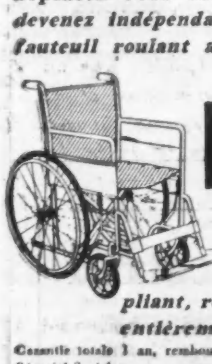
« Assurément, notre XV^e Congrès se réunit dans une situation bien différente de celle où se sont tenues nos assises de 1956. A ce moment-là, les révisionnistes spéculaient sur certains aspects du XX^e Congrès du parti communiste de l'Union soviétique, sur la critique nécessaire du culte de la personnalité, et ils essayaient par ce biais de faire dévier notre parti de sa ligne, de lui faire abandonner les principes du marxisme-léninisme. Les espoirs ont été déçus, le XIV^e Congrès les a dissipés... »

Les délégués dressent l'oreille, traduisent en prompts déclics ce que signifient les mots *« certains aspects du XX^e Congrès »*, mettent des noms sur ces *« sectaires et ces révisionnistes »* que dénonce l'orateur, ont eu sous les yeux ces *« brochures et libelles »* pestiférés dont parle Thorez sans dire leur titre. *« La position sans équivoque du parti sur le problème algérien, cette position fondée à la fois sur l'internationalisme prolétarien et sur la défense de l'intérêt national qui en est inséparable, est apparue comme la seule valable, comme la seule qui s'oppose efficacement à la poursuite impérialiste de la guerre. »*

Nouveaux déclics, nouvelle traduction : les délégués doivent comprendre et comprennent que la guerre d'Algérie est un os pas commode à

PARALYSÉS INVALIDES

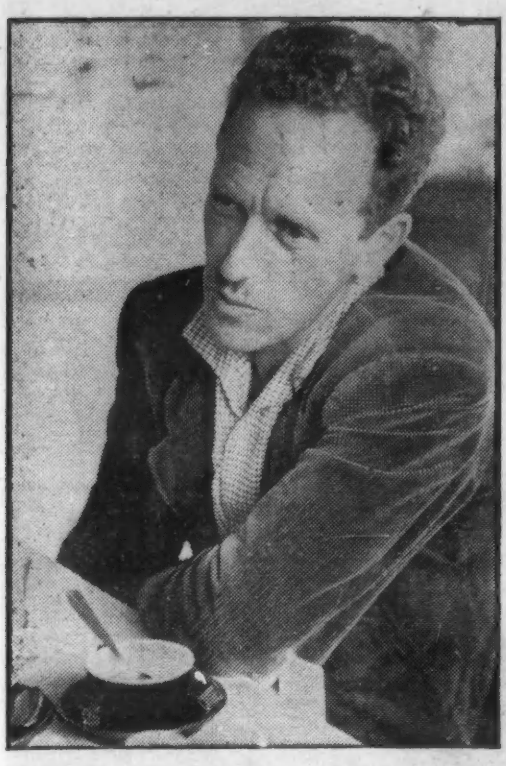
déplacez-vous facilement et devenez indépendants grâce au fauteuil roulant américain



pliant, robuste, léger, entièrement chromé.

Garantie totale 1 an, remboursé en partie par la Sécurité Sociale.
76 modèles disponibles dont 2 électriques.
Documentation sur demande aux :

ÉTABLISSEMENTS JOUK
14 bis, Rue Henri Martin
Le Pré-Saint-Gervais (Seine)
VIL. 33.66. Métro: Hoche



(Marquis.)

TROIS DÉLÉGUÉS AU CONGRÈS, REPRÉSENTANT LE LOT-ET-GARONNE ET LA CHARENTE.
La laïcité... la guerre d'Algérie... les cerises d'Italie... et 300 coopératives de motoculture.

avaler et que proclamer une certaine indépendance pour le peuple algérien relèverait du « *sectarisme* » ; qu'en proclamer une certaine autre relèverait de « *l'opportunisme* ». La position « *juste* » est celle qui tient compte à la fois de « *l'internationalisme prolétarien* » et de « *l'intérêt national* ».

Tout cela peut sonner bizarre à des oreilles non communistes. Pour les délégués, cela est fort clair. Ils entendent (je traduis) que la France devrait accorder l'indépendance à l'Algérie, mais maintenir des liens avec elle. Ils entendent que cette France devrait être, sinon socialiste, du moins « démocratique ». Ils entendent encore qu'une France faisant acte de démocratie en accordant l'indépendance, par cet acte même, deviendrait un peu plus démocratique et donc se réconcilierait avec son intérêt national qui est d'être une démocratie, laquelle est une porte entrouverte sur le socialisme et donc sur « *l'internationalisme prolétarien* ».

De la Loire à Marseille

Simple gymnastique intellectuelle à accomplir pour suivre les méandres d'une pareille traduction. Les délégués, eux, traduisent automatiquement Chaque phrase de Maurice épanouit dans leur entendement sa « *juste* » efflorescence et leurs applaudissements signalent, au bon moment, la compréhension « *politique* » et « *communiste* » qu'ils ont du discours.

« *Vive le parti communiste français !* »

Maurice en a terminé. Les délégués se lèvent d'un bloc, applaudissent à tout rompre et, soudain, née dans la salle à je ne sais quelle source, « l'Internationale » monte et roule ses accents en un lent et lourd et impressionnant unisson.

De ce moment et dans les trois jours qui vont suivre, une cinquantaine d'orateurs vont venir paraphraser le rapport de Maurice Thorez. Je dis « paraphraser », et, voyez-vous, le mot une fois de plus n'est pas (comme le dirait un communiste) « juste ».

En réalité, qu'ils soient de l'Allier ou du Finistère, des Bouches-du-Rhône ou du Haut-Rhin, qu'ils soient mineurs du Pas-de-Calais ou marins de l'Atlantique, qu'ils roulent les R à la mode de l'Aveyron ou grasseyent à la parisienne, les délégués ne paraphrasent pas, mais, plus « *justement* », illustrent à coup d'expériences, d'analyses et de conclusions *locales* (souvent d'ailleurs extrapolées et renouées à la situation générale) le rapport de Maurice Thorez.

« *Dans la Loire,* déclare Théo Vial, *où est l'abondance promise par Pinay ? (...) Fin mai, il y avait* 2.300 *chômeurs locaux,* 10.000 *ouvriers font moins de* 40 *heures. Pour* 40.000 *les horaires ont diminué ; dans le textile, à Roanne-Thizy, les effectifs sont tombés de* 5.000 *à* 3.800*...* »

« *Dans le Pas-de-Calais,* déclare Jean Ooghe, *dans la ville même de Guy Mollet, à Arras, les métallos ont constitué un Comité d'Unité groupant tous les syndicats, y compris F.O. (...) Chez nous, pour la paix en Algérie, il est actuellement plus facile d'agir avec les milieux catholiques qu'avec les travailleurs et militants socialistes. Certes, on constate des changements chez les socialistes, mais la campagne chauvine des Mollet et des Lacoste a sans aucun doute laissé des traces.* »

« *A Marseille...* », dit Jean Doize. « *Dans le Bas-Rhin...* », dit Alphonse Booz.

Les délégués écoutent. Thorez, qui écrit de la main gauche, prend des notes. Pendant des heures et des jours, dans cette salle où règne une température de bain sauna, une incroyable somme de chiffres, de statistiques, de précisions, de renseignements, est déversée dans les micros : une kyrielle de minuscules « *batailles* » gagnées, d'importantes « *luttes* » entreprises, de poussières « *d'actions* » en cours de développement est portée à la connaissance des congressistes.

En intermèdes, les orateurs des « *partis frères* » viennent lire les messages dont ils sont porteurs. Debout, la salle les acclame.

Lorsqu'il s'agit de développer un point « général » du rapport de Thorez (guerre d'Algérie, organisation du parti, « morale communiste »), la tâche en revient à un membre du Bureau politique ou du Comité central...

Et Jeannette Vermeersch, ce vendredi, à 11 h. 15, se lève :

« *J'ai maintenant l'honneur de donner la parole au représentant de l'aîné des partis communistes. Du plus grand, du plus fort, du plus glorieux des partis communistes, qui est une valeur d'exemple pour tous les partis communistes et ouvriers. Parce qu'il est* (et la voix de « Jeannette » monte) *le parti des pionniers de la révolution socialiste, des défricheurs du nouveau monde socialiste, des constructeurs de la société communiste, parce qu'il est le parti de la paix, du pain et des roses non à crédit. Je donne la parole au représentant du parti communiste de l'Union soviétique, du peuple soviétique auquel vont nos sentiments fraternels, solidaires et reconnaissants, au camarade Michel Souslov !* »

« Tovaritch... »

Alors, comme s'avance vers la tribune Michel Souslov — membre du Præsidium du parti communiste soviétique — l'air d'un « éternel jeune homme », l'allure dégingandée et raide à la fois, maigre et flottant dans un costume où l'on pourrait en tailler trois de semblables et chaussé d'étonnantes sandales de cuir gris à claire-voie, alors éclate dans la salle une tempête. Thorez lui-même semble rapetisser. Tribune, stalles, pelouse sont balayées par un tonnerre et c'est comme s'il y était « déposé » par un raz de marée d'enthousiaste fureur que Souslov se pique droit sur la tribune.

« *Tovaritch !...* » Garaudy traduira : « *Camarades (...) rien désormais n'est capable d'arrêter l'irrésistible marche en avant du socialisme (...).* » Quatre points importants, note Souslov, sont à souligner : 1) le développement du socialisme dans le monde ; 2) l'unité idéologique du monde communiste ; 3) l'émancipation des peuples coloniaux ; 4) la volonté de paix de tous les peuples.

La salle se lève, Souslov s'applaudit lui-même ou, plutôt, applaudit la salle qui l'applaudit et l'excellence des propos qu'il vient — *au nom* du parti communiste de l'Union soviétique — de tenir. Il s'avance vers Thorez, l'embrasse. Ici, la plume (comme on dit dans les romans de gare) est trop faible pour donner une idée... Cette accolade de l'Union soviétique au parti communiste français, chaque délégué l'éprouve. Thorez, une fois de plus, cesse d'être Thorez et Souslov est expulsé hors de Souslov : le « *parti qui monte à l'assaut des cimes du communisme* » (que de termes alpestres, en esperanto communiste !), le « *parti frère aîné* » embrasse « *le vaillant parti communiste français* » qui, lui, en est encore à « *mener une lutte héroïque dans une situation difficile* ». C'est cela qu'éprouvent les délégués.

Troisième journée. Le matin, pendant une suspension de séance, je discute, hors du gymnase, avec deux délégués de la Moselle et de la Meurthe-et-Moselle. Solides, tranquilles. Sans brillant, sans brio, mais « communistes » jusqu'au bout des ongles. Un tableau de la situation dans leurs départements ? Ils me le tracent : « *Dans la sidérurgie et les mines, il se passe, chez nous, ceci... Pour la laïcité nous avons fait ceci et allons faire cela... La guerre d'Algérie ? Oui, un certain nationalisme, un chauvinisme freine parfois notre action. Ça n'est pas un obstacle, non, mais un frein... Comment nous sommes délégués au Congrès ? Comme ceci : l'assemblée de cellule élit un ou plusieurs délégués à la conférence de section. Celle-ci élit un ou plusieurs délégués à la conférence fédérale qui, elle-même, élit les délégués au Congrès.* »

L'après-midi, pendant que siège la Commission politique, trois délégués paysans « m'expliquent » dans un bistrot la situation dans leurs départements. Tableau des « *luttes* » en cours, des « *progrès réalisés* », d' « *actions qui se développent* », tout y passe. Et ceci encore, puisque je suis curieux :

« *Les cerises importées d'Italie ont fait s'effondrer le marché. Par voie de conséquence, dans le Lot-et-Garonne, le marché de la pêche s'est effondré à son tour. La crise fait rage. Crise également dans le haricot vert où les usines de conserve et les coopératives agricoles — par suite de la baisse du pouvoir d'achat — n'arrivent pas à écouler les stocks invendus de l'année dernière !... Nos assemblées syndicales interdépartementales groupent plus de* 14.000 *paysans... Les colons algériens absorbent les petites propriétés : de* 30.000, *les exploitations sont tombées à* 26.000. *Le prix des terres a doublé : 1 million l'hectare dans les plaines... Nous avons trois cents coopératives de motoculture, chacune de sept à quarante membres...* ».

« Duclos est d'accord ! »

Et le délégué de la Charente :

— *S'il ne s'équipe pas, le paysan est coulé, mais s'il achète un tracteur, il précipite sa ruine... Contre cela, nous encourageons à la coopération qui est le seul salut.*

— Mais nous allons nécessairement vers la disparition de la petite propriété. Est-ce que s'efforcer de la maintenir...

— *Vous posez là un problème de régime, un problème politique.*

De ce problème (entre autres), je discuterai le lendemain avec Jacques Duclos. Cogniot parle à la tribune. Une main se pose sur mon épaule :

— *Duclos est d'accord, viens, il est là.*

Dans le couloir, Jacques Duclos, n° 2 du parti communiste français, roule vers moi sa courte masse. Dents en or, les yeux jaunes et très écartés derrière les lunettes, il sourit de

→

LE CENTRE
PSYCHO-PÉDAGOGIQUE
DE PARIS

6, avenue Van-Dyck,

informe les familles que ses services d'orientation et de rééducation restent ouverts pendant toute la durée des vacances scolaires.

Informations sur les écoles et les carrières - Décisions à prendre en cas d'échec aux examens - Solutions des difficultés scolaires - Rééducations (orthographe, entraînement à l'expression française, entraînement mathématique).

Les rendez-vous peuvent être pris dès maintenant à
MAC. 28-15

→

« toute sa tête », me secoue les bras, pointe un doigt :

— *Je vous connais, je vous connais* (il sourit plus largement encore). *Tenez, allons dans ce cagibi, nous serons tranquilles.*

— Allons !

— *Ah ! ce qu'il faut retenir de ce XVe Congrès ? Ceci d'abord : qu'il a été préparé dans un esprit encore plus démocratique que les précédents, que les problèmes ont été discutés plus librement, je veux dire encore plus librement ! Aux militants groupés dans nos 20.000 cellules, nous avons dit : « Discutez ! Exposez vos idées ! Ecoutez aussi autour de vous ce que disent les sympathisants, les inorganisés ; voyez comment ils discutent, ce qu'ils croient, ce qu'ils souhaitent... Que toutes les organisations du parti prennent contact avec la masse, sondent... Et ensuite, discutez aussi de cela dans les cellules. »*

Enorme travail qui a abouti aux conférences de section. Tenez, rien que dans la Seine, il y a eu 122 conférences de section auxquelles ont participé 8.000 délégués. Ces conférences « éclusaient » les amendements aux thèses. Finalement, ont été retenus quatre cents amendements : non point quatre cents amendements différents: parvenus de toute la France, très nombreux sont ceux qui se recoupent. Mais tous ont été transmis. Nous voulons que, dans la période politique actuelle caractérisée par une sorte d'atonie, notre parti offre au contraire le spectacle d'une pleine activité politique vivante. Au mot d'ordre gouvernemental : « Suivez ! », nous répondons : « Discutez ! ».

(Marquis.)

JACQUES DUCLOS EN CONVERSATION AVEC JEAN CAU.
« Vous êtes jeune ! Vous en verrez des choses... ».

« Ce ne sera pas le socialisme... »

Duclos est lancé. Il croise et décroise ses mains, pointe un doigt, martèle les mots, sourit ici, se fait grave là... Dieu ! me voilà transformé, à moi tout seul, en immense public.

— *L'idée centrale du Congrès est celle-ci : il faut restaurer et rénover la démocratie. Primo : restaurer le principe de la souveraineté des masses ; secundo : élever le niveau de vie des masses ; tertio : établir des mesures politiques et économiques contre les monopoles. Autre chose : le Congrès est destiné à préparer l'unité d'action des masses.*

Nous allons vers une action unie de toutes les victimes des monopoles capitalistes. En effet, croire que de Gaulle gouverne à travers une sorte de dialogue avec le Père Eternel... non ! il fait la politique des monopoles ! Sa politique frappe les ouvriers, mais également les classes moyennes, les paysans, les boutiquiers, les petits commerçants, les artisans...

— Mais... dis-je.

Mais allez interrompre Duclos !

— *Notre rôle c'est de coordonner toutes les actions particulières, d'opérer* (il joint les mains et les presse) *la fusion de toute cette opposition. Notre rôle, et nous le remplissons, c'est en outre de réaliser l'accord entre nos paroles et nos actes, de construire les liens entre les idées et le combat. Notre réalité, elle est celle de chefs... non, de dirigeants populaires ! Et notez, notez l'unité profonde du parti qui s'est manifestée ici. Sur le but final, hein ! pas de divergences : nous voulons le socialisme ! Mais nous centrons toutes nos préoccupations de l'heure sur la restauration et la rénovation de la démocratie. Et nous disons restaurer et rénover. La démocratie ne saurait en effet être remise sur pied sans être remise à neuf. Entendons-nous : cette démocratie ne sera pas le socialisme, non, elle ne fera qu'en préparer la venue. Donc, rénover ! Mais attention : pas d'attentisme ! Il faut lutter ! On peut — avant de rénover la démocratie — régler le problème algérien, régler le problème allemand, etc.*

A travers ces résultats et ces luttes apparaîtra nécessairement la volonté de dissolution d'une Assemblée qui ne représente rien et le besoin qu'aura le pays d'avoir une nouvelle Constitution... Les écueils sont : éviter de sombrer dans l'économisme qui limite tous les problèmes et, d'autre part, éviter de n'être que des prêcheurs. Toujours — et toujours en se mettant au niveau des travailleurs — il faut lutter et, par-delà les misères, mettre à vif la cause du mal.

Stop.

— Mais, dis-je, votre défense de la *petite* propriété, des *petits* artisans, des *petits* commerçants, me tracasse et...

Duclos a compris et m'interrompt :

— *Oui, je sais sur quoi vous me mettez le doigt. Mais pour ce qui concerne les paysans, nous offrons la solution coopérative. Ensuite, ce que nous ne voulons pas, ce qui est fondamentalement faux, c'est le raisonnement suivant : laissons les monopoles liquider les classes moyennes et les monopoles auront fait le socialisme pour nous. Que la concentration capitaliste très poussée prépare matériellement au socialisme, oui, dans l'exacte mesure où elle le liquide politiquement en décuplant la force de la bourgeoisie au pouvoir. Et si les monopoles liquident par exemple la moyenne et petite propriété, c'est pour quoi ? Pour s'en rendre maîtres, pardi ! En désarmant complètement la classe ouvrière qui, elle, n'en reste pas moins opprimée et absente du pouvoir.*

Que la concentration capitaliste soit une donnée objective, c'est un fait ; que notre devoir est de mobiliser toutes nos forces contre elle, c'est une certitude absolue. Car c'est là que gît tout le problème du pouvoir politique. Car le capitalisme ne change que dans ses aspects et non dans sa nature !

— Un point des thèses n'est pas tendre pour toute « Troisième Force » qui serait située entre les extrêmes.

— *Voyons... Voyons... La « Troisième Force », est-ce que ça aura jamais été autre chose qu'un subterfuge qui tend à camoufler la réalité d'une collaboration avec les éléments de droite ? Mais vous, votre impression sur le Congrès ?*

Je dis à Duclos la monotonie, « l'esperanto », le mécanisme, le « logos », je lui dis tout.

— *L'esperanto ! Oui...* (il rit de bon cœur). *Ah ! si vous connaissiez ces délégués ! Leur pureté ! Leur courage ! Quels merveilleux types d'hommes ils sont ! Leur travail, leur dévouement... Notre intolérance intellectuelle, vous dites ? Mais non, mais non... Et puis, c'est que notre idéologie vise à la conquête du monde... Dites, quel âge avez-vous ?*

— Trente-trois ans. Et vous ?

— *Soixante-deux... Je vieillis.*

« En 1971, quelle fête ! »

— Mais toujours solide, hein ?

— *Ah ! oui... Bien sûr... Vous êtes jeune. Vous en verrez des choses !... 1871... 1971 ! Dans douze ans l'anniversaire de la Commune de Paris ! Hein ! Imaginez ! Cette fête ! Le monde socialiste tout entier qui fêtera le centenaire de la Commune de Paris d'une façon grandiose ! Les yeux tournés vers la France, vers Paris. 1971 ! Que de changements d'ici-là ! Vous allez voir... Vous verrez !*

— Vous verrez aussi...

— *Oui... Dans douze ans, l'anniversaire de « l'Internationale ». « C'est la lutte finale... » Il a écrit ça en 1871, Pottier. Admirable ! Admirable !*

Il se lève. Il regagne la tribune à la gauche de Thorez. Je regagne mon box. Pendant que le Congrès unanime approuve les thèses amendées et les élections et réélections au Comité central et au Bureau politique, je feuillette une mince brochure ronéotypée: 53 % des congressistes sont ouvriers, il y a 15 ouvriers agricoles et 27 paysans, 57 employés, 15 instituteurs. etc. La moyenne d'âge est de 37 ans. Devant chaque délégué des « *partis frères* », un bouquet de roses rouges a été déposé. Celui qui est à la place de Souslov est le plus gros. « *Vive le communisme !* », s'écrie Waldeck-Rochet. Les délégués debout chantent « l'Internationale », « la Marseillaise » ensuite. Nous sortons.

(Marquis.)

A LA SORTIE DU CONGRÈS : LOUIS ARAGON ET ELSA TRIOLET.
Pour finir : des bouquets de roses rouges.

Il pleut. Les délégués sourient, se tapent dans le dos, échangent des adresses. Certains ont leur valise à la main. D'Ivry, ils vont aller directement à la gare.

JEAN CAU.

HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
Pub. R. E. DARÉ
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

ÉCONOMIE

L'expérience Rueff-Pinay

● *L'analyse sociale de la politique économique du gouvernement Debré, par Pierre Mendès France.*

Pour célébrer le centième anniversaire de Jean Jaurès, Pierre Mendès France a prononcé, en Sorbonne, un discours dans lequel il examine les aspects sociaux de l'expérience économique en cours (*). En voici un important extrait :

POUR recouvrer, nous dit-on, la santé financière, c'est à des mesures récessionnistes qu'on vient d'avoir recours. Cela revient directement ou indirectement — et même si on ne s'en rend pas compte — à donner moins de travail, à créer du chômage ou, en tout cas, à faire planer, sur chaque travailleur, la menace renouvelée du chômage.

Du coup, on a fait revivre, avec plus d'acuité, le sentiment de cette servitude, de cet assujettissement qui pèse sur la condition ouvrière depuis des générations. Quelle erreur psychologique et quelle erreur politique, et qui suffit à expliquer certains revirements électoraux dont les apprentis sorciers se sont étonnés, il y a trois mois.

Si l'on cherche vraiment la réconciliation et l'union dont on parle tant, comment pouvait-on agir de la sorte ?

Et si l'on cherche la grandeur nationale, qu'on réfléchisse aux conséquences de toutes sortes pour l'essor du pays et pour sa vitalité. Je voudrais illustrer ici par un seul exemple — mais frappant — l'ampleur des conséquences prévisibles d'une politique qui refuse de rechercher systématiquement le plein emploi.

L'exemple des mines du Nord

L'évolution technique dans le bassin minier du Nord — dont on connaît l'importance nationale — va entraîner une réduction des effectifs ouvriers d'environ 20.000 hommes dans les cinq ou six années qui viennent ; à cela s'ajouteront, dans la même période, les effets du Marché commun et ceux de l'utilisation du gaz de pétrole dans la sidérurgie, sans compter la diminution de l'emploi dans l'industrie textile, à la S. N. C. F., dans l'agriculture et dans diverses activités en voie de concentration (les incidents récents dont Fives-Lille a été le théâtre nous en donnent dès maintenant un aperçu significatif). Au total, dans un secteur géographique limité, on doit s'attendre à une réduction de 80.000 à 100.000 emplois. Et cela, au moment où l'arrivée des classes nombreuses de l'après-guerre va entraîner un surcroît de 130.000 nouveaux demandeurs de travail (auxquels il faudra ajouter les jeunes hommes démobilisés lorsque s'achèvera enfin la guerre d'Algérie).

C'est donc 250.000 emplois au moins qui vont manquer dans deux départements français au cours des prochaines années. Faute de créer des occasions nouvelles d'embauche et de travail, on se condamne au sous-emploi permanent — au sacrifice des jeunes commençant une vie professionnelle sans espoir, dans le chômage et le déclassement social — à cette aliénation ouvrière qui frappe les hommes dont l'horizon est partout bouché par les sinistres panneaux « Pas d'embauche », conséquence de la civilisation du « travail-marchandise », du travail soumis à la loi de l'offre et de la demande, du travail plus éloigné que jamais d'une libération que notre siècle se doit cependant de lui assurer.

Le plein emploi

Et c'est bien pourquoi les hommes de la gauche doivent placer en tête de leur programme le plein emploi — concept économique qui traduit l'application en fait du droit au travail, concept social. Ils ne peuvent pas envisager avec indifférence la situation d'une classe ouvrière toujours menacée par le chômage, d'une classe ouvrière dont l'indépendance et la liberté sont toujours oblitérées par la crainte de la perte du gagne-pain (y a-t-il vraiment un droit de grève en période de sous-emploi ?) ; ils ne peuvent admettre qu'une fraction des moyens de production reste stérilisée ou soit gaspillée, au seul service d'intérêts égoïstes ou privilégiés.

(*) C'est ce passage qui a provoqué, dès le lendemain, la colère publique de M. Debré.

(Magnum.)

UN OUVRIER DE LA BANLIEUE PARISIENNE
La condition première et préalable du succès...

Nous refusons aussi de considérer comme des instruments du développement économique les crises dites d'assainissement, parce qu'elles comportent toujours de graves souffrances sociales, et le non-emploi des moyens de production disponibles.

Nous ne considérerons jamais le travailleur comme un objet, comme un moyen de l'économie. Le travailleur est avant tout un homme, c'est-à-dire qu'il est, avec tous les hommes, la fin et le but de la vie sociale. Et cette conception correspond bien aux conquêtes récentes de la théorie économique, car, s'il est vrai que l'école classique était fondée exclusivement sur les fonctions de production (ce qui lui interdisait finalement toute réaction utile en face des phénomènes de dépression et de crise), les écrivains modernes ont montré que la consommation, tout comme l'investissement, constituent les éléments actifs et moteurs des mécanismes économiques, ce qui réconcilie — comme toujours quand la pensée scientifique progresse, et là encore, comment ne pas évoquer l'enseignement de Jaurès ? — la technique et l'humanisme, que seuls de faux savants peuvent prétendre dissocier.

Notre politique économique est donc constructive et sociale. Elle est aussi éloignée de la sécheresse et de l'égoïsme des orthodoxies réactionnaires que des promesses vaines, verbales et toujours mensongères de la démagogie.

L'élément humain

Je sais bien qu'on se vante, d'ores et déjà, d'un redressement financier qui offrirait, paraît-il, pour la suite, de brillantes perspectives économiques. Des analystes au cœur sec se penchent sur les indices et les statistiques, impatients d'y découvrir les preuves du succès des mesures mises en œuvre à la fin de l'an dernier ; habiles à scruter les variations des prix, du commerce extérieur, des cours de l'or, et aussi, bien entendu, des cours de Bourse, ils estiment que nous sommes sur la bonne voie et que la reprise est assurée.

Ils ressemblent à ces spécialistes qui connaissent le fonctionnement de tel ou tel organe, mais qui n'arrivent pas à prononcer un diagnostic valable, faute d'une vue d'ensemble ou faute d'une donnée simple — mais essentielle — dans le cas présent, faute de tenir compte d'un élément psychologique et humain — qui est, tout simplement, décisif.

Car, en définitive, de quoi s'agit-il ? D'une réadaptation de l'économie et du train de vie d'un pays, économie et train de vie déséquilibrés par des dépenses extraordinaires dans des domaines où, en aucun autre pays, on n'en consent d'équivalentes par rapport aux ressources. N'hésitons pas à le répéter, ce sont les guerres coloniales depuis la Libération, c'est aujourd'hui la guerre d'Algérie qu'il faut payer.

Or, qu'ont fait nos médecins ? Par des mesures, dont certaines sont techniquement valables tandis que d'autres sont à la fois contre-indiquées et maladroites, ils ont tenté de faire payer par l'économie de ce pays (comme il le faut toujours à la longue) les dépenses de la guerre et du colonialisme ; c'est un mérite, reconnaissons-le, par rapport aux gouvernements et aux ministres qui prétendaient, en d'autres temps, que la guerre ne coûte rien et qu'on peut la poursuivre sans avoir à la payer (le plus illustre de ces thaumaturges vient de voir consacrer sa haute compétence économique et les services rendus à la cause de la vérité, par sa désignation au sein d'un Conseil de la Cinquième République — au titre — qui l'eût cru ? — des « personnalités représentatives »).

Un même péril

Le remède inventé par ses successeurs aux problèmes qu'il n'avait pas résolus, a consisté à faire peser le poids de la charge, non sur les plus favorisés comme la justice le demandait, mais sur la grande masse des salariés. L'opération revient à faire renoncer les salariés aux avantages, aux bénéfices — qu'ils pouvaient croire acquis — des progrès, de l'expansion, que nous avons connus depuis cinq ans, en grande partie grâce à leurs efforts.

La part du revenu national revenant aux salariés est rognée ; tel est, en bref, le sens de l'expérience en cours.

Dès lors (pourquoi ne pas le dire puisque c'est la vérité ?), la condition première et préalable du succès de cette expérience, le postulat sur lequel elle repose, c'est l'acceptation des salariés, c'est leur résignation, c'est leur soumission. Chaque fois qu'un ministre fait un pronostic sur l'avenir prochain de notre économie et sur le succès de l'entreprise actuelle, il serait pour le moins honnête qu'il dise : ceci ou cela se produira, si l'acceptation demeure, si la résignation et la soumission des salariés se confirment et se prolongent.

Et voilà pourquoi, lorsque les salariés font mine de s'impatienter, l'alarme règne au camp de ceux qui ne connaissent pas d'autre moyen de faire payer la guerre d'Algérie que de pressurer les moins favorisés. Nous l'avons vu ces derniers jours. Nous le verrons encore. Et si, comme c'est possible, la menace d'un réveil populaire se précise un jour, alors le parti de la guerre à outrance n'hésitera pas à user de la contrainte et, bientôt, de la force, pour étouffer les revendications. Hier, c'était la menace de réquisition. Demain, ce sera celle des mitraillettes. Nous avons donc raison d'avertir, depuis des mois et des années, que la poursuite de la guerre et le fascisme ne sont qu'un seul et même péril.

P.M.F.

UN AUTRE TONUS
APRÈS UN "TONIC"

Simstonic
le "tonic" dans le ton

Soda aux écorces de quinquina et d'oranges amères
Distribué par Simon Frères Ltd - Paris & Londres

ALGÉRIE

Désirs et réalité

Les déclarations de M. Allen, du Département d'Etat, sur l'Algérie apportent-elles l'appui des Etats-Unis au gouvernement Debré ? Non. Et voici pourquoi.

TOUS les journaux, lundi et mardi, ont publié en bonne place l'information selon laquelle les Etats-Unis décidaient d'apporter « un appui sans réserve » à la politique algérienne de la France. M. George V. Allen, directeur des services d'information des Etats-Unis, a fait, à la Sorbonne, une déclaration solennelle dans ce sens.

Pour croire à un succès du Quai d'Orsay, il faut avoir oublié le discours que M. Douglas Dillon, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, a prononcé le 21 mars 1956 ; ne pas lire le texte intégral de l'allocution de M. Allen et ignorer quels sont les désirs du gouvernement français.

Commençons par ce dernier point. Il y a un mois, exactement, un sénateur américain, s'entretenant avec plusieurs journalistes français et étrangers à Washington, faisait le résumé suivant des doléances françaises parvenues au State Department :

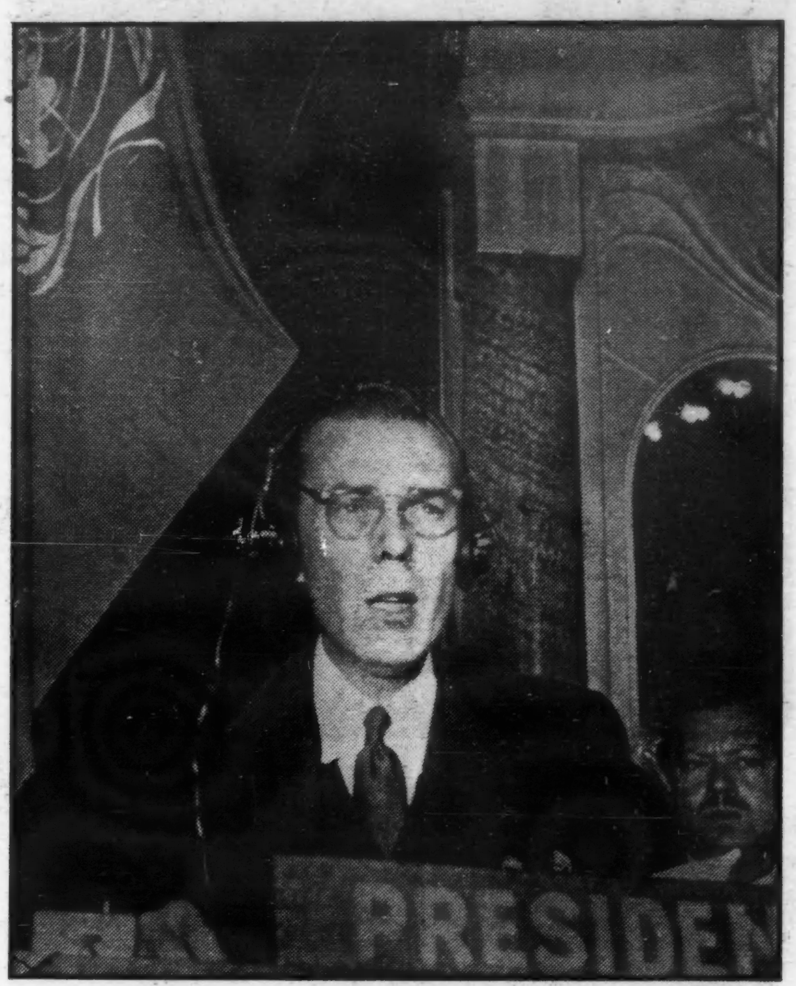
« Le gouvernement français veut que les Etats-Unis accèdent à certaines demandes de stratégie politico-militaire concernant l'Algérie; il exige que les représentants des Algériens ne soient plus autorisés à mener leur propagande aux Etats-Unis et qu'aucun contact formel ou pas ne soit autorisé entre les représentants du F.L.N. et le Département d'Etat ou tout autre organisme officiel américain.

« Les Français demandent, de surcroît, que l'influence américaine soit exercée afin d'empêcher totalement certains pays amis ou alliés des U.S.A. d'aider, de quelque manière que ce soit, les Algériens; les pays expressément mentionnés sont : la Suisse, la Grèce, l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne, les pays scandinaves, la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Inde, l'Ethiopie, le Libéria, Ceylan et le Cambodge.

« Une pression devrait s'exercer aussi sur la Tunisie, le Maroc et l'Egypte pour que le F.L.N. accepte l'offre de « paix des braves ».

« Enfin le Département d'Etat devrait interdire aux correspondants des journaux américains les reportages à l'intérieur des maquis algériens. Toutes ces doléances sont justifiées par le fait qu'en Algérie la France défend le monde libre et qu'il s'agit de savoir si les Américains appartiennent ou non au monde libre. »

Le sénateur commenta ensuite le sentiment qu'il disait être celui de hauts fonctionnaires du Département d'Etat en déclarant qu'en somme ce que la France demandait aux Etats-Unis ce n'était plus cette fois des « *bons offices pour la paix* », mais des « *bons offices pour la guerre* ».



(Keystone.)

M. GEORGE V. ALLEN.
La différence est claire.

« Nous étions dans une neutralité bienveillante à l'égard de la France : on nous demande presque une cobelligérance. En tout cas, après ces demandes, la France ne peut plus raisonnablement prétendre que l'Algérie est une affaire purement française. »

Le nouveau délégué

La seule et unique réponse aux doléances mentionnées par ce sénateur a été, jusqu'à maintenant, la déclaration de M. Allen. *Il n'y en aura pas d'autre.*

Or, que dit cette déclaration ?

Selon M. Allen, les Etats-Unis se félicitent de l'affirmation, par le général de Gaulle, de la réalité d'une « *personnalité algérienne* », ils applaudissent à l'offre du chef de l'Etat adressée aux leaders du F.L.N., ils se réjouissent du *maintien des liens avec la Tunisie et le Maroc,* et ils promettent en effet un appui sans réserve pour que la France trouve « *une solution juste et libérale qui sauvegardera les liens de l'Algérie avec la France* ».

Il faut vraiment vouloir s'aveugler pour voir dans cette déclaration un « appui » apporté à la politique du gouvernement de M. Michel Debré.

La considération de l'Algérie et de la France, comme entités distinctes, est en effet le seul problème qui compte aujourd'hui pour favoriser ou empêcher d'éventuelles négociations. Les Américains ne font que ce que la presse d'opposition en France fait depuis un an : ils prennent dans les discours du général de Gaulle les éléments qui pourraient hâter un retour à la paix, éléments que M. Debré rejette inlassablement et qui provoquent l'hostilité de la droite et des ultras.

Et d'ailleurs, en plus, pourquoi le font-ils ? Pour ne pas compromettre la solidarité de l'O.T.A.N. ? Parce que l'intérêt des Etats-Unis est que la France reste présente en Algérie ? Sans aucun doute. Mais aussi parce qu'ils ont reçu des assurances.

M. Armand Berard, notre nouveau représentant permanent à l'O.N.U., a fait une entrée assez spectaculaire. Il s'est délivré de la réserve ombrageuse que le gaullisme avait un moment imposée à nos diplomates pour traduire en clair, après un entretien avec le chef de l'Etat français, les idées du général de Gaulle sur l'Algérie. Toujours les mêmes, mais de façon plus précise : « *L'avenir de l'Algérie n'appartient ni à moi-même ni au F.L.N. Il appartient aux Algériens. Avec le plan de Constantine nous mettons les Algériens en situation d'avoir à décider de leur sort. Dans quelques années, l'administration de l'Algérie sera presque entièrement musulmane. Ou bien le F.L.N. s'y sera intégré, ou bien il sera oublié* ».

Cela signifie que nous sommes revenus à la plus belle époque de la IVe République où l'on demandait aux Etats-Unis d'appuyer non pas M. Lacoste mais M. Pineau. Comme le F.L.N. laissait dire que l'entente n'était pas complètement impossible avec M. Pineau, les Etats-Unis ne se compromettaient pas beaucoup en approuvant les thèses du ministre des Affaires étrangères de M. Guy Mollet. Aujourd'hui ils ne se compromettent pas davantage en soutenant les positions — verbales — les plus avancées du général de Gaulle.

L'avis de M. Jones

Enfin la distance entre les déclarations de M. Dillon et celles de M. Allen est assez édifiante. Une seule citation peut en témoigner. M. Dillon déclarait en 1956 :

« Les quatre départements de l'Algérie font partie intégrante du territoire français... ».

La différence est claire !

En fait, comme l'affirme un éditorial du « New York Herald Tribune » (reproduit par « Le Figaro ») : « *Les Etats-Unis ne sauraient prendre d'engagements inconditionnels pour soutenir n'importe quelle politique en Algérie.* »

La nouvelle argumentation de la solidarité du monde libre peut-elle apporter une modification ? C'est douteux. Le State Department était auparavant divisé sur ce point mais voici la thèse du remplaçant de M. William Rountree, M. Lewis Jones, ancien ambassadeur de Washington à Tunis et secrétaire d'Etat aux Affaires arabes :

1) La Méditerranée est essentielle au monde libre.

2) Sans le Maroc et la Tunisie, la Méditerranée n'est plus contrôlable. Or l'avenir de la Tunisie et du Maroc est imprévisible si Bourguiba ou Mohamed V disparaissaient.

3) Ce qui peut éliminer, ou affaiblir, les chefs d'Etat tunisien et marocain, c'est la poursuite de la guerre d'Algérie.

4) Comment régler, donc, la question algérienne ? *En soutenant à fond celles des thèses du général de Gaulle qui peuvent aboutir à une négociation,* pour l'aider à triompher de l'opposition que ces thèses suscitent dans l'armée et chez les ultras. Et en jouant un tel rôle que nous puissions garantir au F.L.N. que les promesses françaises seront tenues.

Nous sommes très loin avec tout cela des positions prises, récemment encore, par le premier ministre. M. Michel Debré, à vrai dire, n'est jamais allé aussi loin que ces derniers jours dans les néfastes engagements qu'il a pris au nom de la France. Il n'est pas question des injures qu'il a cru devoir adresser aux hommes politiques et aux journalistes partisans de la négociation. C'est beaucoup plus grave. Comme l'a noté, dans un article du « Monde », Jean Amrouche, gaulliste s'il en fut, M. Debré s'est complètement rallié aux thèses militaires et à l'interprétation « ultra » de la paix des braves. C'est la reddition sans condition, la capitulation déshonorante que l'on demande désormais à ces hommes dont on avait loué le courage et le besoin de dignité.

Avant les vacances

En même temps que ce durcissement des positions françaises à quelques semaines de l'arrivée du roi Mohamed V à Paris, on assiste à une sorte de conspiration du silence sur tout ce qui aurait pu apparaître il y a quelque temps comme un progrès politique du F.L.N. L'entretien de Marcel Niedergang au Caire avec MM. Abbas et Krim Belkacem est un événement que personne n'a relevé. Il a été publié dans l'hebdomadaire « Réforme » du 20 juin. Jamais peut-être les principaux leaders de l'insurrection algérienne n'ont fait preuve de plus de modération.

L'opinion française devrait donc être informée que si, à une certaine époque, on pouvait douter raisonnablement de la maturité politique ou du sens des responsabilités de certains chefs algériens, le général de Gaulle a désormais, en face de lui, les interlocuteurs qu'il déclarait souhaiter. Tous ceux qui, comme nous, ont critiqué avec exigence et sévérité les positions du F.L.N., ses méthodes, et ses calculs, ont aujourd'hui le devoir de reconnaître, contre vents et marées, l'évolution considérable survenue dans ses rangs.

Car, après tout, le silence devient par trop facile et confortable. La France s'apprête à partir pour les vacances, on nous déclare qu'il n'y aura jamais eu autant de campeurs que cette année, l'économie n'est pratiquement pas atteinte, paraît-il, et les pertes purement françaises sont « minimes » ; bien plus, voici que la France reprend l'estime du monde entier et, malgré la « grangrène », nous serions félicités par nos alliés ! alors, nous pouvons attendre dans la bonne conscience l'écrasement d'un peuple à terre... Tout cela respire la plus insupportable des impostures et il est faux de croire que cela ne se sait pas à l'étranger : aux Etats-Unis, comme ailleurs.

J.D.

Votre voiture ne fera pas de TROU dans votre Budget

Grâce aux conditions PRÉFÉRENTIELLES ASSURANCES AUTO de " l'Automobile-Club des Cadres et Assimilés "
103, Bd Haussmann, Paris 8e

Ecrivez ou téléphonez
ANJ. 84-20 (12 lig.)
dès aujourd'hui et vous recevrez par retour SANS FRAIS et SANS ENGAGEMENT de votre part les tarifs préférentiels auxquels vous aussi avez droit et la liste des nombreux SERVICES GRATUITS dont vous pouvez bénéficier. N'oubliez pas d'indiquer vos nom, adresse et profession.

100.000 ADHÉRENTS
20 ANNÉES D'EXPÉRIENCE
A VOTRE SERVICE

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'assemblée générale ordinaire s'est tenue le 21 mai 1959 sous la présidence du Gouverneur Emmanuel Monick, président du Conseil d'administration. 553.936 actions étaient présentes ou représentées.

L'assemblée générale a adopté à l'unanimité toutes les résolutions qui lui étaient proposées. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1958 et voté la distribution d'un dividende net, après déduction de la taxe proportionnelle de 650 francs par action. Ce dividende a été mis en paiement le 29 mai 1959.

L'assemblée a réélu MM. François Albert-Buisson, Maurice Berard, Emile Girardeau et Emile Minost, administrateurs, pour six ans et MM. Henry de Bletterie, Henry Burnier et Joseph Moise, censeurs. Elle a confirmé la nomination, faite à titre provisoire par le Conseil, de MM. René Damien et Pierre David-Weill comme administrateurs.

Enfin, elle a nommé MM. Charles Mulquin, Henri Léon et Philippe Simon, commissaires aux comptes pour les exercices 1960, 1961 et 1962.

LE TOUR DE FRANCE

vu par TIM

Un style nouveau : le leader de l'équipe tricolore : **MIMI DEBRE**

La vedette du rayonnement français : **DEDE MALRAUX**

Un champion du cycle infernal (des salaires et des prix) : **TONY PINAY**

Le grimpeur du Tour : **JACK SOUSTELLE**

L'étape contre la montre (un quart d'heure) : le favori Jacquot **MASSU**

Le vétéran toujours dans la course : **GUITOU MOLLET**

Un coureur accidenté (le doigt pris dans l'engrenage) : **ED MICHELET**

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

U.R.S.S.

● La revue « Ogoniok » : « En 1863, la flotte russe a protégé les Etats-Unis contre les Anglo-Français. »

AU moment de l'arrivée des gouverneurs de quatorze Etats américains en U.R.S.S. — et de M. Kozlov à New York — le plus grand hebdomadaire russe « Ogoniok » a consacré une place importante au 96e anniversaire d'un autre échange russo-américain qui, à en croire ce journal, a eu une influence décisive sur l'existence même des Etats-Unis.

Le 29 juin 1863, une escadre russe sous le commandement du contre-amiral Lessovski, quittait Cronstadt dans le plus grand secret. Après avoir traversé les zones atlantiques contrôlées par les Anglo-Français, elle parvenait, le 25 septembre 1863, dans la baie de New York. Ce n'était pas une simple visite de courtoisie. La guerre civile en Amérique en était à son stade décisif et l'Angleterre et la France s'apprêtaient à intervenir du côté des Sudistes pour consacrer le partage définitif de l'Amérique en deux Etats hostiles.

Pour faire face à cette menace, le président Lincoln décida de faire appel à la Russie. Il envoya un premier message au chancelier Gortchakov le 9 janvier 1862 et, au cours de l'été 1863, lui dépêcha un émissaire spécial, M. Bayard Taylor. La Russie, où l'opinion publique était fortement pro-nordiste, répondit favorablement à la demande de Lincoln.

Le jour de l'arrivée de la flotte russe à New York, le plus grand journal américain d'alors, « New York Herald », titrait : « *Vive l'alliance russo-américaine contre la France et l'Angleterre.* » Dans le plus grand hôtel de la ville, le « Astor House », au cours d'un banquet monstre auquel participait notamment le jeune Rimsky-Korsakov (officier sur une des frégates russes), les marins de Cronstadt furent fêtés comme les sauveurs du Nord. Le contre-amiral Lessovski reçut à bord de son navire le secrétaire d'Etat des Etats-Unis et fut à son tour reçu à la Maison Blanche par la femme de Lincoln (le président étant malade).

Plusieurs historiens américains, dont MM. Pearson et Anderson, ont souligné dans leurs œuvres que la flotte russe a joué le rôle de bouclier contre une éventuelle intervention anglo-française en faveur des Sudistes. Le maire de Boston, en recevant la visite des marins russes, a résumé ainsi leur mérite dans la guerre civile :

« Votre escadre ne nous a pas apporté des armes ou des munitions — qui ne nous manquent d'ailleurs pas. Elle nous a apporté quelque chose de beaucoup plus important : les sentiments de la fraternité internationale et du soutien désintéressé. »

De son côté, après son retour à Cronstadt, le contre-amiral Lessovski a donné un banquet au cours duquel il a fait l'éloge de l'amitié russo-américaine et surtout de l'homme « *qui a fait preuve de l'humanisme le plus élevé, qui a vaincu les préjugés les plus graves, le Président des Etats-Unis Abraham Lincoln* ».

Le journal termine son article d'anniversaire en évoquant un message plus récent, celui de Theodor Dreiser, qui écrivait : « *Si Washington, Jefferson ou Lincoln étaient encore vivants, ils seraient, à coup sûr, les amis de la Russie.* »

K. S. K.

ESPAGNE

L'ESPOIR FRUSTRÉ

Ce texte, rédigé par un groupe d'étudiants espagnols, nous est parvenu d'Espagne par des voies clandestines. Nous le publions ici in extenso :

IL y a quatorze ans que la guerre mondiale est terminée, quatorze ans que le monde occidental ne jure que par la liberté des peuples, la justice sociale et l'égalité des hommes, quatorze ans que le développement économique et social se poursuit partout. Pour l'Espagne : quatorze années de désillusions, de misères et de souffrances.

En 1945, tout un peuple avait les yeux fixés sur les Etats-Unis, toute l'Espagne croyait à la fin prochaine de la dictature franquiste. Ce n'était pas un espoir, mais une certitude : les alliés ne pouvaient se satisfaire d'avoir vaincu Hitler au terme d'un long combat qui avait coûté des millions de morts. Pour renverser le régime franquiste et balayer la dernière dictature fasciste du monde occidental, un seul mot leur eût suffi.

Le peuple espagnol a le droit de demander des comptes, car nombreux furent les Républicains, Basques ou Catalans qui donnèrent leur vie en France pour la défense d'une idéologie qu'ils croyaient être aussi celle des Alliés. N'y eut-il pas, d'autre part, 30.000 jeunes Français emprisonnés à Miranda de Ebro dans des conditions inhumaines et Franco n'a-t-il pas accueilli des criminels de guerre français, belges et allemands ?

L'un après l'autre, cependant, les Alliés se sont inclinés devant Franco : alliance séparée avec les Etats-Unis ; aide économique et militaire ; entrée de l'Espagne franquiste à l'O.N.U. et à l'U.N.E.S.C.O.; collaboration franco-espagnole en Afrique du Nord, après l'indépendance du Maroc ; promesse d'une entrée prochaine de l'Espagne à l'O.T.A.N. Devons-nous penser que l'idéologie du monde occidental est la même que celle du franquisme ? L'examen des faits impose cette conclusion.

Nous avions foi dans la dignité des Alliés, dans les principes de leur idéologie déclarée qui sont aussi les nôtres. La France en était le porte-drapeau, le symbole. Hélas! deux années ont suffi pour faire crouler ce château de cartes que nous croyions bâti sur des fondations solides parce qu'immortelles: justice, liberté, égalité. Nous devons nous résigner aujourd'hui à cet alignement idéologique du monde occidental sur la dictature franquiste, provoqué par une peur commune du communisme. Mais la peur est mauvaise conseillère et l'échec de la politique américaine au Moyen-Orient en est un exemple frappant.

Pourquoi les Espagnols n'aiment-ils pas les Américains ? Parce que ceux-ci n'ont fait aucun effort pour comprendre le problème espagnol, moins encore pour le résoudre. La solution était pourtant simple : rétablir en Espagne, au lendemain de la victoire de 1945, une République et satisfaire ainsi les aspirations d'un peuple de 30 millions d'habitants. Au lieu de cela, les Américains n'ont cessé d'affermir le régime, plusieurs fois chancelant, par des injections de dollars. Quelle erreur que de vouloir acheter un peuple idéaliste comme le peuple espagnol ! Les Américains ne connaissent-ils pas le « Don Quichotte » de Cervantès, les luttes éternelles des Basques et des Catalans pour leur liberté ?

Nous nous permettons de poser une question. Quelle sera la politique du monde occidental envers l'Espagne et celle de l'Espagne vis-à-vis des alliés lorsque Franco et ses comparses auront été renversés?

Il y a quatorze ans, les alliés seraient entrés chez nous en libérateurs, la tête haute. En serait-il de même maintenant ? La politique qu'ils ont suivie constitue la meilleure propagande pour le communisme, car les Occidentaux ne pourront jamais nous faire croire en leur idéologie tant qu'ils continueront de soutenir une dictature sous laquelle souffrent 30 millions d'êtres humains.

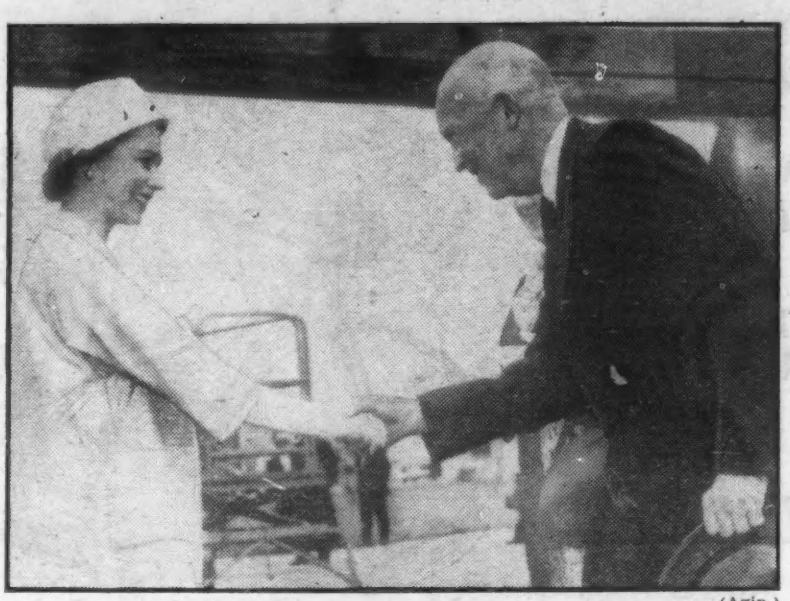
A-t-on oublié que Franco ne s'est imposé que grâce à l'appui de l'aviation hitlérienne et de l'infanterie italienne ? La France s'est-elle à tel point métamorphosée qu'elle puisse appuyer aujourd'hui la candidature de l'Espagne à l'O.T.A.N. ? Nous refusons de le croire, car la France éternelle, celle dont le patrimoine spirituel appartient à toutes les nations éprises de liberté, de justice et d'égalité, ne peut mourir. Elle n'a pas le droit d'abandonner le flambeau qui est sa raison d'exister.

UN GROUPE D'ETUDIANTS ESPAGNOLS.

CANADA

● Une des plus importantes voies d'eau du monde : le nouveau canal du Saint-Laurent.

OTTAWA. — (*D'un correspondant particulier.*)



(Agip.)

L'INAUGURATION DU CANAL DU SAINT-LAURENT (1).
Vingt-cinq ans de retard.

CONSACRANT une difficile victoire sur les « lobbies » américains qui avaient freiné sa construction depuis vingt-cinq ans, la reine Elizabeth et le Président Eisenhower ont inauguré vendredi dernier le canal maritime du Saint-Laurent, qui met les ports des grands lacs américains en communication directe avec l'Atlantique. Il ne reste à terminer que quelques chenaux qui permettront prochainement d'accéder, par 3.680 kilomètres de voies navigables pour les navires de haute mer, jusqu'à Duluth, sur le lac Supérieur.

Entre Montréal et le lac Ontario, sept nouvelles écluses ont été construites, dont deux par les Etats-Unis. Elles permettront le passage à des navires emportant jusqu'à 20.000 tonnes de céréales, qui ne seront plus obligés, comme par le passé, de répartir leur cargaison sur de petits bateaux adaptés à la faible profondeur des anciens canaux. La nouvelle voie a une profondeur minimum de 8 m. 22.

L'ensemble des travaux a coûté 330 millions de dollars au Canada et 120 millions aux Etats-Unis. Ces dépenses seront récupérées en cinquante ans, grâce à un système de péage. D'autre part, trois grands barrages fourniront une électricité moins chère que celle actuellement utilisée dans les provinces de Québec et d'Ontario, ainsi que dans l'Etat de New York.

Commencés en novembre 1954, les travaux ont été achevés en moins de cinq ans. Le mérite en revient essentiellement à l'ancien gouvernement libéral de M. Saint-Laurent qui, devant les lenteurs administratives provoquées par les Etats-Unis, avait décidé, s'il le fallait, de construire seul le canal.

Un accord avait été signé entre les deux pays dès 1932, mais le Sénat américain avait refusé de le ratifier en 1934 et les « lobbies » des armateurs de l'Atlantique et des compagnies privées de chemin de fer avaient été assez puissants pour faire obstacle depuis à un projet qui réduirait considérablement leurs activités. En 1952, comprenant que le canal risquait de se construire sans eux, les Etats-Unis estimèrent qu'il était tout de même plus avantageux d'y participer.

LA CARTE DU SAINT-LAURENT.
183 *mètres de dénivellation à vaincre.*

Le premier canal sur le Saint-Laurent avait été creusé en 1700 par des missionnaires français. Deux siècles et demi plus tard, une gigantesque entreprise ouvre directement sur l'Atlantique une région qui produit 84 % des automobiles, 61 % du blé et 75 % de l'acier des Etats-Unis. C'est pourquoi, depuis quelques années, les ports des grands lacs (Cleveland, Chicago, Milwaukee, Duluth) ont consacré des dizaines de millions de dollars à la modernisation de leur équipement. Les 183 mètres de dénivellation entre le lac Supérieur et l'Atlantique ont été vaincus.

(1) Par la reine Elizabeth et le président Eisenhower.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ÉTATS-UNIS

Earl Long, « le gouverneur fou », a gagné la seconde manche.

NEW YORK. — (*D'un correspondant particulier.*)

FRERE cadet du célèbre sénateur Huey Long (« dictateur » politique de la Louisiane assassiné en 1935), le gouverneur Earl Long vient d'échapper à l'asile de fous et de remporter la victoire à l'issue d'une bataille tragi-comique de près d'un mois qu'il tente de réduire maintenant aux proportions d'un drame conjugal.

Elu en 1948 grâce à la « machine » politique héritée de son frère, Earl Long était connu pour son tempérament explosif. Le 27 mai dernier, devant la Chambre des Représentants de l'Etat, il passe la mesure en lançant des insultes ordurières à ses adversaires. Dans un état proche de l'hystérie, il hurle :

> « *Il y a assez longtemps que je suis gouverneur... Je connais tous les trucs du métier... Je sais entrer à l'occasion dans une église et monter à cheval quand il le faut...* »

Ses amis le raccompagnent chez lui où son médecin lui ordonne du repos. Trois jours plus tard, il est embarqué de force dans un avion qui le conduit à l'hôpital psychiatrique de Galveston, au Texas. « *Le gouverneur,* explique sa femme, *est dans un état d'épuisement complet.* »

Mais Long ne veut être ni épuisé ni fou, il accepte d'être transféré dans

(A. P.)

LE GOUVERNEUR EARL LONG
« Je connais tous les trucs du métier... »

un établissement de La Nouvelle-Orléans, mais s'en échappe aussitôt avec la complicité d'un ami milliardaire et prend la route pour regagner sa « Maison Blanche » de Baton Rouge, capitale de la Louisiane.

La police le rattrape à mi-chemin, lui fait croire qu'elle est là pour « l'escorter », mais le conduit jusqu'à la maison de santé d'Etat de Baton Rouge. Le gouverneur doit être sorti de force de sa voiture, hurlant et se débattant. Un homme se présente pour l'accueillir :

— *Je suis le directeur de l'établissement.*

— *Pas pour longtemps,* répond Long.

Un psychiatre l'examine et rend son diagnostic : « *Schyzophrène paranoïaque à tendances maniaco-dépressives et atteint d'un délire de la persécution.* »

Mais le gouverneur n'a pas dit son dernier mot. Il enregistre sur bande magnétique un appel au peuple que diffusent toutes les stations de radio de l'Etat. Utilisant ses pouvoirs de gouverneur, qui ne lui ont pas été retirés, il limoge les deux directeurs de la maison de santé où il est interné, les remplace par des hommes à lui et se présente devant un tribunal avec des attestations de « parfait état mental ». Il obtient sa libération.

(Intercontinentale.)

LE PROFESSEUR LUIGI GEDDA
Après des épurations successives.

Apprenant la tournure que prennent les opérations, sa femme, qui a signé toutes les demandes d'internement, quitte la Louisiane pour une destination inconnue.

A sa sortie de l'hôpital, Long est acclamé par la foule. « *Bien sûr qu'il est fou,* dit quelqu'un... *Fou comme un singe !* »

Revenu dans sa ferme — où ses médecins lui ont tout de même conseillé de prendre quelque repos — le gouverneur a tenu une conférence de presse. Il a reçu les journalistes en veste de pyjama avec un drap enroulé autour des jambes. Il leur a dit :

> « *Tout cela, c'est parce que j'ai épousé la femme la plus jalouse que Dieu ait jamais créée. Mais cette fois, je divorce. Je ne l'avais pas fait jusqu'ici parce qu'un divorce nuit généralement à la carrière politique d'un homme. Quelquefois, cependant, il la sert. J'espère que ce sera mon cas...* »

GRÈCE

Glezos : la revanche des nazis.

ATHÈNES. — (*D'un correspondant particulier.*)

DANS une semaine, le directeur du principal journal grec d'opposition, Manolis Glezos, 37 ans, sera jugé par une cour martiale d'Athènes pour « espionnage et crime contre la sûreté de l'Etat ». Il risque la peine de mort.

Il y a dix-sept ans, la mort avait déjà été promise à Manolis Glezos, mais c'était alors par les autorités d'occupation allemandes. Le 30 mai 1941, à la nuit tombante, deux étudiants grecs, Manolis Glezos et Apostolos Santas, escaladaient le versant rocheux de l'Acropole, trompaient la surveillance des sentinelles allemandes et réussissaient à amener le drapeau allemand qui flottait sur Athènes occupée.

Le lendemain, alors que tous les citoyens d'Athènes rendent hommage dans leur cœur à ceux qui ont arraché la croix gammée du ciel de leur capitale, le commandement allemand placarde l'avis suivant :

> « *Dans la nuit du* 30 *au* 31 *mai, des inconnus ont arraché l'étendard de l'Allemagne qui flottait sur l'Acropole. Une enquête est en cours. Les coupables et leurs complices seront punis de la peine de mort.* »

Manolis Glezos échappe aux recherches et devient l'un des principaux dirigeants de l'E.A.M., organisation de résistance qui groupe tous les mouvements de gauche grecs. Après la Libération cependant, lorsque éclate la guerre civile qui devait ramener au pouvoir les conservateurs et les anciens collaborateurs des nazis, l'E.A.M. est mise hors la loi par le gouvernement.

En 1948, Manolis Glezos est arrêté et condamné deux fois à la peine capitale par des tribunaux militaires. A son premier procès, le procureur déclare :

> « *Messieurs les juges, il faut vous reporter en esprit à ce mois de mai* 1941, *lorsque cet homme criminel se rendit coupable de l'action la plus basse et la plus déshonorante qui soit en mettant en lambeaux un drapeau qui flottait sur l'Acropole. L'accusé a été poussé à cette action par la haine du peuple grec, donnant ainsi aux Allemands un premier prétexte pour sévir contre notre peuple innocent. Sa tête doit donc tomber.* »

L'émotion populaire est telle, cependant, que les autorités n'osent pas exécuter Glezos. Après la fin de la guerre civile, un parti de coalition des gauches (marxistes, travaillistes, libéraux) est fondé sous le nom d'E.D.A. et aux élections de 1951, Manolis Glezos, bien que toujours emprisonné, est élu député. Il n'est pas libéré pour autant. Ce n'est qu'en 1954 qu'il sort de prison et peut reprendre une activité politique comme directeur du journal de l'E.D.A., l' « Avghi ».

Le 5 décembre 1958, il est arrêté de nouveau. On l'accuse d'avoir rencontré dans la maison de sa sœur un membre du bureau politique du parti communiste grec (interdit). Deux témoignages : celui de sa sœur, qui n'a « avoué » qu'après deux mois de cachot, et celui d'un policier qui déclara avoir suivi le dirigeant com-

(U. F. P.)

M. MANOLIS GLEZOS
« Les coupables seront punis... »

muniste jusqu'au domicile de la jeune femme. Ni flagrant délit ni preuves. Mais la loi martiale grecque prévoit la peine de mort pour tous les membres du parti communiste et ceux qui les fréquentent.

Un comité international Manolis Glezos groupant des personnalités de quinze pays (pour la France : MM. Paul-Boncour, André Boissarie, Louis Martin-Chauffier, André Philip, Jean-Paul Sartre, Laurent Schwartz, Jean Cocteau, Aragon, Alain Prevost, etc.), s'est constitué pour réclamer le transfert de Glezos devant la justice civile.

Pendant le séjour de M. André Malraux à Athènes pour l'inauguration du spectacle « Son et Lumière » sur l'Acropole, une délégation du Comité arriva dans la capitale grecque pour participer aux cérémonies anniversaires du geste de Glezos. Celles-ci furent interdites par la police.

VATICAN

Première décision politique de Jean XXIII : limogeage de Gedda.

ROME. — (*D'un correspondant particulier.*)

AU lendemain des défaites que viennent d'essuyer les démocrates-chrétiens et les partis de droite dans les élections du Val d'Aoste et de Sicile, le Pape Jean XXIII vient de relever de ses fonctions le professeur Luigi Gedda, président de l'Action catholique italienne, dont les « Comités civiques » avaient pris dans chaque cas une part active à la campagne électorale.

Ce geste était attendu. Il marque la volonté du Vatican de sortir progressivement de la mêlée politique dans laquelle le pape Pie XII l'avait entraîné.

Placé en 1952 à la tête de l'Action catholique, le professeur Gedda jouissait de la confiance totale de Pie XII. Il passait pour être la seule personnalité non ecclésiastique pouvant obtenir à tout moment une audience du Pape.

Ses adversaires l'ont accusé de « fascisme ». Le mot était peut-être trop fort, mais son obsession anticommuniste le conduisit cependant, après l'écroulement du régime fasciste et l'occupation de Rome par les Allemands, à déconseiller aux jeunes gens de l'Action catholique de participer à la Résistance.

La croisade contre le communisme fut en effet le souci essentiel du professeur Gedda. En février 1948, deux mois avant les élections législatives italiennes, il fonda, avec l'accord du Vatican, une organisation nouvelle, les « Comitati civici » (Comités civiques). ay nt des ramifications dans toutes les villes et tous les villages du pays. Le rôle des Comités civiques était d'organiser la propagande anticommuniste et antisocialiste au profit de la Démocratie chrétienne ou même des monarchistes et des fascistes là où les démocrates-chrétiens n'avaient aucune chance de battre la gauche.

Officiellement, les Comités civiques étaient indépendants de l'Action catholique, mais ils en utilisaient largement l'appareil et les ressources.

Le professeur Gedda ne manquait aucune occasion d'exprimer ses idées réactionnaires et « intégristes ». En 1957, lors du Rassemblement mondial de la J.O.C. à Rome, il prononça des discours dont la violence et l'outrance étonnèrent les participants étrangers.

Décidé à garder bien en main la direction de l'Action catholique, il se débarrassa de tous les responsables qui manifestaient des velléités réformatrices et semblaient considérer que l'influence politique et sociale de l'Action catholique devait s'exercer dans le sens du progrès et de la liberté. Il procéda à des épurations successives qui créèrent un profond malaise dans l'organisation.

Aujourd'hui, après l'échec subi par les Comités civiques dans les dernières élections, le Vatican souhaite qu'une distinction très nette s'établisse entre leur organisation et celle de l'Action catholique.

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Les lignes aériennes italiennes
« ALITALIA »
viennent de confier la direction des ventes pour la France à M. Paul FERLUS.
La nouvelle organisation doit permettre de mieux coordonner les activités de la Compagnie et d'améliorer encore les services mis à la disposition de sa clientèle.
Communiqué.

ALLEMAGNE

Quand le chancelier aura 100 ans.

● ***L'élection, à Berlin, du président de la République fédérale allemande relance l'agitation politique en Allemagne autour du « cas Adenauer ». Que veut le vieux chancelier ? Quelles sont ses motivations profondes ? Alfred Grosser répond :***

LE 18 juillet 1954, Theodor Heuss, premier président de la République Fédérale d'Allemagne, était réélu par 871 voix sur 987. Tout s'était déroulé dans le calme et la dignité. En 1959, l'élection de son successeur se déroule dans des conditions bien différentes. Le lieu de la session de l'Assemblée nationale (qui ne se réunit qu'à cette occasion) a été contesté. Les variations du docteur Adenauer ont déprécié la magistrature suprême. Et le vote se déroule dans le climat malsain qu'a créé, tant en politique intérieure que dans les relations internationales, la querelle publique entre le chancelier et le vice-chancelier.

Le chancelier Adenauer et le vice-chancelier Erhard (derrière lui). (Keystone.)
« Un parti français et un parti anglais ? »

Le statut de Berlin

L'élection présidentielle de 1954 avait pris place à Berlin. Pourquoi tant d'émotion aujourd'hui pour une localisation qui n'avait guère soulevé de remous à l'époque ? C'est que la conférence de Genève a attiré l'attention sur le paradoxe de la situation berlinoise. Pour les Trois Grands occidentaux, Berlin demeure une zone quadripartite conservant en théorie son statut de 1945. Les soldats français de Francfort ou de Fribourg sont les frères d'armes de la nouvelle Bundeswehr. Ceux de Berlin restent les occupants d'un pays vaincu.

En revanche, la Constitution de Berlin du 1er septembre 1950 dit que « *Berlin est un Land* (Etat membre) *de la République Fédérale d'Allemagne* ». Le veto des Occidentaux a contraint les Constituants berlinois à suspendre l'application de cette clause, mais, depuis dix ans, le caractère de capitale véritable de Berlin n'a cessé d'être réaffirmé et Berlin-Ouest s'est trouvé de plus en plus assimilé dans la pratique à un Land de la République fédérale. Si les députés berlinois ne votent pas les lois à Bonn, ils n'en prennent pas moins part à tous les débats et participent aux votes en commission.

La première séance de l'actuelle Chambre des députés s'est solennellement tenue à Berlin le 15 octobre 1957. La Cour suprême administrative de la République fédérale a son siège à Berlin. L'Union nationale des étudiants vient de décider le transfert du sien de Bonn à Berlin.

A contre-courant

Les efforts du chancelier pour empêcher que l'élection présidentielle ne se déroule à Berlin allaient donc à contre-courant. Déjà en février 1957 il lui avait fallu beaucoup de fermeté pour faire repousser des motions socialistes prévoyant le transfert à Berlin de l'ensemble des autorités fédérales et le droit de vote pour les députés berlinois.

La situation du docteur Adenauer est très inconfortable parce qu'il n'a jamais dit qu'il y avait en réalité incompatibilité entre la thèse des Occidentaux et celle qu'exprime le plus fortement aujourd'hui le maire de Berlin, M. Willy Brandt : ce dernier croit que la situation occidentale à Berlin serait plus solide si Berlin-Ouest était juridiquement intégré à la République fédérale, tandis que les Trois pensent que c'est donner une arme magnifique à l'U.R.S.S. que d'admettre qu'un changement de régime soit intervenu à Berlin depuis 1945.

L'attitude du chancelier sur ce point peut donc être attribuée à un souci de haute politique. Il n'en est pas de même pour sa volte-face à propos de la présidence. Le comportement qui est le sien depuis quelques semaines, s'il peut être interprété à partir de considérations politiques sérieuses, n'en porte pas moins de toute façon les traces d'un déclin assez pénible à observer. Les interviews inconsidérées accordées au « New York Times » (contre Erhard) et à la chaine Scripps-Howard (contre Macmillan et même contre Herter) ont permis à la presse allemande de rappeler que Guillaume II avait failli perdre son trône pour une déclaration à peine plus irresponsable au « Daily Telegraph ».

Sa façon de s'accrocher au pouvoir commence à choquer l'ensemble de l'opinion qui n'est pourtant même pas encore consciente de la manœuvre qu'il amorce. Pour le moment, il dit : « *Je ne peux pas m'en aller alors que la campagne pour 1961 est pratiquement commencée. Je m'en irai ensuite.* » Mais en septembre 1961, il dirait, en cas de victoire, comme en 1957 : « *On ne s'en va pas tout de suite lorsque le peuple vous a fait confiance.* »

Il resterait donc encore un an ou deux. Mais on serait alors trop proche des élections de 1965... et ainsi de suite. Peut-être cependant songerait-il à la retraite pour les élections de 1977 : il aurait eu 100 ans l'année précédente...

Protestants et catholiques

Il est vrai que son parti ne l'entend pas de cette oreille et l'a montré en désignant M. Luebke comme candidat à la présidence. M. Luebke est en effet catholique et, puisqu'il est admis que la République Fédérale, où les protestants sont légèrement majoritaires, ne saurait avoir à la fois un président et un chancelier catholiques, c'est que l'Union chrétienne-démocrate admet pour la première fois que le docteur Adenauer ne sera plus longtemps chef del'exécutif. Si l'on avait désigné un protestant, c'eût été une défaite pour le professeur Erhard, aspirant protestant à la chancellerie.

La lutte entre les deux hommes a des aspects cocasses. En a-t-elle de profonds ? Le titre du dernier numéro de « Die Zeit », le plus grand hebdomadaire allemand, donne la réponse : « *Axe ou pont ? Il y a donc maintenant chez nous un parti français et un parti anglais.* »

Le choix des termes montre déjà où vont les sympathies du journal, à savoir vers Erhard qui veut que l'Allemagne serve d'intermédiaire entre Paris et Londres et non vers Adenauer qui édifie un axe Bonn-Paris.

« *Il est probable qu'Erhard, s'il voulait faire aboutir ses conceptions économiques, ne pourrait remporter une victoire qu'au prix d'une rupture avec Paris* », écrivait «Die Zeit» dans son numéro précédent qui contenait également un article intitulé : « *L'ambition de la France précipite l'O.T.A.N. dans une crise.* »

Un mauvais Européen ?

Et le 24, l'éditorialiste de la « Süddeutsche Zeitung », le grand journal libéral de Munich, disait de façon plus précise :

« *C'est le professeur Erhard qui a toujours affirmé que la consolidation de l'économie française par une victoire sur l'inflationnisme était une condition fondamentale pour une coopération féconde dans le Marché commun... Mais voici qu'on entend soudain dans les milieux diplomatiques de Bonn que l'antipathie du général de Gaulle contre Erhard aurait exercé une forte influence sur le chancelier dans sa controverse avec ce dernier. Antipathie contre Erhard ? Peut-être parce que dans sa volonté de coopération économique, il a été plus loin que ne le voulaient nos partenaires. L'harmonisation des politiques financières et économiques qu'il recommandait a été repoussée par le partenaire français comme une trop grande atteinte à la souveraineté. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là des actes d'un mauvais Européen...* »

En d'autres termes, le chancelier sacrifierait même son idée d'intégration européenne au maintien de ses bonnes relations avec Paris.

Il est difficile de savoir ce qu'il en est réellement. Mais l'explication donnée au comportement impopulaire du chancelier n'est pas faite pour rendre l'axe Paris-Bonn attrayant aux yeux d'une opinion allemande déjà irritée par ce qu'il y a pour elle de « nationaliste » et de « colonialiste » dans la politique française.

A force de vouloir démontrer que le jeu démocratique des institutions allemandes, la politique européenne et les rapports franco-allemands dépendent uniquement de sa personne, le docteur Adenauer finira par être effectivement seul à soutenir les piliers d'un édifice politique qui n'aurait connu aucun danger de s'effondrer s'il s'en était retiré à temps.

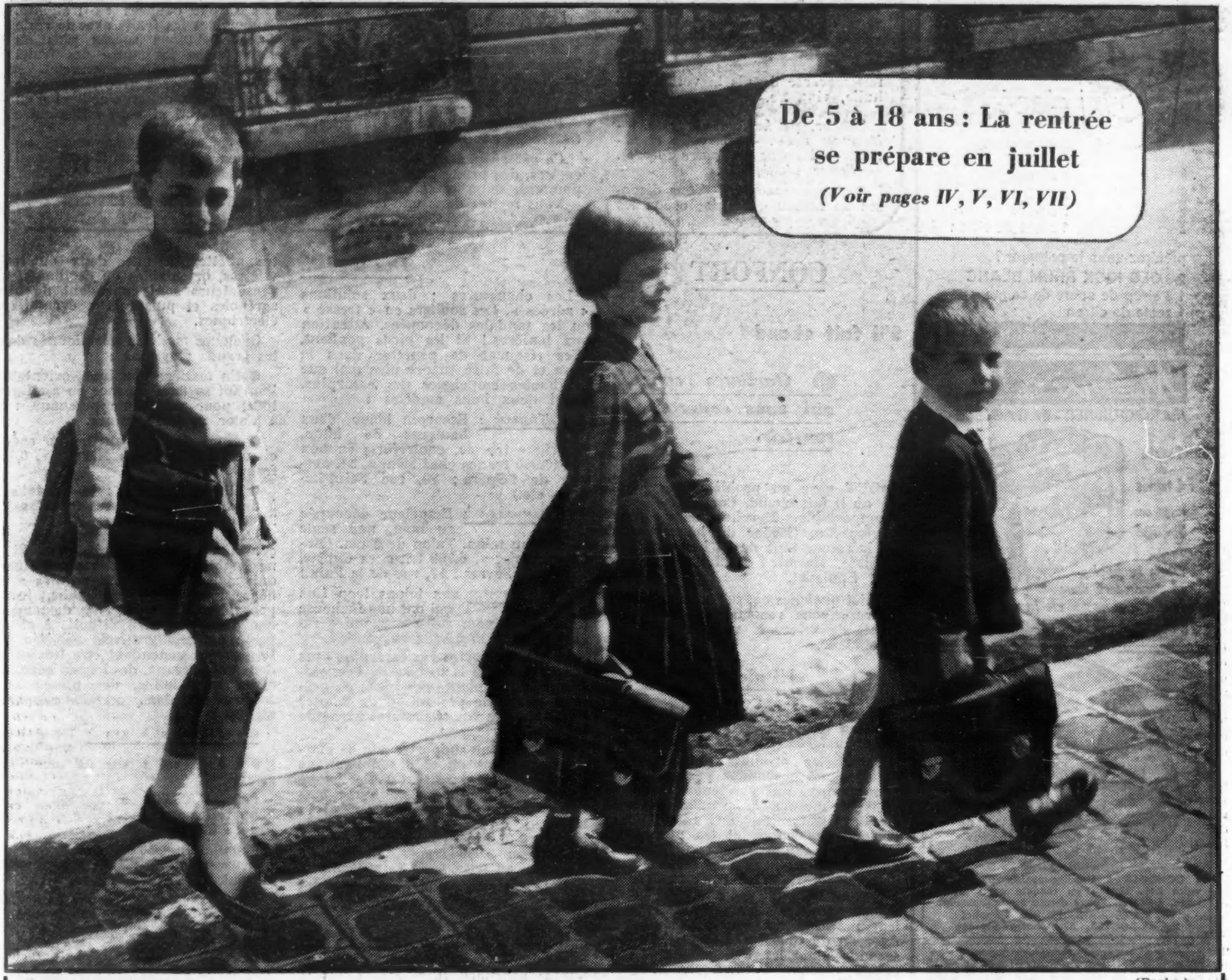
ALFRED GROSSER.

Entracte à Genève : tension ou détente?
lisez
LA GRANDE CONFRONTATION
par
ANDRÉ KOSTOLANY
EN VENTE PARTOUT 180 frs

DYNAMIQUES LES BUREAUX "AIGLON"
ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels
Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ Noblesse du bois
★ Robustesse et finesse du métal
AIGLE
51, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS



De 5 à 18 ans : La rentrée se prépare en juillet

(Voir pages IV, V, VI, VII)

(Rapho.)

Cette semaine Madame Express a :

● ***Remis*** soigneusement, tous les soirs de chaleur, des embauchoirs dans ses escarpins. En effet, la chaleur et l'humidité déforment complètement les chaussures si l'on ne prend pas cette précaution. Il existe des embauchoirs spéciaux pour souliers pointus, composés d'un petit triangle de métal recouvert de cretonne et d'un long ressort qui s'appuie sur le talon (1.200 F la paire chez Durer, 74, avenue des Champs-Elysées.)

● ***Etabli*** comme chaque année à l'intention de ses lectrices qui arrivent dans une villa louée, la liste des achats de première urgence qui permettra de nourrir tout de suite une famille affamée et qu'il suffit de déposer chez le premier épicier venu : 1 kg de sucre en morceaux, 1 kg de sucre en poudre, 500 gr de riz, 500 gr de pâtes, deux boites de sardines et de thon, deux boîtes de légumes (petits pois ou haricots), quatre potages en sachet, deux grandes boîtes de fruits au sirop, 1 kg de confiture, 1 livre de beurre, 1 litre d'huile, 1 bouteille de vinaigre, sel, poivre, moutarde, deux tubes de lait concentré, deux boîtes de Nescafé ou une livre de café, deux paquets de biscottes, 500 gr de gruyère, deux boîtes de concentré de tomate, 1 livre de farine, une douzaine d'œufs, six bouteilles d'eau minérale et, selon ce que vous buvez : six bouteilles de cidre, de bière ou de vin.

Plus un paquet de lessive, une boîte de poudre à récurer et un tampon.

Et la première chose à vérifier : y a-t-il dans la maison une bouteille de gaz ? Où pouvez-vous la renouveler ?

● ***Déposé*** avant de partir, chez un teinturier, tous les vêtements de laine portés depuis un mois et légèrement tachés. Laissés dans les armoires, ils feraient les délices des mites.

● ***Etudié*** une nouvelle formule de « crédit-essence » qui peut rendre de grands services au moment des vacances. L'utilisateur du « check service touring » dispose d'une carte qui lui permet de prendre son essence, de faire laver, vidanger, graisser ou réparer sa voiture sans payer. Il signe simplement les factures et le règlement se fait par chèque, grâce à des relevés en fin de mois. Ces cartes sont accréditées depuis le 20 juin dernier dans 700 stations-services BP, munies d'un panonceau aux couleurs du club. Conditions d'inscription : 3.000 F d'abonnement par véhicule et de 15 000 à 35 000 F de dépôt selon la puissance de la voiture (2 CV à 16 CV et plus). S'adresser au « Check Service Touring », 15, rue Vernet, Paris. ELY 50-82.

● ***Pensé*** aux enfants qui devront passer une partie de l'été à Paris. S'ils sont inscrits dans une école publique, ils pourront aller prendre l'air chaque jour dans l'un des vingt-cinq « centres aérés » organisés autour de Paris par les services sociaux de la préfecture de la Seine. Les départs sont organisés chaque matin, une école servant de ralliement dans chaque quartier (ouverture des portes à 8 h. 15, retour le soir entre 18 et 19 heures). Ils déjeunent sur place, font la sieste, jouent et « bricolent » dans des ateliers de travaux manuels. Participation aux frais : 70 F de transport et tarif normal de la cantine scolaire de l'arrondissement (150 F environ) à plein tarif. (Pour les réductions et même la gratuité, voir au bureau de la Caisse des Ecoles à la mairie.) Inscriptions : auprès des assistantes sociales du quartier et des écoles maternelles et primaires (les enfants sont acceptés dès l'âge de trois ans).

● ***Rêvé*** de croisière aux Iles en buvant du jus de goyave à l'exposition antillaise du Bon Marché. On y trouve toutes les productions locales, et notamment punch antillais, rhum blanc, crème de banane et vanille, qui donneront une petite saveur exotique aux boissons « anti-chaleurs ».

Remarqué également : de grands cabas de vannerie, légers et commodes, et notamment un « carton à chapeau » tout rond, qui peut faire un sac d'été drôle et inattendu : 1.990 F. (Jusqu'au 4 juillet).

RECETTES

CORDON BLANC

Deux salades

De la purée. — De la sauce vinaigrette. — Des carottes. — Quelques cornichons. — Une douzaine de ronds de cervelas.

● À LA PURÉE DE POMMES DE TERRE. — Vous accommodez un reste de purée avec une sauce vinaigrette bien moutardée. Autour, vous disposez des ronds de cervelas, des cornichons coupés en rondelles, des petits tas de carottes râpées crues et que vous aurez fait macérer depuis la veille dans huile, vinaigre, sel.

200 gr. de haricots écossés. — Haricots verts. — Carottes et navets. — 1 laitue (ou autre salade). — Sauce vinaigrette.

● AUX HARICOTS. — Vous disposez au milieu d'un plat creux les haricots frais et cuits, en tas, et vous posez dessus le cœur d'une laitue. Autour, vous disposez de petits tas de haricots verts, de carottes et de navets cuits coupés en dés. Vous recouvrez le tout d'une vinaigrette bien relevée où vous aurez mis de la ciboulette finement hachée.

CORDON BLEU

Dessert aux fruits de saison

750 gr. (ou plus) de fruits. — 200 gr. de farine. — 2 œufs. — 50 gr. de beurre. — 10 cuillerées à bouche de lait. — 6 cuillerées à soupe de sucre en poudre.
Préparation : de 20 à 30 minutes.
Cuisson : environ 40 minutes.

Ce gâteau peut se faire avec des cerises, des prunes, des poires, des pommes, selon la saison.

Vous mettez dans une terrine la farine, la moitié du sucre, les œufs, le beurre que vous avez fait fondre. Vous travaillez un peu et vous ajoutez le lait, cuillerée par cuillerée, en remuant toujours. Vous devez avoir une pâte lisse.

Vous beurrez un moule à tarte assez profond et vous mettez au fond une couche de pâte, puis les fruits. Si ce sont des cerises ou des prunes, vous les aurez dénoyautées. Les poires ou les pommes seront coupées en tranches. Saupoudrez les fruits avec le reste du sucre (vous sucrez plus ou moins selon la nature des fruits et selon vos goûts personnels).

Vous recouvrez avec le reste de la pâte. Vous couvrez celle-ci d'un papier beurré et vous faites cuire à four moyen.

Ce gâteau se mange chaud ou tiède en général, mais il peut aussi bien se manger froid.

SUZANNE ET HENRIETTE.

CONFORT

S'il fait chaud

● *Quelques conseils qui vous éviteront de souffrir.*

TOUT pose un problème les jours où il fait chaud. Porter des bas ? Insupportable. Marcher sans bas ? Douloureux. Garder du beurre sans réfrigérateur plus de 24 heures ? Impossible. Dormir ? Difficile. Travailler ? Epuisant.

Voici quelques conseils que Madame Express vous recommande (chaudement) de suivre si vous souffrez de la chaleur.

Ni alcool, ni épices

Le meilleur remède contre la transpiration généralisée : les lotions à l'eau vinaigrée (1 à 5 % de vinaigre).

Parmi les produits destinés aux aisselles, ne confondez pas les ANTI-SUDORIPARES, qui arrêtent dans une certaine mesure la production des glandes sudorales, en rétrécissant l'orifice des pores, et les DÉSODORISANTS qui stoppent la fermentation, donc suppriment toute odeur. Les deux produits doivent s'employer : les premiers pour les soins de fond, deux ou trois fois par semaine (excellent : Anti-Perspirant, d'H. Hubbard Ayer ou de Charles of the Ritz) ; les seconds pour les « raccords » (en gelée, comme Freigel, en bâton, comme Aïda, Credo, en flacon à bille Mum-Rollette, en crème, comme Odorono, en liquide à vaporiser comme Perfume Spray Deodorant, d'H. Rubinstein). Ils ne sont pas réservés aux femmes.

Si vous transpirez beaucoup, consommez peu de mets épicés ou acides qui échauffent, ne buvez pas trop et peu de boissons alcoolisées, qui apportent beaucoup de calories — même quand vous les prenez glacées.

Des pieds...

Les chaussures : deux solutions « aérées ». Les souliers en « tressé » ou les sandales découpées. Attention aux lanières ! Si les pieds gonflent, elles risquent de pénétrer dans la peau et de faire encore plus mal que les hautes empeignes des escarpins. Voici deux bons modèles :

● TRESSÉ : Escarpin blanc, deux hauteurs de talon, empeigne tressée, contreforts en box fin. (6.950 francs chez Manon, 34, avenue de l'Opéra ; 70, rue Saint-Lazare, etc.)

● SANDALES : Empeigne découpée au bout, une seule lanière au talon. Talon de 5 cm. (Modèle « Drag », 6.700 fr., chez Cypris, 7, rue de Sèvres ; 17, rue de la Paix.)

● ATTENTION aux talons trop fins qui ont une fâcheuse tendance à vous faire « prendre racine » dans l'asphalte surchauffé.

● Si vous portez vos escarpins sans bas, supprimez la torture de l'échauffement de la plante des pieds en prenant la simple précaution de talquer l'intérieur de vos chaussures avant de les mettre.

● Si vous ne supportez pas de marcher sans bas ou si des obligations diverses vous interdisent d'aller jambe nue, une bonne idée : le Mitoufle, bas-slip d'une seule pièce, entièrement en nylon, il est agréable à porter et le corps reste libre (il vient de baisser de prix : 2.000 francs, au lieu de 2.500, chez Carita, 6, Fg-Saint-Honoré).

● Les hommes aux pieds sensibles éviteront les semelles de crêpes.

...à la tête

En été une loi : se maquiller le moins possible. Un cube de glace « promené » sur le visage avant l'application de ce minimum prépare la peau, fait tenir la poudre, évite au fond de teint de « tourner » (une contre-indication : la couperose).

● Chez le coiffeur : en fin de séchage, rester cinq minutes sous le casque réglé à froid; deux avantages : cela rafraîchit et donne à la mise en plis une chance de survie. Sinon, elle sera inévitablement aplatie par la transpiration.

● Et pour les hommes, la vraie solution : se mettre la tête sous le robinet.

Et le corps

Les jupons de nylon à volants, froufroutants, juponnants, ravissants, sont à la mode. Ils n'ont qu'un défaut : ils tiennent chaud. On peut les remplacer par des jupons de coton, plus légers, lavables. Pour les rendre moins « froissables », un seul moyen : les empeser. Avec un produit spécial (Dip, 252 francs chez les droguistes), l'empesage dure de cinq à six lavages. Mais une des lectrices de Madame Express lui a communiqué l'adresse d'une teinturerie qui se charge de donner aux jupons un apprêt permanent (délai : 8 jours, de 500 fr. à 1.000 fr., Maison Formareuf, 22, boulevard Voltaire).

Comment lutter

Les ventilateurs : ils sont à l'été ce que le feu de bois est à l'hiver. C'est-à-dire que les zones de fraîcheur (ou de chaleur) sont toujours assez restreintes. Mais à deux, trois ou quatre ailettes, à une, deux ou trois vitesses, orientables ou oscillants, les ventilateurs sont cependant de bien agréables et puissants « éventails » électriques.

Quelques modèles sélectionnés dans les grands magasins :

● En matière plastique, orientable. Pouvant se fixer au mur en applique, idéal pour une seule personne : le « Calor », 3.980 francs.

● Muni de trois ailettes en caoutchouc flexible : le « Marelli », 6.100 francs.

● Plus important : le « Linke » à deux ou trois vitesses (oscillant) : 24.000 à 35.000 francs.

L'installation d'appareils à air conditionné revient très cher. Et il ne semble pas que sous notre climat qui, malgré quelques « pointes » de fièvre, reste tempéré, ils soient indispensables. De plus, ils demandent une discipline bien difficile à observer : ne jamais ouvrir une fenêtre. Ils peuvent cependant être très utiles dans des bureaux, des locaux commerciaux surchauffés, des pièces sans fenêtres et dans certains appartements.

● APPAREILS A AIR : Ils doivent être installés « à cheval » sur un mur extérieur.

Prix : 200.000 à 300.000 francs l'appareil pour une pièce (cubage : jusqu'à 300 m3).

Installation : 50.000 francs environ.
Consommation : très approximativement, 100 francs l'heure.

(Appareils fabriqués par la Société L'Air conditionné, 224, boulevard de la République, à Chatou. Tél. 966-50-50.)

Si ces appareils sont donc assez difficiles (et coûteux) à installer chez soi, il est, en revanche, bien reposant de pénétrer après une journée étouffante dans un restaurant ou un cinéma climatisé. Madame Express a dressé pour vous une liste de quelques établissements parisiens à air conditionné :

● RESTAURANTS : Jour et Nuit, rue de Berri ; sous-sol du Colisée ; Relais-Plaza ; rez-de-chaussée de Potel et Chabot ; Auberge Express, rue La-Boétie.

● CINÉMAS : Wepler Pathé, Paramount, La Rotonde, Studio Publicis, Colisée, Normandie.

Où louer un réfrigérateur ?

● Maison Diam, 232, faubourg Saint-Honoré. WAG. 42-93.

— Pour la province : forfait pour la saison (trois mois) : 10.000 francs. Plus une caution de 20.000 francs à déposer. Le transport est à la charge du client.

— Pour Paris : de 2.800 francs à 3.500 francs par mois pour un réfrigérateur de 60 à 100 litres. 10.000 francs de caution.

● Maison Soven, 44, boulevard de Reuilly. DID. 64-87, Paris ou province également (transport à la charge du client). Pas decau tion : 5.000 francs en moyenne pour un réfrigérateur de 100 litres.

La glace

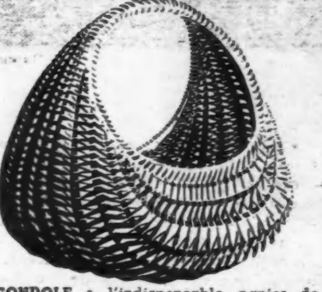
La glace à rafraîchir coûte 13 francs le kilo. Les livraisons sont quotidiennes. A partir de 20 kilos, les pains

à l'heure du cocktail
OLD NICK
le véritable « petit punch » antillais

bien glacé
sur un cube de glace
2 doigts d'OLD NICK PUNCH
1 zeste de citron
préférez-vous le préparer ?
2/3 OLD NICK RHUM BLANC
1/3 sirop de sucre de canne
1 zeste de citron
exclusivités Bardinet-Negrita

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE

Existe en 4 tailles
la 55 cm 7.400 F
Dans la poche, le nécessaire sous la main sans ouvrir la valise.
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil


« GONDOLE » l'indispensable panier de votre Eté, si joli en robuste osier tressé main. 1.990 fr. Envoi contre remboursement.
LA BAGAGERIE, 13, rue Tronchet
MARIE-LOUISE, 52, Champs-Elysées

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.

INSTITUT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
BACCALAURÉATS
TOUTES SERIES
COURS DE VACANCES
ECRIT ET ORAL
du 3 août au 6 septembre
- Cours volontairement limités à 12 élèves
- Ni classe débordée, ni masse compacte, ni leçons trop particulières
- Examens blancs hebdomadaires
- Interrogations quotidiennes
- Conférences complémentaires assurées par les écrivains les plus célèbres
- Large cour de récréation boisée
- Demi-pension - Possibilité d'internat hors de Paris
76, rue d'Assas (VIe) - LITtré 20-18

sont portés à l'étage. En dessous (5 et 10 kilos), ils sont déposés dans une bassine à la porte de l'immeuble.

Il existe plus de 380 dépôts de glace à rafraîchir à Paris et dans la proche banlieue. Voici ces numéros de téléphone de quelques grandes usines qui pourront soit vous faire livrer directement, soit vous indiquer l'adresse d'un dépôt proche de votre domicile :

— Les Glacières de Paris : SUF. 91-60.

— Les Glacières de l'Alimentation : VAU. 38-84.

— Les Glacières de la Seine : MOL. 33-13.

— Glacières de l'Union : MAR. 87-09.

SANTÉ

La médecine esthétique

● *On peut soulager et remodeler complètement des jambes par la gymnastique.*

DEPUIS quelques années, la chirurgie réparatrice a acquis une très grande importance technique et sociale. La guerre, bien sûr, a joué un rôle considérable, obligeant le spécialiste à faire face aux problèmes les plus variés et les plus étendus, et la chirurgie esthétique qui, dans les débuts, quoique très valable, avait pourtant rencontré une certaine méfiance du corps médical et un engouement limité du public, s'est trouvée englobée dans une spécialité qui la faisait bénéficier de techniques et de techniciens à l'avant-garde de la haute chirurgie.

A l'heure actuelle, à peu près tout est réalisable dans ce domaine et le public en est assez bien informé.

Or, dans le même temps, et pour les mêmes raisons, les immenses problèmes posés par la rééducation et la réadaptation des blessés faisaient faire un bond parallèle aux « techniques médicales » de réparation.

Pourtant, les possibilités de la rééducation des muscles et ses applications à la vie courante sont encore assez mal connues.

Combien de gens savent que par une gymnastique spéciale des muscles peaussiers et une kinésithérapie appropriée, un visage peut être débarrassé en moins de six mois des tics, contractures, affaissements qui le dépriment et le creusent de rides ? Ce n'est pourtant qu'une petite application de la rééducation des blessés de la face.

A n'importe quel âge

Le cou est la région qui répond le plus spectaculairement à la rééducation des muscles peaussiers et ses conséquences sur le remodelage mais aussi sur la tension et la qualité de la peau sont supérieures aux traitements électriques, manuels ou médicamenteux, pourtant valables et satisfaisants, et dont l'association améliore encore les résultats.

Mais il est bien plus important de savoir qu'*à n'importe quel âge* un port de tête défectueux, un blocage arthritique ou non de la nuque ou des épaules, un développement insuffisant ou une malformation thoracique peuvent être modifiés en quelques mois, au point de contraindre des patients à transformer leurs vêtements. Il est possible chez un ancien polio ou chez un arthrosique dont les déformations datent de plus de dix ans (il n'est pas rare de noter des cas remontant à plus de vingt ans) d'obtenir des retours à la normale de plusieurs centimètres.

Mais une des conséquences les plus étonnantes et les plus satisfaisantes de la rééducation est son application dans les troubles circulatoires et trophiques des jambes.

Les grosses jambes et les jambes enflées (qu'elles soient l'un, l'autre ou les deux) sont un des points noirs de la médecine. Leur origine mécanique, métabolique, hormonale et circulatoire peut être décelée, traitée. Cela suffit rarement à supprimer le trouble local.

C'est que la « circulation de retour », c'est-à-dire la circulation veineuse et lymphatique, est, au niveau des jambes, une des choses les plus mal organisées du corps humain.

Elle se fait sous une pression très faible et dépend avant tout de la contraction cardiaque qui, bien que transmise par les artères, se trouve après la traversée des capillaires et des tissus réduite à presque zéro.

La pesanteur joue contre

Elle est bien aidée par plusieurs causes secondaires dont les effets sont malheureusement très relatifs et faciles à perturber, qu'il s'agisse de l'*inspiration thoracique*, qui provoque un appel de sang de la périphérie vers le cœur et une poussée abdominale dans le même sens, ou de l'*aspiration propre* du cœur, bien lointaine en l'occurrence, ou enfin des *contractions musculaires* voisines qui ne chassent le sang vers l'amont au lieu de le refluer vers l'aval que parce que des valvules étagées l'empêchent de retomber.

Enfin, la *pesanteur*, qui joue un rôle important pour les autres parties du corps, devient pour les jambes un élément défavorable par excellence.

Les veines, qui n'ont pas de contractions fortes, à la différence des artères, ne sont en réalité que des conduits passifs à parois molles ; qu'un seul des éléments cités vienne à manquer, et la circulation s'enraye, entraînant toutes sortes de troubles : gonflement des chevilles, varices, douleurs, etc.

Aussi, quelles que soient l'origine du trouble et l'importance du traitement, le résultat local définitif dépend absolument de la rééducation des vaisseaux et de la remise en route du circuit sanguin.

Il est merveilleux de constater que de « grosses jambes » depuis la puberté, aggravées tout au long de la vie, peuvent être récupérées presque totalement même après la ménopause.

A l'heure actuelle, on peut, à partir de jambes informes, énormes, couvertes de bleus, de vaisseaux dilatés, de taches brunes ou ocres, réaliser successivement par la médecine réparatrice, dans un délai de trois mois à deux ans suivant le cas :

● une consolidation des parois vasculaires (disparition des bleus, des œdèmes et de la fragilité des vaisseaux),

● l'amaigrissement et le remodelage complet de la jambe entière.

● le rétablissement total d'une circulation normale,

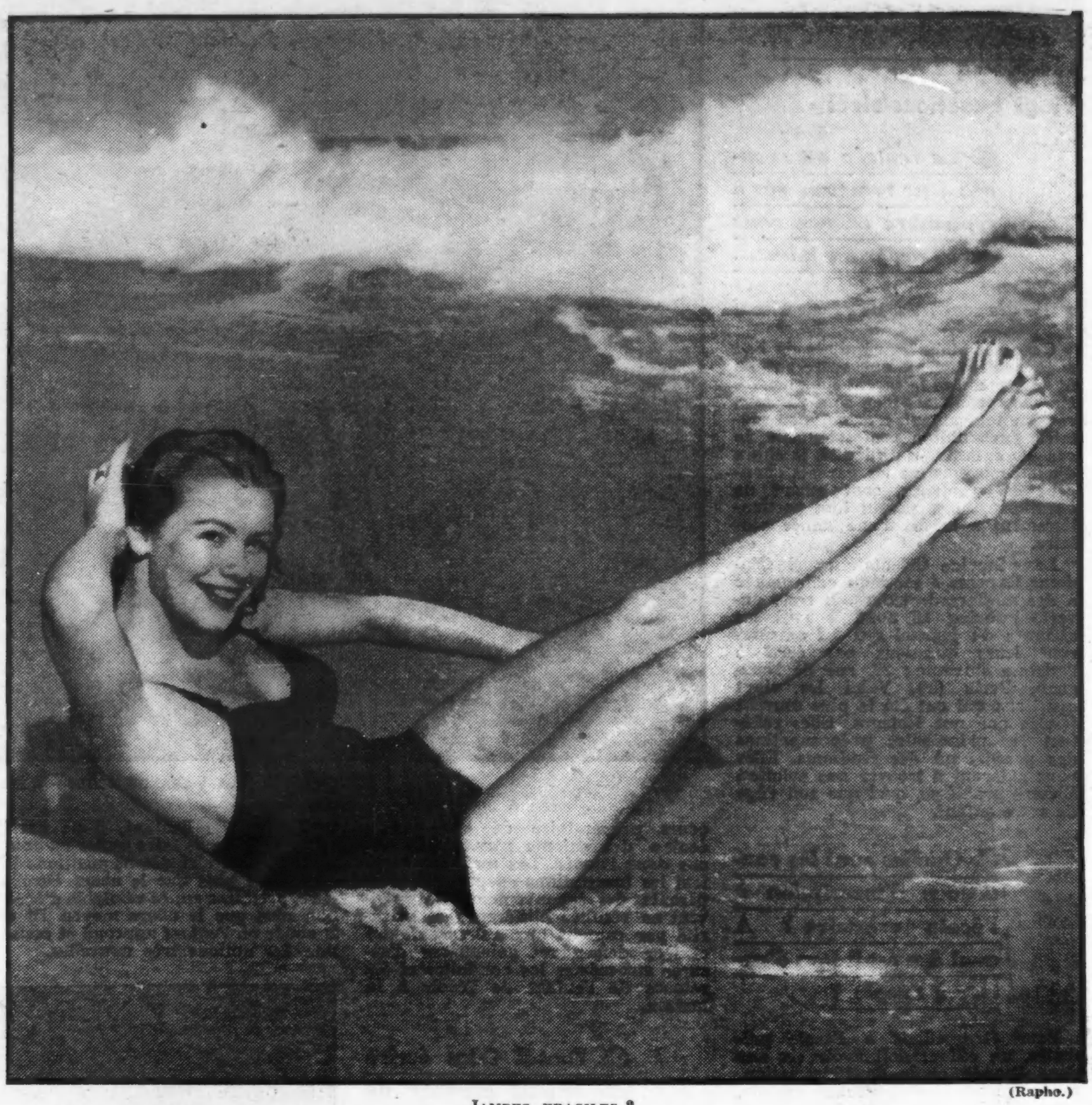
● la sclérose efficace et sans accident des varices récentes (car les plus faibles s'effacent d'elles-mêmes en cours de traitement),

● la sclérose ou l'électrocoagulation de toutes les varicosités,

● la dépigmentation des taches et la récupération d'un aspect normal de la peau (couleur, épaisseur, etc.).

Une différence cependant : les résultats aussi spectaculaires que ceux de la chirurgie ne sont pas aussi rapides et demandent la participation du malade. Il est souvent plus facile de s'allonger sur une table d'opération que de faire régulièrement deux fois par semaine, pendant plusieurs mois de la gymnastique.

Un traitement de ce genre ne doit évidemment pas être entrepris à la veille des vacances. Celles qui souffrent des jambes et qui ont la chance de partir au bord de la mer, pourront considérablement améliorer leur état, en marchant chaque jour de long en large pendant un quart d'heure avec de l'eau jusqu'aux genoux. Les battements de l'eau tonifient les parois veineuses. En revanche, pas de bains de soleil, ils provoquent un afflux de sang qui risque de dilater encore plus les vaisseaux déjà fragiles.



(Rapho.)

JAMBES FRAGILES ?
A défaut de gymnastique, essayez l'eau de mer

UTILISEZ VOUS-MÊME A 100 % Vos murs
- couloirs - alcôves
- angles et recoins

GRACE A
PLACARFACE
Façade de rangement par éléments amovibles et juxtaposables
CRÉATION CESAM
Exposition et renseignements
LE RANGEMENT
57, rue Crozatier, PARIS-12e - DOR. 23-19
Demandez le dépliant E.P. ou la visite d'un technicien qui se rendra à votre domicile sans aucun engagement de votre part.

ENSEIGNEMENT

Vingt questions-clefs

La rentrée est avancée : ne remettez pas à septembre ce que vous devez régler en juillet...

LES dés sont jetés, les examens sont passés.

Cette semaine, les résultats du bac sont publiés, ceux qui entreront en 6e en septembre le savent maintenant. Mais les problèmes n'en sont pas tous résolus pour autant. L'orientation scolaire, l'orientation professionnelle, le cas des enfants en difficulté, le choix d'une école lorsque les parents changent de résidence, sont autant de questions qui se posent tout particulièrement à la fin d'une année scolaire.

Le « Service Orientation » de Madame Express a répondu cette année à des milliers de lettres. Il reste ouvert, jusqu'au 15 août, à tous les abonnés du journal qui lui adresseront leurs questions par écrit à l'adresse suivante : 29, rue de Marignan, Paris (8e). Voici les vingt questions qui ont été le plus souvent posées par nos lecteurs. Elles reflètent les principales préoccupations des parents ou des étudiants. Elles vous aideront à trouver une solution à votre problème, quel que soit l'âge de votre enfant.

LA « GRANDE ÉCOLE » COMMENCE A SIX ANS

● Quelles sont les conditions d'inscription à l'école primaire ? A quel âge est-il bon d'entrer à l'école ?

Pour être admis à l'école primaire, un enfant doit avoir six ans dans l'année civile de l'inscription, avoir été vacciné contre la variole, la diphtérie et le tétanos (sinon un certificat médical de contre-indication sera exigé).

Il est possible et souvent souhaitable de faire inscrire les enfants (à partir de trois, quatre ans) dans une école maternelle où ils se familiariseront avec la vie en dehors du foyer. Dans certains cas, les directeurs d'école peuvent admettre au cours préparatoire de « la grande école » des enfants n'ayant pas six ans dans l'année. Les mairies acceptent les inscriptions en prévenant les parents des inconvénients qui peuvent en résulter (différence de maturité par rapport aux autres enfants) et leur demandent notamment d'assurer eux-mêmes les conduites et les retours de l'enfant de l'école à la maison.

(Rapho.)

TOUTES LES CLASSES COMPTENT

● Faut-il faire écrire un enfant gaucher de la main gauche ?

On ne peut pas savoir si un enfant sera véritablement gaucher avant qu'il ait atteint trois ou quatre ans. Chez quelques-uns, la dominance du côté gauche est très marquée ; ce sont les gauchers vrais qui peuvent avoir un développement moteur normal sans troubles affectifs ni caractériels. Pour ceux-là, deux solutions sont possibles :

● Apprendre à écrire de la main gauche (il faudra pour cela s'adresser à un spécialiste).

● Apprendre à écrire des deux mains (ici encore, c'est sous la direction d'un spécialiste que se pratiquera ce double apprentissage).

De toute façon, on ne doit jamais se moquer d'un gaucher ni lui interdire l'usage de la main gauche brutalement. Des troubles du comportement se produisent parfois chez des gauchers qui ont été contrariés. On peut (sous contrôle d'un spécialiste) rééduquer très prudemment dans certains cas les gauchers contrariés. La rééducation du gaucher faisant partie de la rééducation psychomotrice, il n'y a pas de centres consacrés uniquement aux gauchers. Mais il existe des « sections pour gauchers » annexées aux centres de rééducation de la parole, de l'écriture, etc., dans des instituts spécialisés comme le Centre Claude-Bernard, l'Institut Claparède et quelques hôpitaux d'enfants à Paris notamment : Enfants-Malades, 149, rue de Sèvres, et Enfants-Assistés, 74, avenue Denfert-Rochereau.

● Peut-on, sans inconvénient, faire sauter une classe ?

Le problème peut se poser surtout dans l'enseignement primaire, lorsqu'on a affaire à des sujets qui se révèlent de bonne heure comme étant intellectuellement très doués. La seule classe que l'on pourrait envisager de faire sauter serait alors le cours élémentaire 2e année, c'est-à-dire la classe de 9e. En effet, du fait de la gradation très étudiée des programmes, gradation qui tient compte des acquisitions nouvelles et du développement intellectuel de l'enfant, il ne paraît guère possible de faire sauter un cours préparatoire, clef des acquisitions futures, non plus que le cours élémentaire, première année véritable d'école, non plus que le cours moyen 1re ou 2e année où l'enfant apprend et consolide des notions très nouvelles.

(A.D.P.)

IL EXISTE DES « SECTIONS POUR GAUCHERS »

● Ma fille est une élève moyenne. Elle entrera en 6e l'an prochain. Doit-elle faire du latin ?

En 6e et en 5e, il n'existe pratiquement aucune différence d'enseignement entre les sections classique et moderne ; elles ont très sensiblement le même programme avec un horaire comportant deux heures de langue vivante et deux heures de français pour les « modernes », en lieu et place des heures de latin pour les « classiques ».

Il n'est pas question de rouvrir les vieilles querelles sur l'utilité du latin ; mais force est de constater que dans le système actuel où l'option est prise très tôt et en dehors de l'enseignement secondaire, la voie « moderne » parfois choisie comme voie de facilité restreint déjà les choix ultérieurs. Le choix du latin en 6e peut donc constituer parfois un atout supplémentaire pour l'élève « moyen » en tout ; s'il peine trop sur cette discipline, il pourra l'abandonner rapidement et se retrouver (en forçant un peu sur la langue vivante) au niveau des « modernes ». Et l'assurance-latin peut se révéler très utile à celui qui découvre en 4e ou en 3e qu'il n'a pas la moindre vocation scientifique.

● A partir de quel niveau peut-on s'orienter vers ces carrières dont on parle tant : pétrole, électronique, énergie atomique ?

Ces carrières sont à la mode parce qu'elles connaissent depuis quelques années un développement prodigieux. Il n'y a donc pas dans ces branches saturation d'effectifs.

● ELECTRONIQUE. Offre des situations à tous les niveaux :

— Niveau C.A.P. : monteur-câbleur venant des centres d'apprentissage, dépanneur en télévision.

— Niveau brevet d'enseignement industriel, brevet professionnel, écoles nationales professionnelles, écoles professionnelles privées formant radiotélégraphistes, radioélectriciens, dessinateurs, agents techniques, etc.

— Niveau grandes écoles et facultés formant ingénieurs.

On trouvera une étude détaillée dans la brochure « Carrières de l'électronique », éditée par le B.U.S. (150 fr. envoi contre remboursement par les centres locaux).

La préparation aux diverses carrières de l'électronique est assurée dans de nombreuses écoles professionnelles. Elle peut également être donnée par des cours de correspondance, cours du soir et cours professionnels.

● SCIENCES NUCLÉAIRES. Réclamant un personnel qualifié :

— Niveau E.N.P. ou collège technique pour les « techniciens ».

— Niveau licence, doctorat ès sciences, diplôme d'ingénieur pour les « ingénieurs spécialisés ».

L'O.E.C.E., 2 rue André-Pascal, Paris (16e), a publié un catalogue des cours d'énergie nucléaire professés dans les universités européennes, ainsi que dans les écoles techniques supérieures et les centres de recherches.

● PÉTROLE. Demande un personnel hautement spécialisé.

La formation générale est assurée par les écoles scientifiques et techniques. La spécialisation pétrolière est donnée dans des établissements spécialisés ou les entreprises. Il y a donc principalement deux niveaux de recrutement :

— TECHNICIENS : Niveau E.N.P., bac, maths ou technique ; les possesseurs d'un C.A.P. d'opérateur géomètre, d'un brevet de technicien radio ou d'enseignement industriel peuvent devenir, avec perfectionnement dans une école spécialisée, agents techniques, foreurs,

conducteurs de travaux, géomètres, etc.

— INGÉNIEURS : Niveau Arts et Métiers, grandes écoles, Supélec, télécommunications, écoles nationales de géologie ou des mines.

Les licenciés ès sciences peuvent devenir avec perfectionnement dans un institut spécialisé : ingénieurs topographes, géophysiciens, ingénieurs de fabrication ou d'études.

Une brochure sur les carrières du pétrole sera adressée gracieusement sur simple demande au service des relations publiques de l'Union des Chambres Syndicales de l'Industrie du Pétrole, 16, av. Kléber, Paris (16e).

● Où peut-on consulter pendant l'été un psycho-pédagogue ou un conseiller d'orientation professionnelle ? A quel âge est-ce utile ?

1) Les centres publics (il en existe au moins un par département) seront fermés du 1er août au 1er septembre. Ces centres sont gratuits, les rendez-vous doivent être pris longtemps à l'avance. Certains centres fonctionnant dans les bureaux universitaires de statistiques (voir plus loin liste des centres régionaux), seront ouverts tout l'été, mais ils sont très chargés.

2) La plupart des centres privés seront également fermés pendant les vacances. Rappelons quand même les adresses de quelques-uns de ces centres également gratuits :

PARIS : Centre d'examens psychologiques, 77 *bis*, rue des Vignes. Consultation d'O.P. de la Caisse d'allocations familiales.

REIMS : Centre d'orientation, 22, rue des Templiers.

ANGERS : Centre d'O.P. du Prado, 75, rue Sébastien-Gryphe.

MARSEILLE : Centre d'O.P., 171, rue de Rome.

3) Madame Express rappelle que le centre psycho-pédagogique avec lequel elle a pris accord pour assurer à ses lecteurs rendez-vous sous 48 heures, sera, lui, ouvert tout le mois de juillet. Sa nouvelle adresse est 23, rue du Cherche-Midi. Téléphoner pour prendre rendez-vous à BAB. 06-41 (heures de bureau).

Les problèmes d'orientation ou de réorientation peuvent être aigus à tous âges. 11-12 ans : entrée en 6e, moderne ou classique. Echec en 6e.

12-13 ans : choix de l'option entre 4e classique, moderne, technique ; inadaptation à l'enseignement secondaire.

14-15 ans ; fin de 3e, échec au B.E.P.C., option entre enseignement court ou long ; choix professionnel.

16-17 ans : échecs successifs au bac ; choix de l'option, choix professionnel en cas de non-réussite au bac.

17-18 ans : choix du métier, option entre les différentes facultés.

● Je passerai mon second bac l'an prochain. Mais j'hésite sur l'option. Quelle est la meilleure ?

On essaie aujourd'hui de diriger le maximum de jeunes gens vers la section maths - élém. en espérant les aiguiller vers des études scientifiques actuellement déficitaires. On ne peut cependant pousser dans cette voie, sous peine de catastrophe scolaire, des jeunes gens manifestement peu doués pour les maths. D'autres professions, fort heureusement, demeurent ouvertes. Il faut choisir l'option en fonction des aptitudes et des études ultérieures selon le tableau suivant :

● PHILO. — Enseignement lettres. Bibliothécaires. Professions à tendances artistiques. Secrétariat commercial. Emplois administratifs. Professions du droit. Cadres commerciaux, vente.

● SCIENCES EXP. — Professions médicales et paramédicales. Agricoles. Professorat, sciences naturelles. Secrétariat technique. Service social.

● MATHS. — Armée (les philosophes peuvent y faire carrière). Architecture. Géomètre expert. Agriculture. Cadres commerciaux. Ingénieurs et techniciens (écoles d'ingénieurs avec ou sans concours).

● MATHS ET TECHNIQUE. — Mêmes emplois que maths élém. Dessin industriel. Professorat écoles techniques.

(Holmés.)

L'ORIENTATION EST ESSENTIELLE

● J'aimerais que mon fils aille pendant quelque temps étudier à l'étranger. A qui peut-il s'adresser pour organiser un séjour d'études ? Peut-il obtenir une bourse ?

Les jeunes Français désireux de faire des études à l'étranger peuvent s'adresser, quel que soit le pays où ils désirent se rendre, à :

● l'Office National des Universités et Ecoles françaises, 96, boulevard Raspail, Paris (14e).

● Au Centre d'Echanges Internationaux, 21, rue Béranger, Paris (3e).

De plus, ils peuvent s'adresser directement, pour chaque pays, à des organismes siégeant soit en France, soit dans le pays choisi, par exemple : pour l'Angleterre, au British Council, 28, avenue des Champs-Elysées ; pour l'Allemagne fédérale, au World University Service Deutches Komitee, Nassestrasse II, Bonn ; pour l'Italie, à l'Institut Italiano, 3 *bis*, avenue de Villars, Paris (7e), et 4, rue Ferdinand-Pariol, Marseille, etc.

Ces organismes fournissent tous les renseignements sur les cours de vacances ou les cours normaux qui peuvent être suivis.

— Pendant les vacances, les élèves sont le plus souvent logés dans les écoles ; durant l'année, dans les familles. A titre d'exemple, le British Council nous a indiqué que des cours de vacances de trois semaines pour étrangers étaient organisés cet été dans les facultés au prix de 30 à 35 livres sterling, tout compris.

— D'autre part, des élèves à partir de 18 ans environ, ayant déjà fait deux ou trois ans d'anglais, peuvent suivre durant l'année des cours organisés par les écoles d'Etat. Il faut compter 8 à 12 livres sterling pour les frais de scolarité par trimestre, et 5 à 6 livres sterling par semaine pour l'hébergement dans une famille (environ 35.000 francs par mois).

— Les frais de scolarité dans les écoles privées sont naturellement plus élevés, environ 8 livres sterling par mois.

— Seuls peuvent suivre des cours dans les universités britanniques des étudiants licenciés ou poursuivant des études de spécialisation.

Les jeunes gens désireux de faire un séjour d'études à l'étranger auront d'ailleurs tout intérêt à consulter le volume « Etudes à l'étranger » que l'on peut se procurer à la Librairie de l'UNESCO, place Fontenoy, pour le prix de 900 francs. Ce volume donne toutes les adresses utiles, aussi bien pour les séjours d'études payants que pour les nombreuses bourses pouvant être obtenues.

En général, les titulaires de bourses doivent avoir une bonne connaissance de la langue du pays où ils vont étudier.

La limite pour la réception des demandes de bourses est le plus souvent de six à douze mois avant le début de l'année universitaire.

Les jeunes gens désirant étudier à l'étranger doivent donc prendre leurs dispositions un an à l'avance environ.

● Je n'ai pas pu faire entrer mon fils de 16 ans en fin de 3e dans un collège technique. Combien coûterait la scolarité dans une école de métier ?

Pratiquement, la meilleure solution consiste à lui faire suivre des études techniques dans une école professionnelle privée. Il en est d'excellentes et qui forment chaque année des centaines de techniciens ou ingénieurs.

(A.D.P.)

DEUXIÈME PARTIE : UNE OPTION DIFFICILE

Voici, à titre d'exemple, le coût de la scolarité dans trois branches différentes :

I. — Aide-chimiste, chimiste, technicien d'analyses biologiques. Ecole Scientia, 23, rue François-Gérard, Paris (16e) ; durée des études, deux ans, l'année préparatoire devant être suivie par les élèves sans diplôme. Frais annuels de scolarité : 93.000 francs pour l'année préparatoire, 1re année (formation aide-chimiste : 129.000 fr.); 2e année (formation aide-chimiste), 144.000 francs.

II. — Secrétaire, secrétaire de direction. Ecole des Secrétaires de Direction, 15, rue Soufflot, Paris (5e). Frais annuels : section préparatoire : 105.000 fr. ; 1re année : 112.500 fr. ; 2e année : 110.500 fr. (Les frais de livres et fournitures s'élèvent à 8 % environ du montant de la scolarité.)

III. — Elèves techniciens et élèves ingénieurs (radio, mécanique). Ecole Bréguet, 81, rue Falguière, Paris (15e). Frais annuels de scolarité : année élémentaire : 63.000 fr. ; année normale : 90.600 fr.; section spéciale: 111.300 fr.; 1re, 2e et 3e années, section d'élèves ingénieurs : 128.400 fr. ; section d'élèves techniciens : 124.200 fr. ; suppléments pour demi-pension : 55.800 fr. ; pour internat : 189.000 fr.

La plupart des écoles professionnelles privées auront des sessions d'examens en septembre. Certaines assurent une préparation pendant les vacances.

● Je dois déménager, je ne connais pas les ressources scolaires de ma nouvelle ville, où puis-je me renseigner ?

● POUR LES ÉCOLES PUBLIQUES, vous pouvez vous renseigner auprès des centres régionaux du BUS :

Aix-en-Provence, Cité Universitaire, avenue B.-Abram.

Besançon, 8, rue de la Convention.

Bordeaux, 75, cours d'Alsace-Lorraine.

Caen, Nouvelle Université, rue du Gaillon.

Clermont-Ferrand, 34, av. Carnot.

Dijon, Cité Universitaire, 3, rue D.-Maret.

Grenoble, 10, rue de Belgrade.

Lille, 34, rue Jean-Bart.

Lyon, 18, quai Cl.-Bernard.

Marseille, 7, avenue Général-Leclerc.

Montpellier, ex-caserne Joffre.

Nancy, 13, place Carnot.

Paris, 5, place Saint-Michel.

Poitiers, 6, rue Sainte-Catherine.

Rennes, 14, rue Saint-Yves.

Strasbourg, 1, place de l'Université.

Toulouse, 3, rue Roquelaine.

Alger, 10, boulevard Baudin.

Les centres marqués d'une croix sont ceux faisant passer des examens psychotechniques.

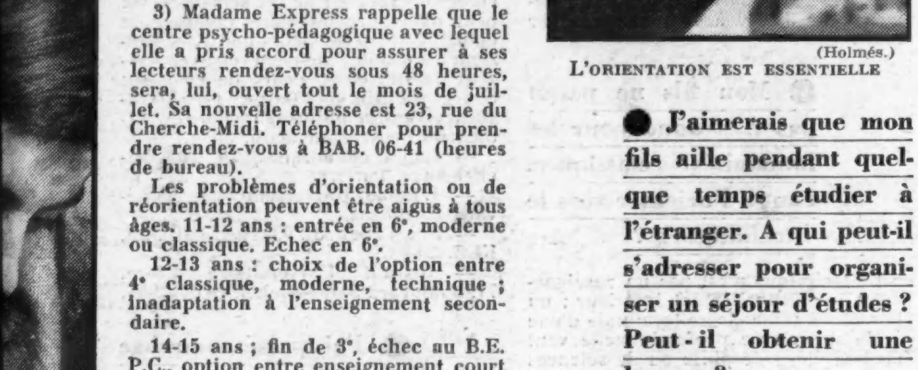
● POUR LES ÉCOLES PRIVÉES, renseignements auprès du Comité National de l'Enseignement libre, primaire, secondaire ou technique, 77 *bis*, rue de Grenelle. Il existe également des guides de l'enseignement privé. (Région Nord, Est, Sud-Ouest, Sud-Est, Ouest, 390 frs chacun ; Paris, 600 frs. Editions Bereny, 3, rue Gerbillon.)

● POUR LES ÉCOLES NOUVELLES, renseignements à l'Institut de l'Ecole Moderne, 29, rue d'Ulm, Paris.

● J'ai fait débuter mon fils dans un cours privé primaire. Pourra-t-il réintégrer l'enseignement public à n'importe quel moment ?

Un enfant arrivant d'une classe primaire d'un cours privé est généralement admis par les directeurs d'écoles publiques dans la classe suivant celle qu'il vient de terminer. Par exemple, un enfant ayant suivi une classe de 9e sera admis en 8e, c'est-à-dire au cours moyen 1re année. Il n'a pas d'examen à passer ; si l'enfant manifestement n'a pas le niveau nécessaire pour suivre la classe, il sera

→



(A.D.P.)

ON PEUT DEVENIR INGÉNIEUR DANS UNE ÉCOLE PRIVÉE

UNE NOUVELLE ÉCOLE
s'adressant
aux jeunes gens et jeunes filles en cours d'Etudes Supérieures et connaissant une langue étrangère ouvrira ses portes le
12 OCTOBRE 1959
SCOLARITE DE SIX MOIS
(préparation accélérée)
ÉCOLE D'ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES
Demandez tous renseignements
15, rue Soufflot - Paris-5e
ODE. 46-73

INSTITUTION FRANCE-AFRIQUE
- Pour les vacances
- Pour l'année scolaire
(5 à 12 ans)
Grande propriété tout confort parcs et jardins
Sports, promenades, excursions, natation
Instruction et éducation très soignées
Ecrire ou téléphoner :
DORMANS (Marne)
Tél. ; le 11 à Dormans

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE
Ecole Technique d'Outre-Mer
Assure en 3 ans la formation technique et humaine des cadres moyens pour l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie. Concours d'admission fin juin et septembre. 18 ans minimum. Aucun diplôme exigé.
Renseignements au Secrétariat :
I, rue Dumé-d'Applemont, LE HAVRE
Tél. : 42.73.16

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIERES DU SECRETARIAT
MEDICAL (secrétaire et assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
40, r. de Liége, PARIS-8e
Téléphone : EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe
RENTREE 1er OCTOBRE

Institut d'Etudes Supérieures
COURS DE VACANCES
ORGANISÉ SUR PLACE
Préparation spécifique aux examens
BACCALAURÉATS
TOUTES SERIES
3 août - 6 septembre
PROPÉDEUTIQUE
C. E. L. G. - M. G. P. - M. P. C.
S. P. C. N. - P. C. B.
24 août - 3 octobre
LICENCE ES-LETTRES
24 août - 24 septembre
CAPACITE ET LICENCE EN DROIT
24 août - 20 septembre
INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES
24 août - 24 septembre
H. E. C. - J. F.
24 août - 24 septembre
- Groupes d'études à effectifs limités
- Colles quotidiennes
- Examens blancs hebdomadaires
Renseignements :
76, rue d'Assas (6e)
LIT. 20-18
IDES

replacé au bout d'un mois environ dans la classe inférieure. Les inscriptions peuvent être prises dès maintenant auprès des bureaux des écoles dans les mairies.

Pour l'enseignement secondaire, les inscriptions doivent être prises dès maintenant auprès des proviseurs de lycée ; un examen de passage qui a lieu en septembre vérifie les connaissances du candidat.

● Quels sont les débouchés pour une jeune fille de 16-17 ans sans diplômes qui ne veut pas être vendeuse et qui peut poursuivre un ou deux ans d'études ?

Une jeune fille ayant ou non le B.E.P.C. mais possédant le niveau approximatif de la classe de 3e peut entrer dans un certain nombre d'écoles de métiers qui lui donneront en deux ou trois ans une qualification professionnelle, aide-chimiste, assistante de laboratoire industriel, retoucheuse dans un laboratoire photographique, dessinatrice, coiffeuse, vendeuse-étalagiste, comptable, mécanographe, sténo-dactylographe, aide-documentaliste, etc.

La brochure « Métiers pour nos filles » parue aux Editions Néret, 23, rue de Chabrol, Paris (10e), donne des indications succinctes sur ces différentes professions (prix 380 francs).

● Peut-on faire changer de section maintenant un enfant devant entrer en 6e en septembre ?

Le dossier d'inscription pour l'entrée en 6e est constitué en février-mars. Dès ce moment, les familles doivent opter entre les sections classique et moderne et choisir une langue vivante. Si, à la suite d'un examen psychotechnique par exemple, on leur conseille pour l'enfant une autre section, les parents devront présenter leur demande de changement le plus tôt possible auprès des directeurs des établissements choisis.

Pour Paris, les affectations étant données suivant les secteurs géographiques ne seront connues qu'aux environs du 10 juillet ; à cette date, bien des directeurs d'établissement seront en vacances et les parents devront prendre contact avec eux à partir du 1er septembre.

● Je n'ai pu obtenir une place d'interne dans un lycée pour ma fille, que je suis obligée de mettre en pension. Comment lui faire poursuivre quand même ses études dans un établissement public ?

La meilleure solution est d'adopter le système du home d'enfants ou de la maison d'internat recevant des enfants qui poursuivent leurs études dans les différents établissements scolaires de la ville.

On trouvera une liste de ces maisons dans « Maisons d'enfants de France » (Editions Gorde). Le Syndicat National des Maisons d'Enfants de France (66, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris-9e, tél. TRI. 69-00) peut également fournir liste et documentation sur les divers établissements. Les prix varient, suivant les établissements, de 35.000 à 45.000 francs par mois.

MÊME SANS BACHOT, ELLE PEUT DEVENIR AIDE-CHIMISTE

● Mon fils ne paraît pas très doué pour les humanités classiques. Faut-il l'orienter vers le « technique » ?

Le technique n'est pas un enseignement intellectuellement inférieur ; un bon élève d'une classe terminale d'une école supérieure professionnelle vaut un bon élève de philo ou de sciences expérimentales.

Réciproquement, un élève obtenant de mauvais résultats dans une classe secondaire, soit à cause d'un niveau intellectuel insuffisant, soit pour toute autre raison (seul l'examen psychologique pourra en décider), sera probablement aussi un mauvais élève dans le technique. L'orientation se fait sur la forme d'intelligence et non sur les capacités intellectuelles.

Cependant, l'adolescent qui raisonne mieux sur des données concrètes que dans l'abstrait, qui a une mémoire capricieuse, des difficultés d'expression peut donner dans le technique des résultats meilleurs que dans le secondaire.

— S'il a de l'habileté manuelle, du goût, de la rapidité, il réussira dans les branches industrielles et professionnelles.

— S'il a de la réflexion, des « idées », une bonne puissance de travail, il sera à sa place dans les « sections techniques ».

L'orientation peut être faite :

● A la fin de la classe de 5e pour l'entrée de l'élève en 4e technique dans un établissement public ou privé.

● A la fin de la 3e, certains établissements acceptent en 2e technique des élèves sortant de 3e classique ou moderne, mais le recrutement est encore exceptionnel.

● Quels sont les cours de vacances par correspondance pouvant assurer rattrapages et révisions ?

Il existe de nombreux cours de vacances par correspondance. Parmi les plus connus : les Cours Universitaires de France, 14 *bis*, rue Mouton-Duvernet, Paris (14e), SUF. 63-61. La période d'études est de six semaines. On peut demander un cours complet ou choisir une ou plusieurs matières. Plusieurs formules peuvent être envisagées : rattrapages, cours de révision, cours d'initiation (latin, grec, langues vivantes, philosophie, dessin industriel ; entrée en math. élém.

— Cours catholiques, 70, rue Michel-Ange, Paris.

— L'École Universelle, 59, boulevard Exelmans.

— Fidès chez soi, 93, rue Lauriston, KLE. 24-04.

— Institut Universitaire Libre, 71, boulevard Saint-Michel, ODE 32-55.

● J'ai passé mon bac philo, mais je me rends compte que les débouchés sont plus nombreux dans les branches scientifiques et je voudrais changer d'orientation.

Depuis quelques années, ont été créées dans ce but des classes dites de « reconversion » qui préparent les bacheliers philosophie ou sciences expérimentales au bac maths élém. On y fait appel à des méthodes spéciales pour rattraper le handicap en maths. Certaines de ces classes fonctionnent depuis quelques années avec des résultats très satisfaisants.

L'an prochain, des classes doivent fonctionner dans les lycées suivants :

— Paris : lycée Saint-Louis, lycée Carnot.

— Clermont-Ferrand : lycée de garçons.

— Lyon : lycée Saint-Just.

— Nice : lycée Félix-Faure.

INSTITUT INTERNATIONAL D'ÉTUDES HÉBRAIQUES
PREPARATION A L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES HEBRAIQUES ET AU RABBINAT LIBERAL
Cycle complet des Etudes, réparti sur 5 années après Baccalauréat
BOURSES D'ETUDES PREVUES
Tous renseignements :
20, rue Servandoni - PARIS (6e)
Tél : MEDicis 39-22

COURS DE VACANCES
BACCALAUREATS - BEPC
par professeurs de lycées et C. C.
Petits groupes - Atmosphère travail
Du 3 août au 3 septembre
INTERNAT - 1/2 PENSION - EXTERNAT
OUVERT TOUTE L'ANNEE
LE DOUX LOGIS, 11, rue d'Avon
FONTAINEBLEAU 931-35-94

— Strasbourg : lycée Fustel de Coulanges.

— Toulouse : lycée Bellevue.

Le Centre National d'Enseignement par correspondance peut assurer la préparation à cette nouvelle section du baccalauréat.

(Rapho.)

LES BOURSES D'UNIVERSITÉ : 150 A 180.000 FRANCS

● Comment obtenir une bourse d'enseignement supérieur ?

Les candidats à une bourse d'enseignement supérieur pour l'année scolaire 1959-1960 devront, même s'ils ont à se présenter à la 2ᵉ session du bac ou des examens de faculté, déposer (et non les envoyer par la poste afin d'éviter tout risque d'omission) leurs demandes aux sièges des diverses facultés dans les services spécialisés des secrétariats :

● LE 31 JUILLET AU PLUS TARD pour les bourses du certificat d'études littéraires générales et des certificats de licence.

● LE 31 AOUT AU PLUS TARD pour les bourses de diplômes d'études supérieures, C.A.P.E.S., agrégation.

Le taux moyen des bourses d'enseignement supérieur se situe aux environs de 150.000 à 180.000 fr. par an. Les bourses sont en principe données pour l'établissement le plus proche du domicile du candidat. Les dossiers comprennent principalement une notice fournie par la Direction de l'enseignement supérieur qui devra être remplie et visée par le maire de la résidence de la famille. Un extrait des rôles de contributions payées par la famille ; un engagement de restitution pour les candidats aux bourses de D.E.S. ou d'agrégation (au cas où ils n'occuperaient pas pendant dix ans au moins un emploi public).

(Paris-Match.)

LES « BOITES A BAC » OUVRENT, CETTE ANNÉE, FIN JUILLET

● Où peut-on préparer le bac ou un examen de passage pendant les vacances ?

Académie de Paris, établissements publics :

● LYCÉE CONDORCET : 27 juillet au 22 août. Externat pour garçons, 1/2 pension.

● LYCÉE JACQUES-DECOURT : 27 juillet au 22 août. Externat mixte, 1/2 pension.

● LYCÉE VOLTAIRE : 27 juillet au 22 août. Externat mixte.

● LYCÉE LOUIS-LE-GRAND : 3 août au 29 août. Externat, internat, 1/2 pension pour garçons.

● LYCÉE JANSON-DE-SAILLY : 27 juillet au 22 août. Externat mixte, 1/2 pension et internat réservé aux jeunes filles.

Etablissements privés :

● SAINTE-BARBE : 27 juillet au 3 septembre. 4, rue Valette, Paris (5ᵉ). Internat : 115.000 fr ; externat surveillé : 55.000 fr. Pas de jeunes filles internes.

● ECOLE ALSACIENNE : 109, rue Notre-Dame-des-Champs. B.E.P.C. 5 août-5 septembre : 36.000 fr. Bac, 1ᵉʳ au 31 août : 40.000 francs. Mixte, externat, 1/2 pension. 400 fr. le repas.

● COURS MONTESQUIEU : 100, rue de Vaugirard, Paris (6ᵉ). 3 août-15 septembre. Bac : 31.500 francs.

● ATRIUM DU LYCÉE : 82, boulevard du Montparnasse. Classes primaires, début des cours, 17 août. 20.000 fr. Entrée en 6ᵉ, 5ᵉ, 4ᵉ, début des cours : 10 août : 20.000 fr. B.E.P.C., bac : environ 26.000 fr.

● ECOLE SAINT-CHARLES : 2, Grande-Rue, Athis-Mons (S.-et-O.). 27 juillet-29 août. Inscriptions aux environs du 20-25 juillet. B.E.P.C., externat : 27.000 fr. ; internat : 58.000 fr.

Initiation pour les élèves se dirigeant vers le technique ; 25.000 fr. ; internat : 54.000 fr.

Brevet d'enseignement industriel : 30.000 fr. ; internat : 65.000 fr.

Bac moderne et technique : 30.000 francs ; internat : 65.000 fr.

● ECOLE FÉNELON : 23, rue du Général - Foy, Parie (8ᵉ) (catholique). Bac : préparation du 3 au 29 août. Internat : 65.000 fr.

● INSTITUT UNIVERSITAIRE LIBRE : 71, boulevard Saint-Michel. Mixte, cours sur place en externat ou par correspondance, un mois : 30.000 et 45.000 fr.

● INSTITUTION SAINT-EXUPÉRY : Rubelles (S.-et-M.). Internat pour jeunes gens. Examen d'entrée de la 6ᵉ à la 1ʳᵉ. B.E.P.C., bac, préparations du 3 juillet au 2 septembre : 65.000 à 70.000 fr.

● ECOLE DES FRANCS-BOURGEOIS : 21, rue Saint-Antoine, Paris (4ᵉ). Préparation au B.E.P.C., du vendredi 7 août au mercredi 2 septembre : 19.800 fr. pour les cours, 10.400 fr. pour la 1/2 pension et surveillance. Bac, 1ʳᵉ et 2ᵉ parties : aux environs de 25.000 fr.

En province :

● ACADÉMIE DE GRENOBLE, LYCÉE DE TOURNON (Ardèche) : les cours commenceront le 4 août et se termineront le 31.

● ACADÉMIE DE STRASBOURG, LYCÉE FUSTEL-DE-COULANGES : 1, place du Château, Strasbourg. Pour le bac, préparation du 3 au 29 août. Prix des cours : 18.000 fr. Possibilité d'être logé en foyer et repas individuels à la Cité Universitaire (prix : entre 200 et 300 fr.).

Il faut noter que le Centre National d'Enseignement par correspondance organise un enseignement d'été. Les cours débuteront le 20 juillet et se termineront le 31 août. Ils préparent à tous les examens de passage et examens. Pour une classe complète, prix : petites classes, 8.200 fr. ; B.E.P.C., grandes classes, bac : 9.000 fr. ; pour deux matières : de 7.400 à 8.200 fr. ; pour une matière : de 3.700 à 4.100 fr.

La liste des établissements fonctionnant l'été étant en cours d'établissement, celle-ci est forcément incomplète. L'an dernier, des cours fonctionnaient au Lycée de Cusset, près de Vichy, et au Collège Cévenol, au Chambon-sur-Lignon. Il sera toujours possible de demander une liste des établissements fonctionnant dans les régions choisies auprès du secrétariat de l'Inspection d'académie, à la préfecture du département.

● Comment fonctionne le Centre National d'Enseignement par correspondance, radio, télévision ?

Le Centre National d'Enseignement par correspondance donne un enseignement gratuit aux enfants, jeunes gens et adultes que des raisons graves (santé, éloignement, exercice d'une profession, âge) écartent des établissements habituels.

Une section d'enseignement général du 1ᵉʳ degré est installée 6, rue Molière, Paris (1ᵉʳ). La section du second degré, comprenant un lycée (enseignement classique et moderne) et un établissement technique avec centre de promotion du travail annexé, elle, siège 60, boulevard du Lycée, Vanves (Seine).

Il est demandé aux élèves une participation aux frais de correspondance d'environ 2.250 francs par an, qui ne donne lieu à aucun remboursement, même si l'élève renonce en cours d'année. Les inscriptions doivent être prises sans faute entre le 1ᵉʳ mars et le 15 septembre 1959. Il serait trop long d'énumérer les diverses préparations assurées par le centre. Citons, entre autres, les concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure d'Enseignement technique, concours des sous-intendants, agrégations et C.A.P.E.S., C.A.P. de sténo-dactylo aide-comptable, brevets professionnels de comptable, secrétaire publicitaire, C.A.P. d'aide-préparateur en pharmacie, concours d'entrée dans les écoles d'infirmières, C.A.P. et brevet professionnel de dessinateur en mécanique, classe de formation générale. Cette dernière comprend trois cours : maths, français, dessin industriel et permet d'arriver en un an au niveau de 3ᵉ en maths et français.

Voici les conseils du centre :

Ne vous inscrivez pas si :

— vous ne répondez pas aux conditions exigées ;

— vous ne disposez pas d'un temps suffisant ;

— vous n'avez pas la ferme intention de travailler, car les irrégularités non justifiées dans l'envoi des travaux peuvent amener la radiation de l'élève...

L'ENSEIGNEMENT DE VACANCES

de l'INSTITUT VIETE, 15, rue Viète, Paris (17ᵉ) est un enseignement individuel, adapté aux divers cas particuliers : préparation à un examen, accès à la classe supérieure sans examen, faiblesse dans une ou plusieurs matières (cours de rattrapage). Tous les professeurs de l'Institut Viète sont des professeurs agrégés de l'Université enseignant dans les lycées. Tout en comblant les lacunes qui existent dans les connaissances de l'élève, cet enseignement vise à lui donner de bonnes méthodes de travail, à l'encourager, à l'habituer à un effort régulier, sans toutefois compromettre ses vacances. Tous renseignements sur demande.

Communiqué.

Dans le commerce comme dans l'industrie

L'AVENIR EST AUX TECHNICIENS

Pour réussir dans ces magnifiques situations du Commerce : Agent technique commercial - Représentant(e) V.R.P. - Promoteur de ventes - Sous-Ingénieur commercial - Gérant, Gérante de magasin - Directeur commercial, etc. AUCUNE CONDITION DE DIPLOME (niveau d'instruction primaire suffisant), seule est indispensable la formation professionnelle de l'Ecole Polytechnique de Vente.

L'Ecole Polytechnique de Vente fera de vous en quelques mois d'études agréables — par correspondance — un vrai technicien commercial. Postes à pourvoir de suite. SITUATION ASSUREE.

RENSEIGNEZ-VOUS Demandez la documentation gratuite n° 713 offerte sans engagement par l'ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE, 71, rue de Provence, PARIS (9ᵉ)

UN BEAU MÉTIER

Vous admirez les affiches, les belles annonces, les films d'entr'acte et vous pensez : « Les publicitaires ont de la chance d'exercer une profession aussi passionnante ! »

Vous pouvez, vous aussi, devenir un vrai spécialiste de la publicité.

Sans quitter votre emploi, apprenez ce métier dynamique et plein d'avenir en suivant les cours par correspondance de l'Ecole Internationale de Publicité, 102, rue Amelot, PARIS (XIᵉ).

Ecrivez-nous, la brochure « Un bon métier » vous sera adressée gratuitement.

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

LA GLOIRE ET LA PEUR : l'absurdité de la guerre dénoncée sans grandiloquence par Lewis Milestone (Voir la critique p. 33) (*Normandie.*)

NE TIREZ PAS SUR LE BANDIT : Bob Hope renouvelle sans cabotinage son personnage de malin malgré lui. (Voir la critique p. 33) (*Ermitage*).

YANG KWEI FEI : un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : NUIT ET BROUILLARD, un témoignage implacable d'Alain Besnais (Voir la critique p. 34 (*Studio de l'Etoile*).

L'IDIOT : La première partie de l'œuvre de Dostoïevski, interprétée avec lyrisme par des acteurs soviétiques (*La Rotonde*).

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Vendôme, George-V.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Marivaux, Colisée.*)

AVENTURES FANTASTIQUES : un procédé fabuleux donne une vie poétique aux personnages de Jules Verne (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

LES CHEMINS DE LA HAUTE VILLE : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret y est une amoureuse émouvante. (*Lord Byron.*)

MOI UN NOIR : un documentaire sans précédent, improvisée par des Noirs. Un peu long mais passionnant. (*Bonaparte.*)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Cary Grant et « les dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Studio Bertrand.*)

L'EXTRAVAGANT MR. DEEDS : Gary Cooper dans l'une des grandes comédies américaines d'avant-guerre. (*Le Club.*)

LES INCONNUS DANS LA MAISON : les débuts de Clouzot. (*Marbeuf.*)

RIO BRAVO : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Elysées-Cinéma.*)

LE CUIRASSÉ POTEMKINE : d'Eisenstein. Le plus grand classique du cinéma russe. (*Studio Raspail.*)

LE CRIME ÉTAIT PRESQUE PARFAIT : un bon Hitchcock (*Calypso*).

GOHA : un conte oriental en couleurs, humoristique et poétique. Un film qui ne ressemble à aucun autre. (*Ursulines, v. arabe.*)

LES TRICHEURS : surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y vont avec leurs parents. (*Hollywood.*)

LA NUIT DES FORAINS : l'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants. Adultère, meurtre, poésie se fondent dans le monde d'Ingmar Bergman.. (*Quartier Latin.*)

IVAN LE TERRIBLE : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

LES COUSINS : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Raimu, Plaza.*)

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde, racontée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Astor, Cinémonde-Opéra, Cinévog Saint-Lazare, Ba-ta-clan, Reflets*).

Pour les vrais amateurs de cinéma, trois films français d'avant-guerre :

A NOUS LA LIBERTÉ : les temps modernes vus par René Clair. (*Champollion.*)

LE MILLION : René Clair, poétique, et la plus célèbre poursuite du cinéma (*A partir de vendredi au Monte-Carlo.*)

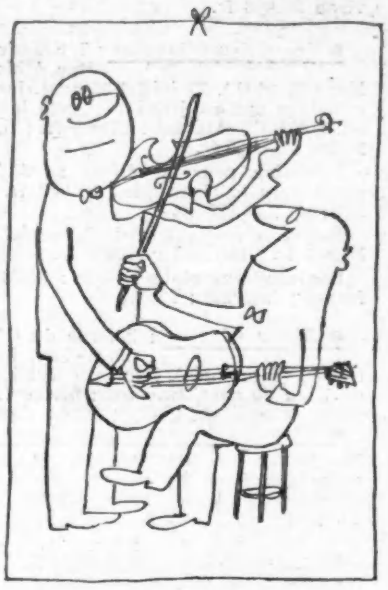
LA BANDERA : la Légion étrangère, selon le « réalisme » de 1935. Ce qui faisait vibrer nos parents. (Voir la critique p. 34 (*Studio Publicis*).

● occasions

Je propose

- RADIO PIZON-BROS portative 1958, 9 gammes d'ondes. Tous courants et piles. Téléphoner Ely. 68-18 de 11 à 13 h. et de 15 à 19 h.
- COMBINÉ RADIO-PICK-UP Pathé-Marconi, 30.000 francs. Mme Galloni, Bal. 19-68. Heures de bureau.
- APPAREIL PHOTO Bessa Voigtlander 6×9 et 4 1/2×6, télémètre couplé. Objectif Héliar 1 : 3,5 Compur Rapide. Retardement. Sac toujours prêt, 25.000 fr. Nicolas, 16, avenue Gambetta, Choisy-le-Roi. Tél. POR. 51-41, poste 24-05.
- CITROEN ID 19, 0 km. Paris. Ecrire Arché, La Voulte-sur-Rhône, Ardèche. Tél. 92.
- MACHINE A LAVER à gaz Bendix automatique, très bon état. Caméra Kodak Magazine 16 mm. entièrement révisée. TRO. 34-98.
- MACHINE A ÉCRIRE portable Remington et son coffret. Parfait état : 20.000 fr. DID. 57-15.

● siné-sélection



● télévision

JEUDI 2 JUILLET DE 9 H. 50 A 12 H. 15 : la Télévision belge retransmet en direct les cérémonies du mariage du prince Albert de Liège avec la princesse Paola Ruffo di Calabria. Commentaire de Claude Darget.

VENDREDI 3 JUILLET A 20 H. 35 : « Cinq colonnes à la une », magazine télévisé de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet. Au sommaire, un entretien avec Nehru, un reportage sur le pont de Tancarville, une interview de la veuve de sir Alexander Fleming.

SAMEDI 4 JUILLET A 21 H. 35 : A l'école des vedettes, émission d'Aimée Mortimer avec Robert Manuel, Marcel Amont et Youli Algaroff.

DIMANCHE 5 JUILLET A 20 H. 40 : « L'Epreuve », de Marivaux, par les Comédiens-Français : Germaine Rouer, Gisèle Casadesus, Danièle Ajoret, Robert Manuel, Jean Piat et Bernard Dhéran. Réalisation : Roland Bernard.

LUNDI 6 JUILLET A 21 H. 40 : « Les mystères de la vie », émission de Jean-Marie Coldefy et Etienne Lalou. Ce soir : l'embryologie.

MARDI 7 JUILLET A 20 H. 50 : « La Ronde », de Max Ophüls (Simone Signoret, Danielle Darrieux, Serge Reggiani, Gérard Philipe, etc), présentée par Marcel L'Herbier dans le cadre de son émission-concours « Le critérium du film ».

MERCREDI 8 JUILLET A 20 H. 40 : « Ardèle ou la marguerite », de Jean Anouilh, avec Catherine Anouilh, Roland Pietri, Claude Sainval. etc.

● dimanche

Voici une suggestion de randonnée dominicale :

PARIS-SUD. CIRCUIT AU DÉPART D'ARPAJON : prendre la D. 152 en direction d'Ollainville et de Bruyères-le-Châtel. Sortie de Bruyères par la D. 116 et après 2 km. prendre la D. 27 qui suit le cours de la Renarde. En franchissant la rivière on voit le château du Marais (XVIIIe). Continuer ensuite la D. 27 pour traverser le Val Saint-Germain, Saint-Cyr-sous-Dourdan (église du XVIe, ancien prieuré) et Rochefort-en-Yvelines, baillage du XVIIe (église en partie romane entourée d'un petit cimetière en terrasses)

En quittant Rochefort, prendre la N. 188 jusqu'à Saint-Arnoult (église bâtie au XIIe sur le tombeau de saint Arnoult et plusieurs fois restaurée, maison Renaissance). La « Plage aux champs », sur les bords de la Renarde, permet une halte.

Traverser ensuite la forêt de Dourdan par la N. 836. A Dourdan, ancienne capitale du Hurepoix (château et église Saint-Germain), prendre la D. 116 jusqu'à Saint-Chéron, puis la D. 132 (jolie route de campagne) jusqu'à Souzy. Quitter Souzy par la D. 82 pour visiter Saint-Sulpice de Favières et regagner Arpajon.

● expositions

SOUTINE : le Dostoïevski de la peinture. (*Galerie Charpentier, 76, fg Saint-Honoré, jusqu'au 15 sept.*)

CHAGALL : grand imagier du rêve contemporain. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli, jusqu'au 30 septembre.*)

CHARDIN : une dizaine de toiles exceptionnelles. (*Heim, 109, fg Saint-Honoré, jusqu'au 10 juillet.*)

ART CHAMPENOIS : réhabilitation du gothique. (*Orangerie, place de la Concorde, jusqu'au 13 juillet.*)

MONET : actualités de l'impressionnisme. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland, jusqu'au 30 septembre.*)

VILLON : tout l'œuvre gravé. L'égal de Rembrandt et de Goya. (*Bibliothèque Nationale, Galerie Mazarine, 56, rue de Richelieu, jusqu'au 31 juillet.*)

DUFY : l'égal de Vuillard et de Matisse. (*Bernheim, 27, avenue Matignon, jusqu'au 13 juillet.*)

DERAIN : les sculptures inédites du plus grand des « fauves ». (*Mouradian-Vallotton, 41, rue de Seine.*)

BRAQUE : les toutes dernières œuvres du « patron ». (*Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

SEYSSAUD : un très bon « impressionniste provençal » trop peu connu. (*Bernheim, 35, rue La Boétie.*)

SOUVERBIE : une grande et riche veine classique. (*De Chaudun, 36, rue Mazarine.*)

SEUPHOR : poète, critique d'art et peintre. (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

LONGONI : un graphisme d'une fantaisie méticuleuse. (*A.G., 32, rue de l'Université.*)

SCULPTEURS NOUVEAUX : une centaine de « petits formats » très bien choisis. (*Claude Bernard, 7, rue des Beaux-Arts.*)

PEINTURE CONTEMPORAINE : un accrochage qui marque, notamment la rentrée de Jeannie Dumesnil. (*Craven, 3, rue des Beaux-Arts.*)

JEUNES PEINTRES : dont Robert Planet, jeune peintre abstrait plein de sensibilité, pour l'inauguration d'une nouvelle galerie. (*Suffren, 61 bis, avenue de Suffren.*)

● concerts

JEUDI 9 JUILLET A 21 H. : l'Orchestre Radio-Symphonique, sous la direction de Jean Morel, propose un programme de musique contemporaine : « 5e Symphonie de Prokofiev » « Métamorphoses sur des thèmes de Weber » de Hindemith et « Enigma-Variations » d'Elgar. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

DIMANCHE 12 JUILLET A 16 H. 15 : le Cercle Culturel de Royaumont offre un concert de sonates (Debussy, Bach, Prokofiev, Strauss), avec la participation de Philippe Entremont et Maurice Gendron. (*Abbaye de Royaumont.*)

FESTIVAL DE DIVONNE-LES-BAINS

VENDREDI 10 JUILLET A 21 H. : récital du pianiste Wilhelm Kempff (Haendel, Beethoven, Brahms, Chopin).

● théâtre

ONCLE VANIA : Sacha Pitoëff sur les traces de son père. Une belle et émouvante représentation. (*Studio des Champs-Elysées.*)

LES MAL-AIMÉS : La tragédie de la pitié dans un cadre bourgeois, par François Mauriac. (*Comédie-Française, salle Luxembourg.*) (Dernière dimanche.)

PARIS QUI RIT, PARIS QUI PLEURE : un des meilleurs spectacles de la Compagnie du mime Marceau (*Ambigu*).

L'HURLUBERLU : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*)

LA VIE PARISIENNE : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Nicole Béhar, Jean-François Chabrun, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition
CENT TABLEAUX DE SOUTINE

Galerie de Peinture « HIER et DEMAIN »
PHILIPPE GRANAT
présenté par L'EVEIL jusqu'au 15-7-59
8, rue du Sabot - PARIS (VIe)

Gal. Paul Facchetti
17, rue de Lille
Joseph SIMA

Galerie de CHAUDUN
36, rue Mazarine
SOUVERBIE
Jusqu'au 18 juillet

GALERIE MAEGHT
G. Braque
Œuvres récentes - Jusqu'au 25 juillet

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX DE SOUTINE
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
SEUPHOR

« SYNTHESE »
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
ALIX - BOURDIL - J. COUY - DAYEZ
LEROY - LOMBARD - OLSEN - PELAYO
RAVEL - SARTHOU, etc.

VOYAGE

Où vont les Américains

● *Jean Daniel, intellectuel français, 38 ans, né en Algérie, formé politiquement par le socialisme, rencontre l'Amérique pour la première fois. Quelle impression en retire-t-il ?*

(A.P.)

L'ARRIVÉE DE M. KOSLOV A NEW YORK
A Harvard, le département russe le plus riche du monde

UN mois aux Etats-Unis, ce n'est rien. C'est à peine un contact. Un contact éblouissant, sans aucun doute, et qui m'a fait vivre dans une permanente intensité. Mais rien de plus. Surtout si l'on prétend se contraindre, avec vigilance, à ne pas rechercher de confirmation d'idées préconçues.

C'est difficile : on n'arrive pas l'esprit vierge aux Etats-Unis. Le cinéma, les livres, les journaux, les touristes et, par-dessus tout, les dénonciations ou les éloges de nos propres amis politiques nous imposent une grille pour déchiffrer les réalités que l'on prétend découvrir.

Savoir cela, c'est peut-être se refuser des idées qui, pour être faciles, pourraient bien n'être pas fausses. Mais c'est aussi tenter d'approcher une certaine vérité.

Je n'ai pas du tout l'impression de savoir ce qu'est l'Amérique, la civilisation américaine, ni même de connaître avec précision les grandes lignes de force de l'orientation américaine. A vrai dire, plus j'ai vu de gens aux Etats-Unis et plus j'ai douté des certitudes que d'aucuns ont sur ces différents points. A l'Université de Harvard, j'ai fait la connaissance d'un jeune professeur, fin et séduisant, dont la chaire avait le nom singulier de « Chaire de civilisation américaine ». Je lui ai dit que lui, au moins, devait savoir ce que c'était. Il m'a répondu : « *Moi moins qu'un autre. S'il y a une telle chaire, c'est bien parce que nous essayons de trouver ou de créer notre civilisation. Il n'y a pas en Sorbonne un cours de civilisation française, du moins pour les Français.* »

Se connaître

Un autre intellectuel, M. David Riesman, l'auteur célèbre du classique « Lonely Crowd », m'a donné les raisons du prodigieux développement de la sociologie aux Etats-Unis. Entre autres raisons, il croit que c'est parce que les Américains ne savent pas qui ils sont, qu'ils veulent se prendre sur le vif, s'étudier, s'attendre eux-mêmes à leurs propres réactions. Bref, ils veulent se connaître.

On peut donc noter des comportements, décrire des réflexes et même aller, peut-être, jusqu'à parler de « mœurs », mais, dès qu'on systématise, alors les démentis fusent, les exceptions abondent, le cadre éclate. Et, surtout, les Américains ne se reconnaissent pas dans cette systématisation.

Comment ne pas systématiser pour décrire ? Qu'est-ce qu'une connaissance sans système ? Les Américains ne s'embarrassent pas de telles questions. Ils se sont installés dans un empirisme perpétuel et ils admettent même parfois qu'ils n'ont qu'une seule constante : le changement. Un écrivain new-yorkais, Harold Rosenberg, a publié sur ce point un brillant ouvrage qui s'appelle : « Tradition of the new » (La Tradition du changement). Il n'y a pas d'autres traditions, selon lui, aux Etats-Unis.

Si l'on accepte cette analyse, que je crois juste, alors le problème revient à se demander quels sont les critères du changement, les déterminations de l'évolution. C'est bien ce que paraît avoir fait M. Max Lerner dans un volume-fleuve que je n'ai pas lu et qui s'appelle : « L'Amérique comme civilisation ».

Au moins nous voici devant une certitude. Un peu vertigineuse, sans doute, mais qui reste féconde. Et puisque cela m'est apparu comme la seule possibilité de mettre de l'ordre dans les idées contradictoires, le chaos des images éclatantes, l'intensité des impressions confuses, j'ai préféré pendant ce mois passé là-bas me servir de cette seule clef.

Elle est déjà en elle-même une réponse à bien des questions graves que se pose la gauche européenne par exemple. A partir du moment où l'on se délivre de l'image d'une Amérique monolithique, enracinée dans des traditions rigides, esclave de préjugés fondamentaux, on reprend sérieusement espoir. Les notions d'immuabilité ou même de stagnation provisoire ne résistent pas à l'examen aux Etats-Unis. Cet immense pays est mouvant, influençable, ouvert aux critiques, infiniment disponible. C'est peut-être mon impression dominante et je voudrais l'examiner ici.

L'autocritique

Tous les livres qui ont eu un succès notable depuis trois ans aux Etats-Unis sont, dans le domaine de l'essai philosophique ou politique, d'impitoyables critiques de la société américaine.

Pendant des soirées entières, à New York, à Washington ou à Cambridge, avec des hommes d'affaires, des syndicalistes ou des universitaires, j'ai entendu des discussions passionnées autour de ces autocritiques. Chacun convenait du bien-fondé du tout ou d'une partie du procès.

L'aptitude à examiner le reproche, la critique ou même l'accusation, est une caractéristique américaine et dont le spectacle confond. Elle révèle en effet soit cette culpabilité — si souvent décelée au fond de l'âme américaine — soit le souci, un peu hygiénique, de se modifier pour « produire davantage ». Mais de toutes les façons, elle traduit la disponibilité.

L'un de mes amis a assisté à des séances de clubs privés où de grands financiers, d'importants chefs d'entreprise, bref, des brasseurs d'affaires de haut niveau applaudissaient frénétiquement aux véritables insultes qu'un orateur leur adressait. Et ce même ami m'a assuré que de grandes modifications sont parfois la conséquence de ces séances dignes des fameuses confessions de l'Armée du Salut.

Dans les grands journaux, le courrier des lecteurs n'est constitué que par des analyses critiques souvent très violentes.

A Harlem, où je rendais visite à un pasteur noir qui devait me faire un récit impressionnant de persécutions anciennes, j'ai fini par lui demander pourquoi il se sentait tout de même Américain : « *D'abord,* m'a-t-il répondu, *parce que nous ne sommes rien d'autre. Récemment, un ministre nigérien est venu nous parler de la solidarité noire dans le monde et il n'a pas été très bien compris. Ensuite et surtout parce que le peuple américain est un peuple qui* comprend, *dès qu'on lui explique. C'est d'ailleurs pourquoi l'Amérique est devenue le pays des prêches et des sermons. Et il comprend vite : si vous saviez le bond qu'on fait les Noirs ces dix dernières années !...* »

C'est-à-dire que non seulement il y a une croyance profonde dans la disponibilité du peuple, dans ses possibilités d'évolution, mais aussi une croyance dans le sens progressif de cette évolution. Pour les préjugés de race (à l'égard des Noirs, des Juifs, des catholiques italiens), cela est très net. On croit être au siècle des lumières, au XVIII[e] siècle où des encyclopédistes ne doutaient pas un seul instant que le progrès moral est simplement lié à l'éducation, et la sagesse au savoir. Un Gobineau paraît ici inconcevable et on parle encore avec effroi d'Ezra Pound dont on se demande comment il a pu être un grand poète américain en dépit du fait qu'il prit parti pour l'Axe et qu'il eut des préjugés raciaux.

Racisme et éducation

Le plus beau est que cette réconfortante naïveté est justifiée : toutes les enquêtes des sociologues sur de tels préjugés depuis une quinzaine d'années ont abouti à cette unique conclusion que le racisme variait en fonction indirecte du degré d'éducation : plus on s'élève dans la société et moins on est raciste. L'écrivain italien Piovene a noté « *qu'il était plus facile de conduire un Noir dans le salon d'un financier de Wall Street que dans la cuisine d'un boutiquier irlandais de Downtown* ».

Cette croyance au progrès, à l'évolution « dans le bon sens », est encore plus déroutante lorsqu'on parle de la question sociale avec des capitalistes ou avec des syndicalistes, indifféremment. Une grève réussit « *parce qu'elle est dans le sens des intérêts de la nation américaine* ».

Par exemple, les prochaines grèves dans l'acier, si elles ont lieu, peuvent ne pas réussir : « *Ce ne sont pas les intérêts de la nation.* » Mais celle des Porto-Ricains *doit* réussir : parce qu'il n'est pas décent que des hommes vivent sans machines à laver, sans réfrigérateurs et sans télévision. Parce que si l'on acceptait cette indécence, d'abord les travailleurs n'auraient aucun rendement, ensuite ils ne seraient pas « libres » et, en définitive, cela « porterait malheur » aux chefs d'entreprise...

Le peuple est supposé détenir à la fois une vérité et un pouvoir. En certains cas, on veut bien admettre qu'il ne détient pas le pouvoir réel, mais on s'empresse d'ajouter alors que si ceux qui ont ce pouvoir n'évoluent pas dans le sens de la vérité populaire, un jour ou l'autre ils seront terrassés par une sorte de malédiction divine : le communisme évidemment.

Je ne dis pas que cette foi n'ait pas ses pharisiens, ses tartufes et ses exploiteurs : ceux qui s'en servent comme d'un opium. Je dis seulement que c'est une foi vécue, pratiquée, et presque toujours déterminante.

Pour quelqu'un de formation socialiste, c'est une constatation déroutante. Comme si l'histoire des idées s'était arrêtée à Condorcet. Aux Etats-Unis, ce n'est pas seulement l'histoire des idées, mais l'histoire des faits qui s'est arrêtée. Et quand bien même on devrait limiter ces conclusions à l'insolite expérience américaine, il me semble qu'il faut avoir le courage de la constatation.

On en arrive alors à se poser deux questions : qu'est-ce qui peut précipiter l'évolution du peuple américain et quelle est la direction naturelle, la « ligne de pente » de cette évolution. Tous les hommes que j'ai rencontrés — et ils appartenaient à des milieux complètement différents — déclarent ne douter ni de la prospérité économique, ni de la réalité de la démocratie : c'est-à-dire de la souveraineté populaire.

Pour la gauche américaine (qu'on trouve par exemple dans le petit groupe de syndicalistes et d'intellectuels « Americans for Democratic Action » à l'extrême gauche du parti démocrate), la puissance capitaliste, les trusts de l'information, bref, tout l'appareil du système n'arrive pas à déformer l'essentiel de la volonté populaire. Celle-ci finirait toujours par filtrer malgré les pressions, la corruption et le mode de vie.

Pour la quasi-totalité des financiers et des économistes, la concurrence de l'industrie soviétique, les innovations du Marché commun, la recherche des débouchés et la compétition dans les pays sous-développés ne doivent pas, dans un proche avenir, poser d'insolubles problèmes et mettre en question le système américain.

→

→

Le caractère fallacieux de certaines prévisions de Burnham (l'auteur de « L'Ere des Organisateurs » qui eut son heure de gloire et d'influence) est chaque fois cité en exemple pour montrer l'impossibilité d'un certain néo-marxisme à rendre compte du phénomène américain.

Il ne convient donc pas d'attendre une évolution provoquée par une crise fondamentale et prochaine. On peut regretter la « civilisation du drugstore et du drive-in ». On peut aussi différer dans l'interprétation des faits économiques. On est forcé de constater que le peuple américain n'a pas encore envie de changer cette façon de vivre et donc d'en tirer des conclusions internationales.

L'Amérique inquiète

Avant de partir pour les Etats-Unis, je croyais les Américains conscients du fait qu'ils étaient arrivés à un plafond et convaincus donc qu'ils étaient sur le déclin. De cette conscience, il me paraissait normal que soient tirées des conclusions sur l'essence même de leur philosophie politique. Il y a sans doute ce qu'il est convenu d'appeler, dans les Universités surtout, un « malaise » et de ce malaise les descriptions sont savantes et complaisantes.

Avec le savant Oppenheimer, avec les sociologues David Lerner et David Riesman, avec les hommes du « brain trust » du parti démocrate, je m'en suis très longuement entretenu : tous, sans exception, lient ce malaise soit à des causes métaphysiques ou planétaires dans lesquelles l'Amérique n'est pas spécialement concernée, soit, bien plus souvent, à l'Administration du Président Eisenhower, qu'ils jugent maléfique. Le bouleversement de la société américaine n'est pas un seul moment envisagé par toutes ces incarnations de « l'Amérique inquiète ». Simplement, ils veulent un nouveau « New Deal » et ils l'expriment dans un jargon plus intellectuel et plus psychanalytique qu'avant.

Voilà ce que j'ai cru constater. Or, quel est notre problème essentiel ? Evidemment, pour la gauche européenne, les relations internationales, la division du monde en deux blocs et les proportions prises par l'anticommunisme aux Etats-Unis.

C'est un fait que l'anticommunisme a été bien près de devenir une religion catastrophique. Non seulement on luttait contre le Diable, mais encore en ne luttant pas contre lui on ne servait pas Dieu. Il ne sert à rien de dire — comme le font certains universitaires — qu'en Chine et en Russie le même état d'esprit a longtemps prévalu. Outre qu'une analyse des causes peut nettement conduire au partage des responsabilités, le chemin de la paix ne peut pas se trouver dans de telles voies.

Les informations sur la Russie ne sont pas objectivement présentées. Les titres mettent toujours en relief l'action néfaste des « Rouges ». Un gigantesque appareil de publicité a été utilisé pour communiquer aux masses la haine du communisme et même parfois des communistes.

Tout cela est vrai, incontestable. Cela a conduit à la « chasse aux sorcières », au maccarthysme, à une politique stupide au Moyen-Orient, à une propagande qui s'est retournée contre elle-même en Europe et à une attitude risquée à l'égard des Russes.

Le désir de paix

Cela est vrai et pourtant la tournée de M. Mikoyan a été un incroyable succès. J'en ai entendu parler très souvent par des Américains qui trouvaient cela parfaitement normal : « *Le peuple ne demande qu'à se rendre à l'évidence.* » Non seulement le peuple, mais aussi les hommes d'affaires. Dans toutes les villes où je suis passé, j'ai remarqué les foules devant les cinémas où l'on présentait le film sur les ballets Bolchoï : ce succès a distancé de beaucoup celui de Brigitte Bardot. L'exposition soviétique, à la Foire commerciale de New York, prend les allures du triomphe. A Harvard, dont la bibliothèque comprend le département russe le plus riche du monde, les interprétations de la civilisation soviétique sont discutées avec ouverture, curiosité et une complète liberté.

Ce sont des exemples dont la signification échappe évidemment si l'on ne s'est pas mis à l'intérieur du mécanisme d'évolution de l'opinion américaine.

L'un des critères du changement, l'une des directions de l'évolution, c'est le désir de paix. Il est profond, réel, incontesté, partout manifesté. Au point qu'il y a parfois des mythes singuliers. Par exemple, on m'a dit à Washington que ce qui pourrait jouer contre l'élection d'un président démocrate à la succession d'Eisenhower, c'est que depuis deux ou trois générations, ce sont les démocrates qui font les guerres : Wilson en 14, Roosevelt en 41, Truman avec la guerre de Corée. Eisenhower doit son succès au fameux « *J'irai en Corée* ». Aujourd'hui, on va à Moscou. Humphrey et Harriman y sont allés. Nixon, à son tour, veut s'y rendre. La vraie « ligne de pente » de l'évolution, c'est celle de la paix.

Il faut des efforts ahurissants pour faire sortir les Américains de l'isolationnisme pacifique. Les efforts de Roosevelt sont présents à toutes les mémoires ; mais il n'aurait pas réussi sans Pearl Harbor. Le processus pour convaincre l'opinion, est toujours le même : on s'appuie, d'abord et surtout, sur ces morceaux vivants d'Europe que sont les collectivités organisées, turbulentes et nombreuses de réfugiés ; sur les nouveaux immigrants et sur les deux ponts permanents avec l'Europe, les minorités catholique et juive.

Pour l'anticommunisme, M. Walter Lippmann, qui a connu par le détail les étapes mêmes de la conception du plan Marshall, m'a déclaré que le problème essentiel avait été de préparer l'opinion à laisser les sénateurs et les représentants voter les crédits. Personne n'en comprenait la nécessité. Pour obtenir ce vote, il a fallu amplifier démesurément la menace du communisme en Europe et l'agressivité soviétique. Les hommes qui voulaient le plan Marshall n'étaient persuadés ni de l'une ni de l'autre. Ils sont devenus des apprentis-sorciers jusqu'au jour du maccarthysme qui, par ses excès, a enfin décanté l'anticommunisme et révélé la santé démocratique de l'opinion américaine.

Aujourd'hui, malgré Genève, où en est-on ? Au cours d'un entretien avec M. Paul G. Hoffman qui, avant d'être directeur du Fonds spécial des Nations Unies pour les pays sous-développés, était directeur général des industries Studebaker, j'ai agité ces questions. L'évolution de la Russie, de Staline à Kroutchev, est loin de lui être étrangère. Les nécessités pacifiques du développement industriel soviétique sont pour lui une évidence. Il ne pense même pas — au contraire des propos que m'a tenus David Rockefeller — que la Russie se sentira toujours menacée tant que le monde ne sera pas entièrement communiste et que, par conséquent, la guerre froide est fatalement éternelle. Lorsqu'on en est revenu à l'économie américaine, dans laquelle il a la même confiance que les autres, il m'a semblé souhaiter une sorte de Yalta économique avec les Russes. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est que dans chaque explication de certaines attitudes américaines de politique étrangère, il y avait une référence à une initiative européenne.

C'est là aussi pour moi une idée nouvelle et qui s'intègre avec logique dans mes impressions générales. Je n'irai pas jusqu'au paradoxe de dire que toutes les attitudes regrettables des Etats-Unis sont le produit d'une influence ou d'un lobby européens. Et d'ailleurs, comme pour les grandes guerres, cette influence a joué, heureusement, dans le meilleur sens. Mais c'est un fait que les Etats-Unis attendent des autres, et en particulier de l'Europe, des impulsions décisives et que ces dernières années le rôle joué par certains hommes d'Etat européens a été ou nul ou néfaste.

Lorsque j'ai lu pour la première fois les entretiens Bevan-Nenni-Mendès France, je n'ai pas pu m'empêcher d'être sceptique devant la confiance de ce dernier sur les possibilités d'obtenir des modifications de l'attitude américaine par une simple persuasion de l'opinion publique des Etats-Unis. Aujourd'hui, je me rallie complètement à son avis.

Le général de Gaulle me paraît aussi avoir compris cette possibilité avec une impressionnante efficacité. Malgré son prestige aux Etats-Unis, il est très possible cependant qu'il échoue. Pour la simple raison qu'il n'a pas en vue de solliciter les « lignes de pente » de l'évolution, mais qu'il exige au contraire un retour à des comportements que même M. Dulles, à la fin de sa vie, trouvait dépassés.

En tout cas, c'est ainsi que pendant un mois me sont apparus les Etats-Unis : une force immense sortie du néant pour aller nulle part, démocratique dans son organisation intérieure, passionnément ouverte à tout ce qui peut modifier le présent. Un champ d'expériences extraordinaire, dont les acteurs sont en même temps pour l'Europe des témoins et des ilotes. Avec, impressionnant, le spectacle d'une imperturbable confiance.

JEAN DANIEL.

La bombe, la France, et nous

par ANEURIN BEVAN

BEAUCOUP de choses ont été dites et écrites au cours des dernières semaines sur le Labour Party et la bombe H. Je voudrais expliquer aussi simplement que possible de quoi il s'agit. Depuis que les Etats-Unis, l'U. R. S. S. et la Grande-Bretagne — dans l'ordre — ont commencé à essayer différents types de bombes à hydrogène, de nombreuses voix se sont élevées dans le monde entier, notamment celles des savants les mieux informés des réalités atomiques, pour exprimer une inquiétude croissante.

Les conséquences des essais atomiques sont encore mal connues, mais nous en savons assez pour pouvoir affirmer qu'elles sont déjà néfastes et qu'elles pourraient devenir désastreuses. Elles le deviendront certainement, en tout cas, si les expériences sont poursuivies à un rythme accéléré.

Des perspectives terrifiantes

Selon une commission de l'Euratom, le degré de radioactivité de l'atmosphère et de l'eau a plus que doublé au cours des dernières années, dans tous les pays de l'Europe occidentale. La quantité de strontium 90 (le plus dangereux des sous-produits d'une explosion thermonucléaire) déposée en Grande-Bretagne par les pluies a doublé en un an.

On a soutenu longtemps que nous n'avions pas encore atteint le « seuil de danger », mais cette notion a dû être abandonnée. Nous savons maintenant que plus il y aura de strontium 90, plus il y a aura de gens atteints de leucémie ou de cancer.

D'autre part, de nombreux savants ont signalé les conséquences que pourraient avoir les retombées radioactives sur la reproduction humaine. Ce que nous faisons aujourd'hui risque de provoquer plus tard la naissance d'enfants difformes ou monstrueux.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans tout cela, c'est que nous n'avons et n'aurons aucun moyen de réduire la quantité de radioactivité que nous aurons produite ou d'en combattre les effets. Nous avons déclenché une série de réactions physiques en chaîne qui échappent à notre contrôle.

Les perspectives sont si terrifiantes que nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que l'atmosphère ne soit pas davantage polluée.

Il y a deux ans, le Labour Party a décidé qu'un gouvernement travailliste ne prendrait pas la responsabilité de poursuivre des essais dont les résultats risquent d'être si tragiques non seulement pour notre peuple, mais pour le monde entier.

Plus récemment, la pression de l'opinion publique a été suffisamment forte pour contraindre les trois puissances atomiques — Etats-Unis, U. R. S. S. et Grande-Bretagne — à étudier ensemble la possibilité d'interrompre les expériences et de mettre en place un dispositif d'inspection mondiale permettant de faire respecter les accords conclus. Et depuis que leurs délégués se sont réunis à Genève, aucune d'elles n'a procédé, à notre connaissance, à des essais d'armes nucléaires.

Malheureusement, si souhaitable que soit un arrêt des expériences par ces trois puissances, il ne saurait suffire. Les mêmes raisons pour lesquelles elles avaient entrepris de fabriquer et d'essayer des bombes H sont aujourd'hui invoquées par d'autres nations pour les fabriquer à leur tour.

La France, par exemple, a l'intention d'essayer sa première bombe cet été. Si cet essai a lieu, il inaugurera sans doute une nouvelle série d'expériences. La Chine a, en effet, annoncé qu'elle aurait la bombe en 1961.

En plus de l'Angleterre, de la Russie et de l'Amérique, douze pays ont aujourd'hui les moyens techniques et économiques de fabriquer des bombes atomiques et on estime que huit autres nations pourront en fabriquer d'ici cinq ans.

Une solution trop simple

Les perspectives de la course atomique sont donc de plus en plus angoissantes et il faut faire quelque chose pour l'arrêter. Mais quoi ? Certains disent : que la Grande-Bretagne donne l'exemple au monde en décidant non seulement de renoncer à essayer des bombes, mais de détruire tous ses stocks existants.

Cette solution paraît à première vue très simple, mais, à l'examiner de plus près, on s'aperçoit qu'elle l'est trop.

Tout d'abord, rien n'indique que l'exemple de la Grande-Bretagne serait suivi.

D'autre part, la conséquence logique d'une décision de ce genre serait le retrait de l'Angleterre des alliances dont elle fait partie, et qui constituent — aujourd'hui du moins — un facteur de stabilisation internationale.

Pour l'instant, nous devons maintenir l'équilibre des forces tout en prenant toutes les initiatives possibles pour empêcher la situation de s'aggraver. Notre objectif doit donc être le désarmement universel.

Pour éliminer le danger terrible que représenteraient la fabrication et l'essai d'armes nucléaires par un nombre de plus en plus grand de nations, le Labour Party a décidé, s'il arrivait au pouvoir, d'inviter toutes les nations ne possédant pas encore la bombe à s'abstenir de la fabriquer.

Pour les y encourager, la Grande-Bretagne s'engagerait à interrompre ses expériences nucléaires, à cesser la fabrication des bombes et à détruire les stocks existants. Tout cela se ferait, bien sûr, dans le cadre d'un système d'inspection réciproque permettant d'assurer que chaque nation respecte ses engagements.

Le résultat serait de mettre la Grande-Bretagne sur un pied d'égalité avec toutes les nations qui ne possèdent pas encore la bombe.

Tracer le chemin

Certains prétendent que cette solution serait intolérable puisqu'elle placerait l'Angleterre dans une position d'infériorité vis-à-vis de l'Amérique et de la Russie. Mais la France, la Chine, et toutes les autres nations qui font la queue à la porte du « club atomique » cherchent précisément, elles aussi, à obtenir un statut égal à celui des autres puissances.

Un autre argument invoqué est que le plan du Labour Party serait inapplicable. Il est souvent mis en avant par ceux qui estiment que la Grande-Bretagne devrait se contenter de donner l'exemple en détruisant ses propres bombes. Mais il n'est guère raisonnable de prétendre que la formule du Labour Party est un « plan de visionnaires » tout en prétendant qu'il suffirait que nous donnions l'exemple pour que toutes les nations nous imitent.

Je suis convaincu que, si la France fait exploser une bombe atomique et si d'autres gouvernements la suivent dans cette course infernale, ce problème deviendra la préoccupation dominante de l'humanité tout entière.

On ne peut espérer, bien sûr, qu'un accord unanime se réalise facilement sur une question à la fois si nouvelle et si grave. Mais le premier devoir des hommes d'Etat est de tracer le chemin à suivre et c'est ce que le Labour Party cherche à faire.

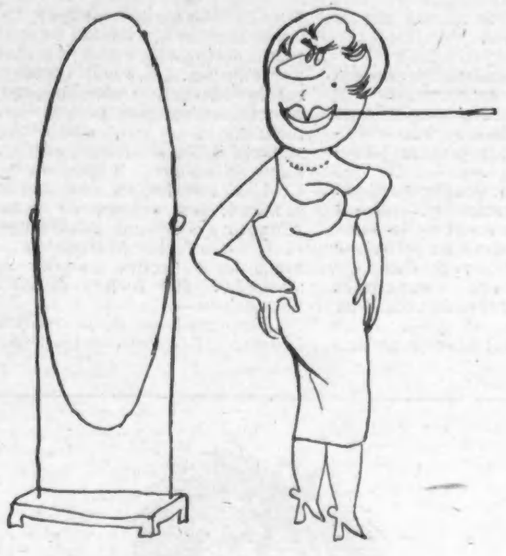
A mesure que les mois passent et que l'inquiétude grandit, je suis de plus en plus convaincu que nos propositions sont appelées à rencontrer un immense écho dans le monde entier, et que les autres nations, l'une après l'autre, se déclareront prêtes à nous suivre pour mettre fin au péril atomique.

A. B.

SI VOUS SOUFFREZ DE LA CHALEUR...

par SINÉ

— Faites-vous des « bises » et vous aurez des « frissons ».



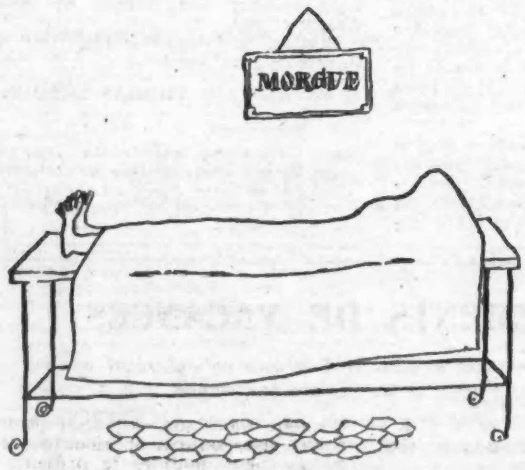
— Essayez d'avoir la « chair de poule » (devant une « glace »).

— Suicidez-vous au revolver à eau.

— Soyez frigide.

— Faites-vous de la neige (avec du papier).

— Avouez !... (vous serez à l'ombre)



... ou n'avouez pas ! (vous serez refroidi).

— Faites-vous interroger (demandez la baignoire).

— Offrez-vous un ventilateur (en caoutchouc).

TOUR DE FRANCE

Le dossier secret

● ***Une passionnante compétition sportive, une immense kermesse nationale, mais surtout une grande affaire...***

UN spectacle ambulant et permanent qui se déroule dans le temps sur trois semaines et dans l'espace sur 4.355 km, 60 départements, une portion de Belgique et une frange italo-suisse. Un spectacle qui déplace près de 15 millions de Français et plus de 200 millions de francs.

Avec ses acrobates, ses « idoles », ses bateleurs, ses funambules, ses baladins, ses pétarades, ses beuglements et sa poussière, le Tour de France, c'est le grand fait divers du début des vacances, qui mobilise les huit colonnes des journaux et toutes les ressources de l'information : radio en direct et télévision le soir même de l'étape. Le serpent de mer multicolore qui retarde la baisse estivale des tirages, et auquel tout le monde ne demande qu'à croire. Par exemple, la victoire de Bartali à Briançon en 1948 a fait plus pour rétablir l'ordre en Italie que les carabiniers de M. Scelba.

Des hommes-sandwiches

Le Tour de France, c'est enfin une affaire. Une affaire gigantesque dont « L'Express » ouvre cette semaine le dossier. D'abord les bénéficiaires : les firmes publicitaires, les municipalités, les hôteliers, les journaux organisateurs et les managers des champions. Noyées dans ce tourbillon, aiguillonnées par ce support, 120 paires de jambes vont et viennent, comme des bielles bien huilées, entre deux roues, avec la perspective de baisers au shampooing ou d'eau gazeuse à l'arrivée, de quelques centaines de milliers de francs et de contrats annuels au bout de la route.

Les coureurs, qui portent sur leur maillot les deux marques — l'une cycliste, l'autre extra-sportive — dont ils défendent également les couleurs, sont des hommes-sandwiches dont le jarret musclé fait tourner l'affaire Tour de France. La foule se presse sur cinq ou six rangs, pendant des heures, pour les regarder filer en un temps si court qu'elle ne peut les dévisager. Et c'est un défilé de kermesse qui s'offre, le reste du temps, à ses yeux et à ses oreilles, après le passage de la voiture de gendarmerie chargée de « neutraliser » la route.

Voici d'abord, en combinaisons rouge et bleu, les sept motards acrobates, montés sur machines « Cinzano », qui donneront une représentation au stade d'arrivée. Puis s'étirent sur une heure et demie les 110 véhicules publicitaires de tout gabarit qui ont payé leur place dans la caravane permanente, suivis des 10 à 15 voitures de firmes régionales qui ne participent qu'à quelques étapes. Les tarifs sont échelonnés suivant le tonnage : 1 million pour la voiture de tourisme, 1.200.000 pour la fourgonnette de moins de 1,5 t., 1.400.000 de 1,5 t. à 3 t., 1.650.000 pour les camions de 3 à 7 t. et 2 millions pour les poids lourds de plus de 7 t. Un rabais d'environ 200.000 francs est consenti pour le deuxième véhicule engagé par une marque, et de 200.000 encore sur le troisième véhicule, etc.

Des concessions «à perpétuité»

Pour de très nombreux produits, le Tour de France est le meilleur « *support* » publicitaire qui justifie largement les frais engagés.

Il y a d'autres parties prenantes : Par exemple les municipalités qui ont disputé l'honneur de recevoir le Tour et qui ont versé chacune en moyenne 2 millions à 2 millions et demi de subventions, largement compensées par le prix des places du stade et l'afflux de touristes, et, pour l'une d'elles, par le « maillot blanc » qu'une marque de lessive décerne à la ville-étape la mieux décorée.

Dans chaque ville élue se dressent les podiums du plus grand music-hall du monde qui prend le relais des festivités après la ruée au vélodrome.

« Remington » ouvre la série des jeux radiophoniques en invitant sur ses tréteaux une jeune fille à raser en un temps record le bras d'un garçon. « Europe n° 1 » présente les vedettes de son musicorama, de Gilbert Bécaud à Colette Renard. Les Compagnons de la Chanson occupent le podium de « Butagaz-Propagaz », tandis que sur l'écran géant de « Nescafé » sont projetés le film en couleurs de la précédente étape et le film en noir et blanc de l'étape du jour. Sur le ring de « Persavon », l'Ange Blanc poursuit sa lutte contre les méchants.

Les droits des caravaniers ne s'arrêtent pas à cette forme de publicité. Pour 600.000 francs, chaque firme peut encore patronner une étape, lui donner son nom que l'on retrouve alors sur les fléchettes du parcours, sur la banderole d'arrivée, sur le fanion-trophée du vainqueur.

Certaines obtiennent des concessions « à perpétuité » : « Kléber-Colombes » assure en exclusivité l'information du public par voiture-radio à l'avant de la course. « Shell-Berre » le ravitaillement des véhicules officiels. « Rhovyl » équipe les coureurs en maillots et toutes les opérations bancaires se font à la « B.N.C.I. ».

Mais surtout les marques décuplent l'intérêt de la course en offrant des challenges, des prix, des primes qui, ajoutés aux récompenses officielles, s'élèvent à un total officiel de 52 millions 290.000 francs : si le maillot jaune (2 millions) reste l'enjeu spectaculaire du Tour, le brassard-rente est une prime de régularité et de fidélité au maillot jaune qui vaut à son détenteur 100.000 francs par jour. Le « challenge Martini », avec ses 13 millions de prix, donne du relief au classement par équipes. Le « maillot vert Vabé » est la distinction attribuée au leader du classement par points (au total 2 millions et demi). « Saint-Raphaël » répartit 2.730.000 francs entre les meilleurs grimpeurs, « Simmons » garantit 1.650.000 francs aux meilleurs régionaux, les primes de combativité « Manor » s'élèvent à 2.700.000 francs et la « Loterie Nationale » dédommage les coureurs les plus éprouvés avec 1.030.000 francs de primes de malchance.

L'impérialisme de la publicité multiforme qui constitue les trois quarts des recettes du Tour (environ 150 millions sur 200) crée ainsi autant de « stimuli » pour exciter les coureurs à rendre la course plus vivante, à ne pas la laisser dormir derrière les vedettes : en multipliant les modes de classements, les marques ont fini par démultiplier la grande boucle en une série de courses parallèles qui accélèrent le mouvement.

Faut-il s'en plaindre ? Sans le soutien de la publicité, le Tour de France aurait vécu. Ce n'est pas le moindre paradoxe que, pour maintenir la pureté d'une épreuve sportive vieille de 56 ans, ses organisateurs aient dû faire appel de plus en plus à des concours extra-sportifs.

Lorsqu'en 1903, Géo Lefèvre décida Desgranges, directeur du journal « L'Auto-Vélo » à provoquer chaque année une actualité sportive en créant le Tour de France, il donna à l'industrie du cycle un formidable coup de fouet. Chaque coureur allait en représenter une marque. Et le cyclisme conquit tout le pays. Mais le succès du Tour s'accrut considérablement à partir de 1930, quand les organisateurs transformèrent la course entre marques de cycles en épreuves d'équipes nationales et régionales.

C'est à partir de cette date que le « Tour » devint réellement une fête nationale où pouvaient s'affronter les chauvinismes nationaux et provinciaux autour des noms prestigieux des Lapébie, des Sylvère Maes, des Bartali, des Coppi, des Bobet, etc.

Les firmes aujourd'hui, pour des raisons commerciales, voudraient revenir sur cette conception. L'industrie du cycle est en baisse d'activité depuis la guerre, par suite de la motorisation des deux-roues, et elle a dû s'associer aux industries extra-sportives. Raphaël Géminiani, le premier, symbolisa ce double patronage en faisant précéder son prénom du mot Saint, sur son maillot.

Le coureur court donc à la fois pour l'équipe qui l'a sélectionné, pour un apéritif et pour une marque de cycle. Les grandes firmes voudraient voir disparaître l'étiquette nationale ou régionale au profit de la leur. Déjà cette année le « dosage » de l'équipe de France a été une opération extrêmement délicate entre les chefs de file Bobet, Rivière, Anquetil et Géminiani représentant trois marques différentes. C'est peut-être la dernière année que l'on voit s'affronter six équipes étrangères, une nationale et trois régionales. A moins qu'on ne parvienne à faire courir désormais sous une même marque — si cette formule l'emporte — des coureurs de même nationalité ou de la même province.

Et les coureurs ?

Que deviennent les coureurs dans ce grand brassage d'affaires ? Ceux qui terminent le Tour sont assurés d'un minimum de 3.500 francs par jour, à quoi s'ajoute le salaire de la marque qu'ils représentent (entre 40.000 et 300.000 francs par mois, selon la notoriété du coureur et les moyens de l'employeur). Le maillot jaune laisse en général ses 2 millions à ses coéquipiers : il est assuré de contrats sur piste très élevés pour toute l'année (pour le vainqueur plus de 10 millions). Les leaders des autres classements partagent leurs gains par équipes.

Chaque équipe comprend 12 coureurs, 1 directeur technique, 1 chauffeur, 2 mécaniciens, 3 ou 4 masseurs-soigneurs et 1 commissaire. Leur ravitaillement, leur déplacement, leurs frais de séjour, leur équipement représentent une trentaine de millions. C'est dire qu'au départ chaque coureur coûte en moyenne 2 millions et demi à l'organisation.

Le personnel fixe attaché à l'organisation — dont une sorte de bureau d'étude prépare toute l'année le planning du Tour suivant — revient également à une trentaine de millions.

L'ensemble des dépenses de ce 46e Tour de France est évalué à 225 millions. Comme les recettes seront de l'ordre de 200 millions, le déficit qui en résultera sera supporté par les journaux organisateurs à titre d'autopublicité : car le Tour reste leur meilleur instrument de propagande.

Chacun trouve ainsi son compte à entretenir pendant vingt-trois jours ce gigantesque serpent de mer dont le succès s'affirme chaque année davantage, puisque son budget ne cesse d'augmenter.

Bon an mal an, l'affaire Tour de France tourne rond.

THOMAS LENOIR.

UN COUREUR CYCLISTE, PAR BERNARD BUFFET (1).
Entre « Persavon » et « Nescafé ».

(1) Carte postale du Tour de France 1958 dessinée spécialement par Bernard Buffet et qui illustre cette année les barèmes de publicité du Tour.

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques

Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :

125 francs par numéro

Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris.

HOMMES

Minuit dans le siècle

● *Un éditeur peut-il défendre la bonne littérature et la liberté ?*

POUR la deuxième fois en quinze mois, un éditeur, Jérôme Lindon, a vu la police pénétrer dans ses locaux et s'emparer de la totalité des exemplaires d'un livre saisi par ordre du gouvernement.

La première fois, c'était le 25 mars 1958 : il s'agissait de « La Question », témoignage d'Henri Alleg.

Cette fois, c'est « La Gangrène ».

La tradition des « Editions de Minuit » se poursuit donc, intacte. C'est sous ce label que furent édités clandestinement, sous l'occupation, « Le Silence de la Mer », de Vercors ; « Le Cahier Noir », de François Mauriac, « Liberté », le poème de Paul Eluard.

« Sur mes cahiers d'écolier
« Sur mon pupitre et les arbres
« Sur le sable, sur la neige
« J'écris ton nom,

A l'époque, Jérôme Lindon, qui a aujourd'hui 34 ans, n'était encore qu'un adolescent passionné par l'édition et la typographie. Et, de plusieurs manières, par la justice. Il est le fils du procureur général Raymond Lindon.

Aujourd'hui, après onze ans d'une lutte quotidienne difficile, ce jeune éditeur au long visage mince et las tient pour un honneur d'être à la fois la cible des communiqués officiels et le directeur d'une maison dont le catalogue semble un défi aux lois commerciales : Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Michel Butor, Robert Pinget, Claude Simon, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras...

Son histoire est celle d'une double vocation : celle de la bonne littérature et celle de la liberté.

Le vieux Paris

Il a fait ses débuts dans l'édition comme ouvrier typographe, puis ouvrier photograveur. Puis, après deux ans, un camarade de guerre, Paul Silva-Coronel, qui dirigeait les Editions de Minuit, l'engagea comme sous-chef de fabrication.

Les affaires n'étaient pas brillantes. Grâce à l'appui d'un parent, qui fit deux fois une mise de fonds, Jérôme Lindon devint en 1948, à 23 ans, le principal actionnaire d'une maison d'édition fantôme. Vercors était parti et se faisait éditer ailleurs, chez Albin Michel ; Paul Silva-Coronel avait démissionné, et les jeunes auteurs d'après-guerre préféraient apporter leur manuscrit à des éditeurs plus florissants.

« Je ne peux dire, avoue aujourd'hui Jérôme Lindon, *que j'ai « décidé » de continuer. C'est plutôt par inconscience, par bêtise, que j'ai poursuivi... ».*

... Le destin, le miracle ou le hasard voulut qu'il assiste à une conférence sur le vieux Paris. A la fin de la conférence, il entendit une vieille dame dire au conférencier :

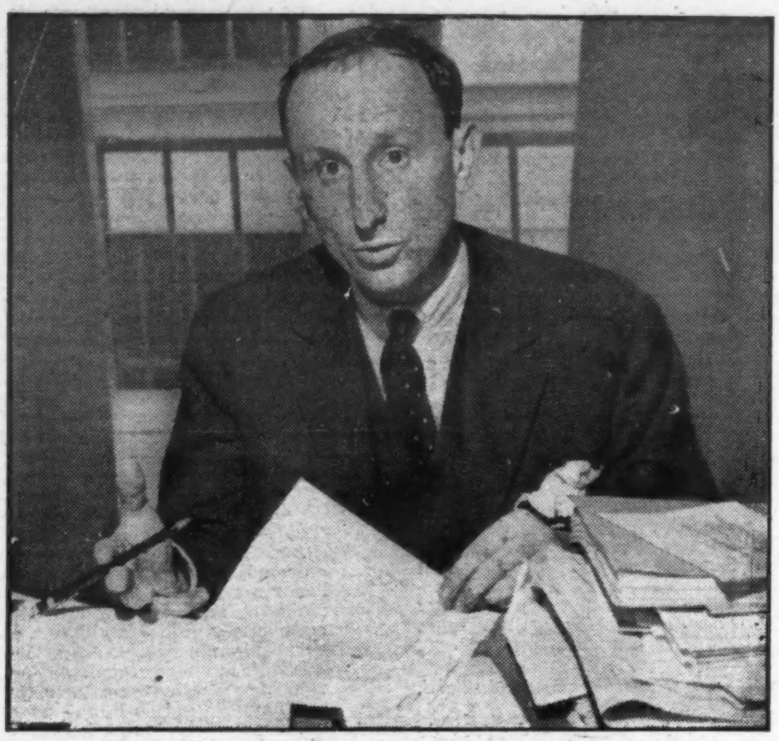
— *Quand aurez-vous fini votre livre ?*

— *Eh bien, je l'ai fini hier, je vais le donner à Flammarion.*

Aussitôt il se présente : *« Je suis éditeur, votre conférence m'a passionné, je serais très heureux de vous éditer... »*

Le premier tome de « L'Evocation du vieux Paris », par Jacques Hillairet, colonel en retraite, paraissait en 1950. Les ventes furent si rapides que J. Lindon put payer ses imprimeurs et assurer deux ans encore l'existence des Editions de Minuit, au moment même où chacun lui conseillait de déposer son bilan.

La même année, il publiait un manuscrit refusé par six éditeurs : « Molloy », de Samuel Beckett. *« J'ai vraiment eu l'impression d'avoir un chef-d'œuvre entre les mains. »* En 1952, c'était « En attendant Godot » qui fut un très grand succès. (La pièce a été traduite en vingt-cinq langues et tira à 25.000 en France et à



JÉROME LINDON
« Si je ne trouve pas un bon roman dans l'année, je ne publierai pas de roman. »

40.000 aux U.S.A. — ce qui, pour une pièce de théâtre, est considérable.)

« Ce succès, raconte-t-il, *classa un peu la maison. On s'est dit : ils s'intéressent aux choses nouvelles un peu difficiles... »*

Et, de fait, les jeunes écrivains, ceux qui forment actuellement l'école du nouveau roman, vinrent frapper à la porte des Editions de Minuit.

En 1953, Lindon éditait « Les Gommes », d'Alain Robbe-Grillet (qui va être adapté à l'écran et qui est traduit en douze langues, comme tous les livres de cet auteur). En 1954, le premier roman de Michel Butor : « Passage de Milan ». En 1957, « Graal Flibuste », de Robert Pinget ; « Le Vent », de Claude Simon ; « Fin de partie », de S. Beckett ; « La Jalousie », d'A. Robbe-Grillet ; « Tropismes », de Nathalie Sarraute, et le troisième roman de Michel Butor : « La Modification », qui obtint le prix Renaudot. (Tirage : 90.000 exemplaires. Traduit en douze langues.)

En 1958, c'était « Moderato Cantabile », de Marguerite Duras (qui va être adapté au cinéma par Peter Brooks). Et « La Question », d'Henri Alleg, dans la collection « Documents », dont la vente est interdite. (Traduite en dix-sept langues et ayant fait l'objet de multiples éditions clandestines depuis sa saisie, « La Question » atteint un tirage global de 350.000 exemplaires.)

Mais construit-on avec tout cela une maison indépendante, alors que tant d'éditeurs moins audacieux tombent, l'un après l'autre, entre les mains de tel ou tel « protecteur » ?

Quand on lui pose la question, Jérôme Lindon répond : *« Je peux dire que j'ai été en faillite perpétuelle de 1948 à 1954 et que personne, jusqu'en 1957, n'a songé à me « racheter ». A l'époque du prix Renaudot, qui m'a permis de rembourser les dettes contractées pendant dix ans envers ma famille et mes amis, il est exact qu'un grand éditeur, qui est aussi un ami, m'a proposé une association. Je l'ai remercié et j'ai répondu : « Non. »*

Editeur-artisan, il travaille dans des conditions assez originales et qu'il souhaite préserver. Il est à la fois directeur technique, commercial, littéraire et administratif d'une maison dont tout le personnel se compose de neuf personnes, y compris la femme de ménage, et tous les locaux, de quelques pièces étroites reliées par un vieil escalier branlant.

Il détermine le nombre de pages, le caractère, le tirage, le papier, la présentation, et il corrige lui-même les épreuves de tous les livres.

« Si je ne trouve pas un bon roman dans l'année, dit-il, *enfin un roman qui me semble bon, je ne publierai pas de roman. On me dit : «C'est de la folie d'éditer un livre à 2.000 exemplaires. Vous perdez de l'argent. » Je peux le faire précisément parce que la structure de ma maison est artisanale, parce que mes frais généraux sont relativement faibles. Jusqu'en 1957, le salaire global de tout le personnel, moi y compris, était de l'ordre de 400.000 francs par mois !... Evidemment, à la fin de l'année nous n'avons pas de bénéfices. Mais je suis libre et j'édite ce que je veux. »*

C'est aussi grâce à cette méthode de travail que l'édition de « La Gangrène » a pu être réalisée dans le secret le plus complet. Tout s'est passé sans un coup de téléphone. Le livre a été fabriqué par plusieurs imprimeurs. Celui qui avait été chargé de la couverture croyait qu'il s'agissait d'un ouvrage de médecine. Aussi, 5.000 exemplaires étaient-ils déjà distribués lorsque le gouvernement a ordonné la saisie.

Selon les termes du communiqué officiel, *« en ordonnant la saisie d'un ouvrage intitulé « La Gangrène », le gouvernement a entendu affirmer le caractère mensonger et infamant de ce libelle. Des journaux ont publié deux passages de cet ouvrage : l'opinion appréciera une propagande fondée sur des contre-vérités et des diffamations ».*

Interpellé par M. Gaston Defferre au Sénat, le Premier Ministre ajoutait qu'il s'agissait d' *« un faux fabriqué de toutes pièces par deux écrivains professionnels stipendiés du parti communiste ».*

Une certaine idée de la France

Jérôme Lindon répond :

« Les textes reproduits dans « La Gangrène » sont l'œuvre de ceux qui les ont signés, dont aucun, à ma connaissance, n'est ou n'a jamais été membre du parti communiste. Croit-on vraiment que, du fait qu'il est Algérien, un étudiant en sciences politiques est incapable de rédiger tout seul le procès-verbal des sévices qu'il a subis ? En tout état de cause, la question n'est pas là. Ou bien les faits rapportés dans « La Gangrène » sont exacts. Ou bien ils ne le sont pas.

« J'ai reçu le manuscrit de « La Gangrène » il y a plusieurs mois déjà. J'ai entrepris moi-même une enquête et j'ai appris que les auteurs du livre, arrêtés au début de décembre, n'avaient été présentés au juge d'instruction que quelque dix jours plus tard, alors que deux sur cinq de ces hommes avaient dû être transportés d'urgence, entre temps, à l'hôpital ; qu'ils avaient alors saisi la Commission de sauvegarde ; qu'ils avaient cité M. Wybot, directeur de la Sécurité du territoire pour complicité de coups et blessures », qu'enfin le Parquet avait lui-même ouvert une information sur ces faits.

« J'aurais voulu attendre, avant de décider la publication du manuscrit que j'avais entre les mains, de connaître le résultat du procès intenté à M. Wybot. Celui-ci devait avoir lieu le 7 février. L'affaire a été remise au 7 mars. Puis au 7 avril. Puis au 30 mai. Puis au 26 septembre.

« C'est alors que j'ai décidé de publier « La Gangrène ». Je crois que j'aurais été un lâche si j'y avais renoncé. Il existe de nos jours un mal plus grand que la censure, c'est l'autocensure. »

En exergue de sa réponse au Premier Ministre, Jérôme Lindon a noté une petite phrase : *« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. »*

Une phrase tirée des œuvres complètes du général de Gaulle dont il n'est pas, hélas ! l'éditeur.

ANNE-MARIE DE VILAINE.

NATHALIE SARRAUTE

LE PLANETARIUM

Dans l'analyse du subconscient un chef-d'œuvre nous est donné. ANDRÉ ROUSSEAUX - *Le Figaro Littéraire*

Nathalie Sarraute n'applique pas une recette romanesque désormais mise au point, Elle continue de cheminer et de découvrir dans sa propre voie.
MAURICE NADEAU - *France Observateur*

...sa manière qui est unique et dont je demeure fort ébloui. FRANÇOIS MAURIAC - *L'Express*

Je tiens le PLANETARIUM, non seulement pour le chef-d'œuvre de son auteur, mais pour l'une des très rares réussites romanesques contemporaines.
GAETAN PICON - *Le Mercure de France*

nrf

HENRI TROYAT
de l'Académie française

LA LUMIÈRE DES JUSTES
LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
roman

75e mille

Flammarion

50 LIVRES POUR

Voici cinquante livres pour les vacances. Ils composent une liste hétéroclite, mais qui a cependant son unité : pour une raison ou pour une autre, ces livres valent d'être lus. Selon que vos goûts vous inclinent vers tel ou tel genre, vers la découverte ou vers le classique, vers le difficile ou vers le facile, voici des raisons d'opérer votre propre sélection.

Ce choix, dont nous avons éliminé les cinq grands prix littéraires de fin d'année qui ne peuvent échapper à personne, porte sur la saison 1958-1959.

Romans français

ZAZIE DANS LE MÉTRO, par Raymond Queneau (*Gallimard,* 253 pages, 700 fr.).

Qui est Zazie ? Un charmant petit personnage — une « mouflette » de douze ans embouchée comme un crocheteur et déambulant en blue-jeans de Montparnasse à Notre-Dame, invention d'un poète humoriste virtuose pour se moquer de la littérature, des intellectuels, du langage qu'on parle comme de celui qui s'écrit. Un livre drôle.

LA SEMAINE SAINTE, par Aragon (*Gallimard,* 593 pages, 1.500 fr.).

Une semaine, en 1815, pendant les Cent Jours. Un fleuve grouillant d'action, de personnages, de lyrisme et de talent.

LE PLANÉTARIUM, par Nathalie Sarraute (*Gallimard,* 310 pages, 950 fr.).

Avec une technique particulièrement représentative de l'école du « nouveau roman », Nathalie Sarraute raconte l'histoire d'un jeune couple en train de s'installer et atteint à une profondeur et à une finesse psychologiques d'une rare qualité.

LA GANA, par Jean Douassot (*Julliard,* 798 pages, 3.000 fr.).

Un énorme récit de près de mille pages, une autobiographie parfois presque insupportable de violence, de misère, hantée d'obsessions sexuelles.

LE PRISONNIER, par Bernard Pingaud (*La Table ronde,* 286 pages, 856 fr.).

Entre sa femme et sa maîtresse, un homme s'observe. Dans la tradition de Henry James, Pingaud a écrit une des bonnes études psychologiques de ces dernières années.

L'HERBE, par Claude Simon (*Ed. de Minuit,* 262 pages, 900 fr.).

Dans un long monologue intérieur, une jeune hemme, étendue dans l'herbe près de son amant, se remémore toute une vie, mais toujours à l'ombre de la mort. Claude Simon, une des plus sûres valeurs du jeune roman français, possède un art obsédant d'évocation. Mais il ne s'agit pas de littérature de divertissement.

LE THÉATRE DES OPÉRATIONS, par Jacques Howlett (*Corrêa,* 224 pages, 630 fr.).

La vie d'une petite ville de province pendant quarante-huit heures. Un crime politique. L'auteur, qui fait partie de l'école du « nouveau roman », tente d'élargir le domaine, souvent restreint, de cette école littéraire.

FEU DE BRAISE, par Pieyre-André de Mandiargues (*Grasset,* 213 pages, 725 fr.).

Sept nouvelles par un des écrivains les plus rares et les plus sûrs de notre littérature. Son sujet : l'érotisme et la mort. Son style : la meilleure tradition surréaliste.

LE DINER EN VILLE, par Claude Mauriac (*Albin Michel,* 288 pages, 800 fr.).

Une tentative intéressante de renouvellement, dans la technique. Quelques personnages de la société parisienne dînent ensemble. Ils parlent mais, en même temps, chacun poursuit son monologue intérieur.

USÉ PAR LA MER, par Jean-Louis Bory (*Julliard,* 256 pages, 780 fr.).

Deux nouvelles parallèles de forme classique, où deux histoires d'amour se répondent. De la bonne littérature romanesque.

LE PRÉSIDENT, par Georges Simenon (*Presses de la Cité,* 250 pages, 765 fr.).

Le meilleur Simenon de l'année.

Romans étrangers

BALTHAZAR, par Lawrence Durell (*Corrêa,* 200 paegs, 990 fr.).

Avec « Justine », Durell a entrepris l'étude clinique du l'amour moderne, dans le cadre moite et fascinant de l'Egypte contemporaine. « Balthazar » constitue non pas la suite de « Justine », mais le deuxième volet de cette œuvre attachante et singulière qui se donne pour but de montrer toutes les faces d'une histoire.

LE HUITIÈME JOUR DE LA SEMAINE, par Marek Hlasko (*Julliard,* 164 pages, 540 fr.).

L'enfant prodige et prodigue des lettres polonaises raconte dans un court roman le désert de l'amour. Toute la détresse de la jeunesse contemporaine.

NOTRE AGENT A LA HAVANE, par Graham Greene (*Robert Laffont,* 334 pages, 870 fr.).

Lassé de passer pour un écrivain catholique, Graham Greene écrit désormais des romans où c'est la vie elle-même qui ressemble à un roman policier. Secrets atomiques, services secrets, jolies filles et whisky, celui-ci est excellent.

LES AVENTURES D'AUGIE MARCH, par Saul Bellow (*Plon,* 625 pages, 1.500 fr.).

Saul Bellow, encore très peu connu en France, est un des meilleurs romanciers — sinon le meilleur — de la jeune littérature américaine. Dans ce roman picaresque, il raconte l'ascension d'un pauvre gars de Chicago au milieu de milliardaires, sans oublier les femmes de ces milliardaires.

LA RUCHE, par Camilo José Cela (*Gallimard,* 260 pages, 800 fr.).

La ruche, c'est Madrid, la capitale espagnole, sous le régime franquiste dont l'auteur est un des critiques les plus lucides. Comment vit-on, comment aime-t-on sous une dictature ? Ce roman, solide et brillant, est déjà considéré comme un classique par toute la jeune génération espagnole non conformiste.

LOLITA, par Vladimir Nabokov (*Gallimard,* 366 pages, 1.100 fr.).

Une « nymphette » de douze ans se laisse séduire et entraîner dans un voyage-fuite autour des Etats-Unis par son beau-père quadragénaire. Une vilaine et scandaleuse histoire ou un chef-d'œuvre littéraire ? Un bon livre, en tout cas, que vous avez probablement envie de lire et qui en vaut la peine.

DEUIL AU PARADIS, par Juan Goytisolo (*Gallimard,* 300 pages environ, 900 fr.).

Une bande d'enfants, dans la tourmente de la guerre civile espagnole. Le nouveau roman, poétique et cruel à la fois, de l'un des meilleurs représentants de la jeune littérature espagnole.

Biographies

LA VIE DE SIR ALEXANDER FLEMING, par André Maurois (*Hachette,* 320 pages, 900 fr.).

La vie modeste et glorieuse de l'inventeur de la pénicilline dans une de ces biographies dont Maurois a le secret.

FREUD, par Ernest Jones (*Presses Universitaires de France,* 500 pages, 1.500 fr., tome I).

L'homme qui inventa la névrose, les complexes, l'œdipe, l'inconscient, la psychanalyse, et on pourrait dire la sexualité, eut aussi une mère, un père, un amour... et des complexes. La remarquable biographie d'Ernest Jones retrace à la fois son histoire et celle des différents événements qui le conduisirent à sa découverte. Sur la grande affaire de ce siècle, un livre sûr et passionnant.

Témoignages

MÉMOIRES INTÉRIEURS, par François Mauriac (*Flammarion,* 260 pages, 950 fr.).

Lire, pour François Mauriac, c'est écouter son propre écho avec l'oreille intérieure. Ici la critique littéraire sert de prétexte au soliloque orageux d'un grand écrivain au faîte de son art.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE, par Simone de Beauvoir (*Gallimard,* 359 pages, 990 fr.).

Comment devient-on Simone de Beauvoir ? En se séparant, par la réflexion et le travail, des préjugés de son milieu, en découvrant petit à petit les chemins austères de la liberté, en s'appliquant. Cette confession dure et franche est un émouvant document sur notre époque et les débuts dans la vie d'une personne remarquable.

ENFANTS DE LA JUSTICE, par Michel Cournot. (*Gallimard,* 216 pages, 650 fr.).

Un moins de vingt ans vole dans la caisse, fait une fugue, tire sur un agent. Que devient-il? Michel Cournot vous fait assister aux scènes dramatiques, émouvantes, ou cocasses selon les cas, qui s'engagent à bureaux fermés entre le jeune coupable et « son » juge, entre l'enfant révolté et l'homme chargé par la société de lui faire passer sa révolte. Un ouvrage exceptionnel.

LA SOMME ET LE RESTE, par Henri Lefebvre (*La Nef de Paris,* 2 vol., 777 pages, 2.000 fr.).

Le plus grand philosophe marxiste français retrace son itinéraire intellectuel et politique qui l'a éloigné des conceptions du parti communiste.

CHRONIQUE DU GHETTO DE VARSOVIE, par Emmanuel Ringelblum (*Robert Laffont,* 384 pages, 1.290 fr.).

Ces papiers, qui ont été enterrés dans le ghetto, ont été retrouvés après la guerre. Ils notent au jour le jour l'agonie d'un demi-million d'hommes. Ils ont servi, par leur documentation, à « La Muraille », de John Hersey.

AUTOCRITIQUE, par Edgar Morin (*Julliard,* 285 pages, 1.000 fr.).

L'émouvant récit d'un homme de quarante ans qui raconte avec sincérité l'aventure intellectuelle, les espoirs et les désespoirs d'un jeune homme engagé,

LE DOSSIER QUE TOUT HOMME POLITIQUE DOIT CONSULTER
LA Ve REPUBLIQUE ET L'ALGERIE
Documents et confrontations par Bertrand SCHNEIDER
400 F
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A...
Témoignage Chrétien
53, rue du Faubourg-Poissonnière - PARIS (9e)

CAMPEURS !
L'AUXILIAIRE INDISPENSABLE DU CAMPING
LE GUIDE CAMPING SUSSE
EDITION 1959 EST PARU
• 600 camps aménagés.
• Plus de 4.000 terrains.
• Tous les camps classés par région.
• Nombreuses cartes et plans.
• 624 pages - 700 francs.
En vente partout (à défaut aux Ed. SUSSE, 13, r. de Grenelle, PARIS) contre 790 francs
C.C.P. Paris 165-201

MERCVRE DE FRANCE
LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE
suivies de
...ET TOUT LE RESTE N'EST RIEN
par
CLAUDE AVELINE
Version définitive .... 840 fr.
YVES BONNEFOY
L'IMPROBABLE. Essais 750 fr.
HENRI CALET
ACTEUR ET TEMOIN 780 fr.
PIERRE JEAN JOUVE
PAULINA 1880. Roman.
Version définitive .... 870 fr.
PAUL LEAUTAUD
JOURNAL LITTERAIRE.
Tome VI .... 1.500 fr.
JEAN QUEVAL
TOUT LE MONDE DESCEND .... 660 fr.
MARCEL SCHWOB
LE LIVRE DE MONELLE
Une réédition attendue ... 600 fr.
MERCVRE DE FRANCE

Toute la presse fait l'éloge des
GUIDES MODERNES FODOR
Espagne - Portugal - Suisse - Italie - Autriche
Yougoslavie - Allemagne - Hollande - Grande-Bretagne
EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE
Exclusivité VILO

LIRE EN VACANCES

pendant la guerre, dans le parti communiste.

Soleil Hopi, par Don Talayesva (*Plon*, 460 pages, 1.860 fr.).

L'autobiographie d'un Indien hopi qu'il entreprit d'écrire à la demande de plusieurs ethnographes, à l'âge de cinquante ans. Un récit admirable qui évoque toute une civilisation mourante.

● Essais

L'Homme de l'organisation, par W. H. Whyte. (*Plon*, 576 pages, 1.950 fr.).

Une des études fondamentales sur l'évolution sociale aux Etats-Unis : comment l'Américain d'aujourd'hui se coupe de sa classe en s'insérant dans « l'organisation » du capitalisme. Un livre important, mais facile d'accès.

Retour au meilleur des mondes, par Aldous Huxley (*Plon*, 182 pages, 600 fr.).

Il y a vingt-cinq ans, Aldous Huxley publiait « Le Meilleur des mondes ». Avec son habituel brio, il médite sur l'évolution du monde livré à la propagande et à la publicité pendant ce quart de siècle et n'en tire pas de conclusions optimistes. Un livre brillant.

Le Marxisme en question, par Pierre Fougeyrollas (*Ed. du Seuil*, 176 pages, 500 fr.).

Un ancien communiste réexamine le marxisme et confronte cette doctrine aux réalités sociales de notre époque pour s'interroger sur ce qui est mort et ce qui reste vivant dans l'œuvre de Marx.

● Classiques

Journal de Michelet (*Gallimard*, tome I, 932 pages, 3.350 fr.).

La première édition intégrale du précieux journal que le grand historien tint presque tous les jours de sa vie, de 1828 à 1874. On y trouve des impressions de voyage, des réflexions sur l'art, la vie, la mort, des notes pour son travail et des notes intimes. Ce premier tome va de 1828 à 1848. Une œuvre capitale.

Mes folles années, par Mark Twain (*Editeurs Français Réunis*, 464 pages, 950 fr.).

Cette autobiographie de Mark Twain montre que les westerns de Hollywood ont jadis existé dans la réalité. Un livre spirituel et drôle.

Correspondance, par Stéphane Mallarmé (*Gallimard*, 374 pages, 1.300 francs).

Dix ans de la vie de Mallarmé se reflètent dans ces lettres. Elles embrassent la période qui va de sa vingtième année jusqu'à l'âge de 29 ans. Mallarmé parle non seulement de son art, mais aussi de ses problèmes personnels et en particulier de l'amour qui le lie à sa future femme.

● Histoire et politique

Les treize complots du 13 mai, par Serge et Merry Bromberger (*Fayard*, 442 pages, 1.200 fr.).

Le premier compte rendu intégral — ou presque — des événements qui ont conduit à la chute de la Quatrième République. Les auteurs ont interrogé tous ceux qui ont participé à ce putsch et ils ne cachent rien — ou presque — des préparatifs du soulèvement prévu pour l'Algérie et la métropole.

L'Espoir change de camp, par le maréchal Alanbrooke (*Plon*, 608 pages, 1.955 fr.).

Les carnets de guerre du chef d'état-major de l'armée anglaise. L'histoire de la lutte tenace que les militaires ont toujours menée contre les politiques, et singulièrement contre Winston Churchill, dont l'auteur trace un portrait brillant farci d'anecdotes.

La guerre d'Espagne, par Pietro Nenni (*Ed. François Maspero*, 291 pages, 990 fr.).

La guerre civile espagnole, un des événements cruciaux de l'entre-deux-guerres, n'a pas encore trouvé son historien. Pietro Nenni, témoin et acteur, comble cette lacune.

De Malthus à Mao Tsé-toung, par Alfred Sauvy (*Denoël*, 320 pages, 900 fr.).

Que se passe-t-il lorsque, dans certains pays, les hommes se multiplient plus rapidement que les moyens de subsistance ? Alfred Sauvy examine les conséquences de cet état de fait en prêtant une attention particulière à la situation en Chine. On retrouve ici, à propos d'un problème majeur de l'époque, la clarté et la verve habituelles de l'auteur.

La République des députés, par Roger Priouret (*Grasset*, 272 pages, 870 fr.).

De son apogée, au XIX[e] siècle, jusqu'à nos jours où de nouvelles forces sociales contestent la domination de la bourgeoisie, l'histoire de la lente dégradation du système parlementaire et une analyse à la fois brillante et perspicace de la situation actuelle.

UN JEU EXPRESS

Dans une librairie de la rue Saint-Guillaume, face à Sciences-Po, des étudiants se sont amusés à placer la bande de certains livres sur d'autres livres. Le résultat, que nous avons photographié pour vous en faire profiter, est souvent assez savoureux.

L'art de vendre un livre par la bande a ses spécialistes.

Seriez-vous un bon vendeur ?...

Jouez avec nous en nous proposant la bande que vous recommanderiez pour vendre les grandes œuvres classiques suivantes, si elles étaient écrites et publiées aujourd'hui.

« La Chartreuse de Parme », « Le Père Goriot », « Les Liaisons dangereuses », « La Princesse de Clèves », « Du côté de chez Swann », « Guerre et Paix », « Les Misérables », « Crime et Châtiment », « Madame Bovary », « Nana », « Adolphe », « Le Discours de la Méthode », « Les Hauts de Hurlevent », « Mémoires d'Outre-Tombe ».

Les dix meilleures trouvailles seront publiées et récompensées... par un livre.

Adressez vos réponses à « L'Express », Service Jeux, 91, Champs-Elysées, Paris.

FRANÇOISE GOURDON
LES FRUITS VERTS
" C'est une révélation ! " PAUL GUTH
Flammarion

PRIX COURTELINE 1959
HENNY DORY
La poudre d'escampette
roman
JULLIARD

RENCONTRES NENNI - BEVAN - MENDÈS FRANCE (*Julliard*, 188 pages, 780 fr.).
Les discussions — complètes — entre trois leaders de la gauche européenne. Une tentative capitale pour élaborer une politique d'avenir.

DEUX ACTES DU DRAME INDOCHINOIS, par le général Catroux (*Plon*, 256 pages, 795 fr.).
Le livre d'un homme intègre. Première partie : souvenirs personnels sur l'occupation japonaise en 1940 ; seconde partie : les responsabilités de Dien-Bien-Phu. Son jugement sur les hommes politiques est sévère, celui sur les militaires est implacable.
Le général Catroux présidait la commission d'enquête et a travaillé sur documents.

IMMUABLE ET CHANGEANTE, par Raymond Aron (*Calmann-Lévy*, 265 pages, 750 fr.).
L'histoire de la Quatrième République et des débuts de la Cinquième. Aron analyse les insuffisances mais aussi les réussites (surtout dans le domaine économique) de la Quatrième, et montre les dangers qui menacent la démocratie sous le nouveau régime.

MENDÈS FRANCE OU LE MÉTIER DE CASSANDRE, par Claude Nicolet (*Julliard*, 256 pages, 780 fr.).
Dix ans d'histoire de France par un observateur perspicace. Une analyse de l'action et de la doctrine de Pierre Mendès France.

● Humour

HUMOUR, QUAND TU NOUS TIENS, par Michel Chrestien (*Gallimard*, 219 pages, 650 fr.).
Mille histoires drôles anglo-saxonnes, de Christophe Colomb à Winston Churchill.

LES PERLES DU FACTEUR, par Jean-Charles (*Calmann-Lévy*, 230 pages, 750 fr.).
Un sottisier brillant.

LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION, par Albert Aycard et Jacqueline Franck (*Gallimard*, 299 pages, 950 fr.).
Le troisième volume de ce sottisier « hénaurme ».

● Aventure

NAUTILUS, 90° NORD, par le commandant W. Anderson (*Arthaud*, 281 pages, 1.362 fr.).
Ce que Jules Verne avait prévu, la science moderne l'a réalisé, et le capitaine du sous-marin qui a atteint le pôle Nord sous la calotte glaciaire le raconte.

● ...et Amour Amour

LE VOL DE LA COLOMBE, par Luise Rinser (*Editions du Seuil*, 264 pages, 800 fr.).
Nina raconte le chemin qu'elle parcourt de la passion à l'amour, de l'incrédulité à la foi. A travers ce roman entièrement écrit en forme de correspondance, la voix d'une femme qui a atteint sa maturité.

LES RAISONS D'AIMER, par Anne-Marie de Vilaine (*Julliard*, 200 pages, 570 fr.).
Une histoire d'amour reflétée dans un miroir à trois faces. La maîtresse, l'homme, puis l'épouse racontent tour à tour l'aventure qui les unit, et les sépare. Un roman où l'amour s'écrit avec un grand A.

LA MONTAGNE EST JEUNE, par Han Suyin (*Stock*, 580 pages, 1.470 fr.).
Reprenant avec bonheur son thème favori, l'auteur de « Multiple Splendeur » oppose le monde asiatique au monde occidental à travers l'amour entre Blancs et indigènes.

LES POISSONS-CHATS, par Monique Lange (*Gallimard*, 94 pages, 400 fr.).
Une jeune fille qui ne s'aime pas, joue avec des hommes qui n'aiment pas les jeunes filles, les « poissons-chats ». Le jeu est dangereux et son innocence s'y blesse. Cette cruelle éducation sentimentale, Monique Lange la raconte dans un style à la « Hemingway ».

BIOGRAPHIE

● *Il les aimait « féiques », la taille « guêpée », « joncée »...*

Restif de la Bretonne
par Marc Chadourne, Ed. Hachette, 376 pages, 1.150 francs.

Monsieur Nicolas
(quatre volumes parus sur six), par Restif de la Bretonne, Ed. J.-J. Pauvert.

ON ne lit pas beaucoup Restif de la Bretonne. On imagine trop ce paysan comme un horrible érotomane, traitant de l'amour au village dans quelque gras dérivé du patois.

Une réédition intégrale de l'une de ses œuvres maîtresses, « Monsieur Nicolas » — six volumes chez J.-J. Pauvert, ornés des ravissantes gravures originales ; une excellente biographie par Marc Chadourne ; un petit film tiré de « Le Paysan et la Paysanne pervertis », tous ces indices simultanés annoncent peut-être le retour de ce drôle de caractère, bel écrivain.

(Gravure de Binet.)
LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS.
Le bonheur est tout pour l'espèce humaine.

Restif a tout pour être lu aujourd'hui : l'adoration vigoureuse des femmes, la curiosité — excessive et amusée — de soi, la volonté d'être aussi vrai, aussi à nu que possible, enfin la passion raisonnée, active, du plaisir et du bonheur : *« Le bonheur est tout pour l'espèce humaine, et si, par impossible, la vertu était opposée au bonheur, il faudrait proscrire la vertu. »*

Si on veut situer Restif de la Bretonne, paysan, philosophe, contemporain de Rousseau et de la Révolution, il faut lire l'ouvrage attentif et captivé de Marc Chadourne. Mais si on veut connaître l'homme, il faut d'abord commencer par « Monsieur Nicolas ». C'était ainsi, au village de Sacy, en Bourgogne, qu'on s'amusait à nommer ce joli garçon au teint clair, les cheveux bruns et bouclés, plus pâle et plus fin que ses camarades, et qui avait toujours, quoi qu'il fît pour s'en défendre, « une fille à la joue ».

Son histoire commence dans son pays natal, en 1734, et se termine à Paris en 1806, dans la célébrité, sinon la richesse. Entre temps, il l'a contée et racontée en deux cents volumes, tantôt en entier comme dans « Monsieur Nicolas », ou par épisodes, « La Vie de mon père », « Ingénue Saxencourt » (histoire de sa fille), « La Femme infidèle » (son propre mariage), etc.

Lui-même se plaint souvent de n'avoir « aucune imagination ». En fait, il s'en voudrait d'inventer. Ce qu'il entend, c'est se montrer tel qu'il est, dans ses aspects sublimes et ténébreux, quitte à choquer le lecteur, et lui ouvrir sur l'existance humaine des perspectives inconnues. Ce qu'il veut, c'est s'immoler en exemple, pour amuser, pour instruire, enfin pour faire comme Jean-Jacques Rousseau, son contemporain, qu'il accuse d'être « timide et trop littéraire », simplement parce qu'il le déteste de s'être rencontré avec lui dans le projet singulier de montrer l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire nu.

« Monsieur Nicolas » ou « Le Cœur humain dévoilé », est certainement un chef-d'œuvre de la confession totale, mais un chef-d'œuvre bavard qui ne perd pas, il faut bien le dire, à se trouver un peu condensé. Jean-Jacques Pauvert préfère nous le faire lire en entier, suivons-le donc docilement ligne à ligne. C'est vrai qu'en ces détours, on trouve à gagner des trésors — pittoresques, linguistiques, moraux et immoraux.

Le récit commence parmi les fils et les filles de son village : Nicolas, fort beau, puis fort laid — la variole — ne doit qu'à son inconduite d'échapper ensuite au séminaire. Il se trouve placé à Auxerre comme apprenti dans une imprimerie. Il a 21 ans lorsqu'il monte à Paris, après quelques égarements de corps et d'esprit, exercer quatorze heures par jour le dur métier de prote.

Imprimé à la maison

Si l'une des singularités de Restif est de pouvoir toujours se remettre au travail, après n'importe quelle partie de plaisir, d'amour ou de souffrance, l'autre c'est d'aimer les femmes à la folie, avec transports, remords, joie et désespoir, et d'avoir tenu toute son existence un compte minutieux et très précis de ses bonnes fortunes. C'est très tôt, à 10 ans, qu'il a commencé à soupirer sur leurs genoux, et il terminera son existence, soixante-douze ans plus tard, en les prenant sur les siens. Procession ininterrompue d'où se détachent quelques noms, dont un bon lecteur de Restif connaît vite par cœur — on ne cesse de les lui répéter — l'ordre et la succession. Au-dessus de ce troupeau trônent deux figures célestes, deux femmes-anges, incarnations de cette honnêteté et de cette vertu que Restif admire chez le beau sexe avec tout autant d'ardeur qu'il en met à les attaquer : ce sont Jeannette Rousseau et Mme Parangon, les seules femmes qu'il ait, dit-il, réellement aimées, l'une en l'autre, et toutes deux en toutes. Mathématique assez spéciale, qui lui est chère.

C'est en « cassant », en maniant le plomb d'imprimerie, qu'il devient écrivain. Excellent ouvrier, il trouvera commode d'écrire plusieurs de ses ouvrages en les composant directement. Ayant du reste transformé ses différents galetas en ateliers, il tirait, brochait lui-même, ce qui lui permettait d'inscrire superbement sur ses volumes « imprimé à la maison ».

S'il put se faire connaître, sur le tard, par un cercle étroit, mais passionné de contemporains, il vécut tout au long dans la misère. Redoutant le scandale (il avait devant lui l'exemple du marquis de Sade à la Bastille, dont il craignait vivement de suivre les traces, ne fût-ce que parce qu'il réprouvait le « sadisme » et tout ce qu'il considérait comme anormalité criminelle), il est cependant incapable de contenir ses débordements. Il faut qu'il coure, qu'il galante, pour, aussitôt rentré chez lui, prendre la plume et narrer l'événement par le menu. (Son délire de « l'inscription » va jusqu'à lui faire graver dans les pierres du pont de l'île Saint-Louis les dates et les détails fatidiques de son existence.)

Incontinence précieuse : tout est là, dans ces deux cents volumes, comment au XVIII[e] siècle, entre Montparnasse et l'île Saint-Louis, on vit, court, mange, se meuble, se soigne, aime et meurt. Tout s'y trouve, avidement, goulûment rapporté par un jeune campagnard qui ne s'est jamais complètement habitué à l'abondance, la vitesse et la cruauté du spectacle parisien.

Elles ont quatorze ans

Et il faut dire qu'il y avait de quoi tenir en haleine, n'y eût-il que ce riche et prodigieux commerce qu'était alors l'amour. La Révolution est proche, une anxiété, une fébrilité de tous les instants dévore ces hommes et ces femmes qui ont la faim et la mort sur leurs talons. Tout ce qui s'achète est à vendre, comme il est d'usage en ces cas-là, en particulier la jeunesse et la beauté. Restif, toujours preneur, en profite et pourtant s'indigne : il voit des mères marchander leurs filles, s'offrir elles-mêmes pour faire bonne mesure et en complément de marché rajouter leur dernière-née... Mais qu'elles sont charmantes, et vives, et toujours séduites — se vante-t-il — même quand leur métier est de ne pas l'être, par ce Restif autrement doux et cajoleur que les lourdauds ses contemporains.

Toutes, sauf son épouse légitime. Cet avantageux libertin commet l'inexcusable erreur d'épouser à l'aveuglette — et il l'avoue ! — une poison, Agnès Lebègue, mégère cupide et retorse (courtisée sur le tard par Fontanes et Joubert) qui, pendant trente ans, n'en fait puissamment qu'à sa tête.

Pour lui, plus il avance en âge plus son goût se précise : il les lui faut « féiques » — joli mot qui dit tout (c'est le « nymphette » de Nabokov). Elles ont 14 ans, 15, 17, rarement plus. (Au-delà de 30 ans, elles entrent alors dans la catégorie des « surannées », dont quelques-unes, très peu, sont encore « ragoûtantes ».) Ballet rose, dont chaque figure s'esquive, morte la plupart du temps, avec une rapidité prodigieuse ; (c'est l'époque des maladies foudroyantes, un chaud et froid, une émotion vive, un chien enragé qui passe...). Aussitôt remplacée par une nouvelle à la taille « joncée », « guêpée », aux pieds et au thorax minuscules (comme il exigera que les représente son graveur, Binet, au grand scandale des amateurs du vrai). Largeur de cœur dont il s'excuse : *« On s'étonne quand il arrive qu'un amant tendre et heureux remplace par un autre l'objet adoré qu'il a perdu par la mort. Hé, le bonheur même provoque et hâte son choix nouveau. On est plus fidèle à la mémoire d'un objet détesté : il ferme le cœur. »*

Sur la fin de ses jours, il s'est trouvé une raison meilleure encore : chaque jeune personne « féique » qu'il approche est sa fille. Il a tant aimé de femmes dans sa jeunesse ! Quoi d'invraisemblable à ce qu'il voie pousser autour de lui toute une abondante et ravissante progéniture ? C'est ainsi du moins qu'il s'explique ses soudains coups de foudre : par la voix du sang ! Et il se reconnaît non seulement le droit, mais le devoir de

chérir, adorer ses innombrables « filles », ce qui l'expose, pauvre vieil et « bonasse » Arnolphe, à digérer bien des couleuvres...

C'est le siècle aussi des maladies vénériennes : courir l'amour c'est courir au feu. Restif, déballeur comme Rousseau, moins geignard, n'épargne aucun détail sur ses maux, leurs remèdes, la guérison... et la rechute.

La Révolution, qu'il souhaitait, la Terreur, qu'il avait prévue, ont menacé, grondé, passé. Peu à peu Restif s'est englouti dans cette course fabuleuse entre ce qu'il vit et le compte rendu qu'il en fait. Tantôt ce sont les événements qui vont trop vite ; en dépit de son exceptionnelle vigueur, il ne peut suffire à ses trois vies — d'amant, d'ouvrier imprimeur et d'écrivain ; il tombe malade, s'alite, se croit perdu ; tantôt, toute passion bue, il se retrouve à court d'idées : alors il descend dans la rue, son domaine, et le premier tableau, la première scène qui frappe son œil, à laquelle il participe — sur son air « concentré et rébarbatif », on le prenait souvent pour un policier déguisé, ce qui lui permettait de prendre à son gré la défense des belles opprimées — devient l'embryon d'un portrait, « Contemporaine » ou « Parisienne », qu'il bondit chez lui pour traiter.

Son style simple, acharné à serrer l'image au plus près (à tout instant il invente le mot qu'il lui faut, c'est une femme « érotifurieuse », une autre qu'il « entre-convoite », puis il parle de « s'historier ») a si grande liberté d'allure qu'il fit longtemps considérer Restif comme un outsider de la littérature. Nerval, qui le situe dans ses « Illuminés », sentit le besoin de s'excuser d'une aussi mauvaise fréquentation : « Chacun le connait par l'une ou l'autre de ses œuvres qu'on n'avoue guère avoir lue, mais où l'on a parfois jeté les yeux. »

Ses tableaux, en effet, de la Révolution, de l'amour, des mœurs et des idées du XVIII[e] siècle, ne sont pas volontiers « pudiformes ». Mais si Restif choque, ce ne sont jamais que nos habitudes morales : il hait le mal et rattrape bien des écarts par son courage et sa grâce.

MADELEINE CHAPSAL.

DÉBUTS

● *Une femme et une carrière.*

Le Nombre d'Or

par Nora Coste. Julliard - 200 pages - 750 francs.

LE premier roman de Nora Coste raconte l'histoire d'une carriériste. Le seul choix du sujet mérite déjà de retenir notre attention. Toute la cohorte de jeunes femmes qui, après le succès de Françoise Sagan, est « entrée en littérature », n'avait, en effet, qu'un seul souci et un seul sujet : les hommes. Toutes ces jeunes personnes nous racontaient avec un luxe de détails considérable les joies que leur procurait l'amour charnel, pour nous informer, aussitôt après, du naufrage de leurs espérances, l'aventure s'étant soldée par un échec. Car toute cette jeune génération est bien sage et bien conventionnelle : contrairement à l'héroïne de «Hiroshima mon amour», elle n'est pas d'une moralité douteuse, mais aimerait défendre, tout drapeau déployé, le travail et la famille, ou au moins la petite famille qu'elle espérait fonder.

Il ne s'agit cependant pas de dénigrer la littérature féminine de ces dernières années. Si elle nous a apporté rarement de pures joies esthétiques, elle nous a permis au moins, à nous autres hommes, de mieux comprendre comment nos charmantes compagnes nous voient. Après des siècles et même des millénaires d'exclusivité masculine dans le domaine littéraire, cette brusque invasion féminine nous dispensait quelques enseignements à méditer.

Le beau monde

Nora Coste est plus ambitieuse. Non pas que l'amour soit absent de son livre, loin de là, mais il n'occupe qu'une place secondaire, en quelque sorte utilitaire. L'héroïne, Nelly, une actrice célèbre, est arrivée grâce à la séduction qu'elle exerce sur les hommes. Elle les choisit avec circonspection : metteurs en scène, banquiers, journalistes influents. Nelly n'est pas antipathique, elle n'abuse pas de ses amants, elle ne les exploite pas, mais se sert d'eux donnant donnant. Aucun de ces hommes n'est déçu, aucun d'eux ne se fâche même si parfois ils sont un peu amers : Nelly a payé honnêtement pour ce qu'ils lui avaient promis et donné.

Si les collègues de Nora Coste avaient examiné le second terme du diptyque travail et famille, notre romancière se consacre surtout au premier. Cette idée me paraît excellente, car nous connaissons tous ces jeunes femmes qui travaillent avec un acharnement que les hommes ne mettent que rarement à l'accomplissement de leur tâche. Le travail est une nouvelle conquête féminine alors que les hommes le considèrent plutôt comme une corvée.

C'est dans cette nouvelle mentalité que s'inscrit « Le Nombre d'Or ». Le roman nous conduit dans les milieux les plus divers, mais toujours des milieux « bien » qui peuvent servir notre petite ambitieuse. Les descriptions sont rapides, le récit — sauf quelques failles — bien mené et les dialogues sont savoureux surtout lorsque l'auteur décrit le bavardage prétentieux du beau monde, ses fausses connaissances, ses options politiques inspirées du snobisme le plus pur.

Mais Nora Coste est une femme et son héroïne l'est également. Et à un moment donné, l'amour intervient dans la vie de notre carriériste. A ce moment précis, l'auteur rejoint toutes ses collègues et son esprit moralisateur l'emporte : Nelly, qui avait sacrifié tout à sa carrière, tombe malade et l'homme qu'elle avait aimé se détache définitivement d'elle. La morale est sauve ; notre jeune génération de romancières est vraiment le dernier gardien convaincu du foyer familial.

F. E.

NORA COSTE
Une actrice et...

NADINE BERTHIER
...une orpheline.

● *Une petite fille et la guerre.*

La vie à l'envers

par Nadine Berthier. Julliard, 176 pages, 660 francs.

RIEN ne semble plus difficile à accepter que la souffrance de ceux qui entrent dans la vie. Et l'on se souvient de Dostoïevski qui pensait que rien ne justifie la souffrance d'un enfant. Celle qui atteint la fillette de « La Vie à l'envers » n'est pas physique mais morale et telle que tout ensuite ne fera qu'aggraver la première blessure. Nyoura est demi-juive et ne le sait pas ou du moins n'en prend elle conscience qu'au moment où, durant l'occupation, elle voit son père porter l'étoile jaune puis disparaître, entraîné vers la mort par deux soldats allemands et deux Français.

Il est difficile d'imaginer le récit d'un événement aussi grave fait avec plus de sobriété et d'efficacité qu'il l'est ici ; des phrases courtes, sans image aucune, et pourtant nous sommes bouleversés : « *Elle (Nyoura) se retourna vers maman qui regardait devant elle fixement, elle toucha son bras timidement, maman se tourna vers elle. C'était un autre visage, le visage de maman sans papa. Nyoura lui prit les mains tendrement et dit ce qu'elle savait être faux* ».

Mais ce qui contribue à donner une intensité étrange à la scène, c'est que cette petite Nyoura — elle a douze ans — si pleine de sensibilité, s'est peu auparavant rendue coupable envers une de ses camarades de classe d'un de ces actes de dureté presque sadiques, coutumiers aux adolescents. Hélène, sa victime, est, elle, complètement juive ; Nyoura aime à la taquiner jusqu'à la faire pleurer, jusqu'à jouer à l'abandonner. Mais viennent les persécutions qui rendent les gestes plus graves ; au moment même où le petit bourreau pense : « *Un jour, je me réconcilierai avec elle, alors de nouveau, elle sera heureuse* », Hélène est arrêtée par les Allemands. On voit la richesse que l'alternance de la persécution, si faible soit-elle, et de la persécution subie peut donner à ce livre.

Orpheline de père, la paix revenue, Nyoura ne deviendra jamais celle qu'elle aurait pu être sans ses premières épreuves. C'est en fonction d'elles que tout l'atteindra, rendant plus atroces les étapes communes à tout être humain — déceptions sentimentales ou disparitions de gens âgés. Malgré cet éclairage particulier des événements courants, « La Vie à l'envers » perd un peu, dans les dernières pages, de l'évidence qu'elle nous impose dans les premières. Il n'en reste pas moins que le livre est un des bons « premiers livres » que nous ayons lus cette année.

CLARA MALRAUX.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Jean d'ORMESSON

Du côté de chez Jean

Dans cet ouvrage qui vient de sortir en librairie, l'auteur, un de nos plus brillants romanciers et journalistes parisiens nous entretient de lui-même. Mais il le fait avec tant d'humour et un tel tact qu'il n'est pas question de nous irriter.. D'autant qu'en nous parlant de lui, il nous parle surtout de nous...

M. Robert Kemp, de l'Académie française a été séduit par ce livre ; il écrit : « Savez-vous que, très souvent, cela fait penser à certains *Caractères ou les Mœurs de ce siècle ?* Le style même, attentif, ami du piquant et des nuances éveille cette réminiscence que je crois flatteuse. » Evoquer La Bruyère à propos de Jean d'Ormesson, rien n'est plus flatteur en effet, mais n'est-ce pas mérité ?

JULLIARD

Jacques HOWLETT
LE THÉATRE DES OPÉRATIONS

« Il sera difficile de prétendre que l'école de « nouveau roman » n'est pas vivante et même bien vivante. Ce livre prouve qu'elle a dépassé le stade de l'expérimentation et que pour un de ses membres au moins, la phase de la synthèse est arrivée... Un déroulement minutieux remplacé brusquement par une action haletante. »
François ERVAL (L'Express).

« Un roman qui prend aux techniques nouvelles ce qu'elles ont de meilleur, neuf, poétique et qui figure exactement ce que l'auteur a voulu exprimer. »
Maurice NADEAU (Les Lettres Nouvelles).

BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

S'interposer entre LES BOURREAUX et LES VICTIMES partout et toujours

Tel est le thème du beau récit !
TERRE de VIOLENCE
par lequel Jean-Pierre SIMON fait une entrée remarquable dans la carrière romanesque

AM ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Une rivalité dont l'issue sera décisive pour notre époque
Pékin contre Moscou
par Alexandre Metaxas — Editions Scriptar
Diffusion : M. Rivière et Cie 31, rue Jacob Paris 6e Fr. 750

ENTRETIEN

Georges Braque parle :

● *« Le talent sert à masquer bien des choses... »*

ARRETEE, il y a quelques jours, au milieu de la rue de Téhéran, une Rolls Royce bloquait pour quelques instants la circulation. Le chauffeur en livrée avait quitté son volant pour ouvrir respectueusement la portière à un vieillard alerte et distingué, svelte et bourru, un de ces hommes qui semblent nés pour présider des conseils d'administration.

C'était Georges Braque, 78 ans : avec Picasso et Jacques Villon, l'un des trois « doyens » qui sont aussi les « trois grands » de la peinture actuelle. Il allait accrocher ses toiles — peintes au cours de ces derniers mois — sur les murs de la Galerie Maeght où elles sont actuellement exposées.

Il faut un immense courage quand on a atteint un certain degré de célébrité pour exposer comme il le fait aujourd'hui des « barques » et des « oiseaux » qui représentent, hésitations y comprises, une étape de plus dans une longue « quête » picturale. Comme tant d'autres, il pouvait se contenter de « morceaux choisis » toujours plus flatteurs. Mais Braque, baptisé par Jean Paulhan « Braque le Patron », estime qu'on doit, à chaque instant, « repenser » son art et que le public a le droit d'en juger à mesure que cet art se construit.

Une grande leçon d'humilité nous est ainsi donnée par un peintre dont les propos recueillis ci-dessous par Georges Charbonnier (1) prouvent qu'il n'est pas seulement un « grand bonhomme » quand il peint, mais aussi quand il parle de son métier.

Georges Charbonnier. — Georges Braque, vous m'avez dit un jour que pendant la Renaissance, le but de la peinture, c'était le tableau. En est-il de même maintenant ?

GEORGES BRAQUE. — A la Renaissance, il s'agissait de représenter une chose. Les peintres de la Renaissance étaient des maîtres.

G. Charbonnier. — Et maintenant, n'y a-t-il plus de maîtres ?

BRAQUE. — Non. Je crois au contraire que maintenant on cherche l'homme. Avant, on cherchait le peintre et son talent. Maintenant, on veut absolument découvrir l'homme à travers son œuvre.

J'ai souvent entendu parler, par exemple, du talent de Manet, mais je n'ai jamais entendu parler du talent de Cézanne. C'est là, je crois, un signe assez caractéristique de notre époque.

G. Charbonnier. — A la Renaissance, ce qui compte est donc la chose « représentée » et, à notre époque, la chose « vécue » ?

BRAQUE. — Il ne faut jamais tomber dans l'absolu, mais néanmoins, le talent servait à masquer beaucoup de choses. J'ai même dit que quand on fait appel au talent, c'est que l'imagination est en défaut...

G. Charbonnier. — Autrement dit, l'homme est derrière Raphaël, mais encore bien plus derrière Van Gogh ?

BRAQUE. — Evidemment.

Peindre « l'entre-deux »

G. Charbonnier. — A la Renaissance, on peint des sujets. Maintenant, il n'en est donc pas de même ?

BRAQUE. — Si. C'est-à-dire qu'il n'y a pas à proprement parler de peinture sans sujet. Et même, on pourrait presque classer la peinture chronologiquement d'après les différents sujets. Dans tout tableau, il y a un sujet, mais qui n'est pas fatalement anecdotique. Les gens s'imaginent que le sujet commence avec l'anecdote. C'est tout à fait faux.

G. Charbonnier. — Quand vous peignez, vous peignez quoi ?

BRAQUE. — Le départ du tableau, pour tout peintre, c'est les couleurs et les formes; je crois qu'on n'échappe pas à ça, bien que la règle ne soit pas absolue.

G. Charbonnier. — Pourrais-je dire que l'objet est votre sujet ?

BRAQUE. — Non. Je crois que, préalablement, il y a les couleurs et les formes qui jouent. Je crois que l'a t poétique — si l'on peut dire — c'est d'animer ces formes et ces couleurs, c'est-à-dire : d'un blanc posé sur la toile faire une serviette. Mais je crois que le blanc est une chose conçue avant de savoir ce qu'il deviendra. Il y a donc une transformation de la chose. On peut dire : une transformation poétique de la chose.

G. Charbonnier. — Si la représentation est « en plus », faut-il penser qu'elle n'est pas essentielle ?

BRAQUE. — Elle est essentielle : elle fait partie du tableau. Il est bien difficile de dissocier les choses d'un tableau. Il y a des gens qui disent : « Que représente votre tableau ?... Quoi ?... Il y a une pomme, c'est entendu, il y a... je ne sais pas... Ah ! une assiette ; à côté... » Ces gens-là ont l'air d'ignorer totalement que ce qui est *entre* la pomme et l'assiette se peint aussi. Et, ma foi, il me paraît tout aussi difficile de peindre l'entre-deux que les choses. Cet « entre-deux » me paraît un élément aussi capital que ce qu'ils appellent l' « objet ». C'est justement le rapport de ces objets entre eux et de l'objet avec l' « entre-deux » qui constitue le sujet. Comment pourrais-je dire ce que « représente » le tableau, alors que les rapports sont des choses toujours différentes ? Par exemple : je ne me sens pas obligé de définir *ce* fruit, qui est là, car si je mets dans une corbeille une orange à côté d'un citron, l'orange cesse d'être une orange et le citron cesse d'être un citron pour devenir fruits. C'est cette transformation qui compte.

G. Charbonnier. — On parle de la liberté dans l'art et l'expression vient toujours sous la plume des critiques. Que veut-on dire, quand on emploie ces mots : « se libérer » ?

BRAQUE. — Je crois qu'en général, la liberté c'est surtout... se libérer d'un certain automatisme.

G. Charbonnier. — Je suis donc amené à vous demander ce que vous appelez automatisme.

BRAQUE. — L'automatisme, contrairement au sens qu'on a voulu donner au cours des dernières années à ce mot, est, pour moi, l'accomplissement des habitudes. Or, je ne vois pas là que ce soit une liberté, comme certains ont voulu le prétendre (...).

G. Charbonnier. — La multiplicité des règles n'est-elle pas un obstacle à la liberté ?

BRAQUE. — Non, du tout. D'ailleurs... « les règles », je ne sais pas si l'expression est celle qu'il convient d'employer. Toutefois, j'admets évidemment la notion de « limite ».

Ce qui compte, c'est d'arriver à l'harmonie. Pour moi, voilà le but : c'est rejoindre un certain néant intellectuel. Les mots sont une perte de valeur.

G. Charbonnier. — Pensez-vous que l'artiste est responsable des conséquences de son art ?

BRAQUE. — Ah ! ça non ! Je vous assure que non ! J'en ai la profonde conviction. Imaginez, par exemple, la surprise de l'auteur de la Vénus de Milo s'il voyait sa Vénus dans la devanture d'un orthopédiste, bardée de bandages ! Qui aurait pu prévoir cet aboutissement ? Et cependant nous avons vu cela. L'art et la vie se confondent. En ce qui me concerne, il en est de même : j'ai eu la surprise de voir des armées entières camouflées « cubiste ». Et croyez bien qu'il ne faut voir là aucun hasard. Avant nous, les cubistes, le camouflage militaire était impressionniste. Qu'est-ce donc que le bleu horizon ? Le propre de l'art est de s'infiltrer partout ! (...).

G. Charbonnier. — La peinture actuelle n'a-t-elle pas pour préoccupation de se libérer des idées ?

BRAQUE. — Pour moi, cela va jusqu'à dire que le tableau est fini quand l'idée a disparu.

Pour peindre, on part d'une idée : on part d'une idée motrice. Tout se passe dans la tête avant de passer sous les yeux. C'est une idée qui se manifeste, n'est-ce pas? Mais, en cours d'exécution, le tableau s'affirme. Il y a donc lutte entre l'idée — c'est-à-dire le tableau préconçu — et le tableau qui se défend lui-même. Il m'est même arrivé de constater une chose : en faisant un tableau, je m'arrêtais — ni satisfait ni mécontent d'ailleurs — je mettais ce tableau de côté et, six mois après, en le regardant, je trouvais que ce tableau était terminé : il s'était fait tout seul ! Alors, je me suis souvent posé la question : « Pourquoi ? », et je crois avoir compris : quand je faisais le tableau, j'étais encore imprégné de cette idée à laquelle j'aurais voulu que le tableau ressemblât. Cependant, le tableau lui-même prenait sa propre vie. Il se défendait.

En voyant le tableau six mois après, j'avais perdu mon idée et je me trouvais en face d'une réalité : ce tableau qui existait de lui-même.

J'emprunterai à la construction navale un exemple assez caractéristique : celui du ber. Quand on construit un bateau, le ber est la construction qui sert à construire le bateau. Le ber et le bateau font corps. Ils s'élèvent ensemble. Quand on lance un bateau, dès que le bateau trouve sa propre vie, il abandonne le ber. Il n'est plus question du ber et le bateau devient bateau. Pour le tableau, je crois qu'il en est de même. Dès qu'on se libère de l'idée, il mène sa propre vie. Il flotte, si l'on peut dire !

G. Charbonnier. — Qu'est-ce qui fait qu'une peinture tient ou qu'un tableau s'effondre ?

BRAQUE. — Une question d'esprit... J'ai remarqué qu'il y a des tableaux qui meurent... Je crois qu'ils étaient voués à une courte vie, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas de vie, ni d'esprit.

G. Charbonnier. — Peut-être, à différentes époques, ne regarde-t-on pas un tableau de la même manière ?

BRAQUE. — C'est ce qui fait que l'art est vivant. L'art se renouvelle perpétuellement. Je crois... et même j'en suis sûr, qu'un contemporain de Raphaël ne voyait pas un tableau de Raphaël comme nous le voyons. Je vous l'ai dit, tout à l'heure : ce ne sont pas les choses qui comptent, ce sont les rapports qui les unissent et ces rapports varient.

G. Charbonnier. — Vous dites que dans une œuvre d'art, il doit y avoir une tension.

BRAQUE. — Tension qui, précisément, est entretenue par le conflit de l'idée poursuivie et du tableau qui s'affirme. Je crois que c'est cette tension qui donne la vie au tableau. Héraclite parle de « la tension de la lyre ». Pour qu'une corde vibre, il faut qu'elle soit tendue. En peinture, c'est la même chose. Il faut arriver à une certaine tension. Si le tableau s'accomplissait sans résistance, il serait sans portée.

Le fagot de Courbet

G. Charbonnier. — Vous disiez tout à l'heure qu'on part d'une idée préconçue pour faire un tableau. Cependant, le peintre pense en formes et en couleurs. Il ne pense pas en objets représentés.

BRAQUE. — L'idée préconçue est préconçue en tant que formes et couleurs. Pas au-delà.

L'histoire veut que Cézanne ait un jour rendu visite à Courbet à son atelier. Courbet peignait. Le tableau représentait une forêt. Au premier plan, il y avait une tache marron. Une tache. Et Courbet dit à Cézanne, en désignant la tache : « Ça, je ne sais qu'en faire. »

Quelque temps après, Cézanne revient voir Courbet et Courbet s'écrie : « Vous savez, cette tache... j'ai trouvé ! »

La tache était devenue un fagot.

Notez bien que chez Courbet, c'était une chose inconsciente. Vraiment inconsciente (...).

Dans le tableau, ce qui compte, c'est l'imprévu. C'est lui qui reste. Si je pouvais concevoir un tableau mentalement, je ne me donnerais jamais la peine de l'exécuter. Certains artistes peignent, c'est absolument comme s'ils faisaient une copie. Aussi l'esprit est-il absent du tableau. Le peintre a imité son idée.

G. Charbonnier. — J'ai été souvent frappé par le fait que les paroles d'un artiste sont assez voisines de celles d'un mystique. Je vous ai entendu dire : « Il y a toujours une prière à la fin. »

BRAQUE. — Oui. Rien de ce qui touche à la vie ne se pose comme un problème. C'est exact. Tout se termine comme par une prière.

Prenez par exemple un homme tout près des réalités : le paysan. On a beau lui dire : « Mon vieux, tu sais, il y a maintenant des machines agricoles extraordinaires. Elles labourent. Elles sèment. Elles mettent de l'engrais. Elles font tout ». Quand tout est dit, et fait, il y a encore la prière du paysan. « Mon Dieu, pourvu qu'il ne tombe pas de grêle ! » (...).

Christophe Colomb, Christophe Colomb part. Il n'a pas d'autre ressource que de prier. Il faut qu'il soit soutenu par la foi, avant de découvrir l'Amérique. Et il est soutenu par la foi.

Au deuxième voyage vers l'Amérique, il ne s'agit plus que de répéter une chose déjà faite.

La boussole remplace la prière.

C'est cela qui, à mon sens, différencie l'art.

G. Charbonnier. — Le fait scientifique est le fait répété. Le fait artistique est le fait inventé.

Le talent, par nature, n'est donc pas du domaine de l'art, mais du domaine de la science.

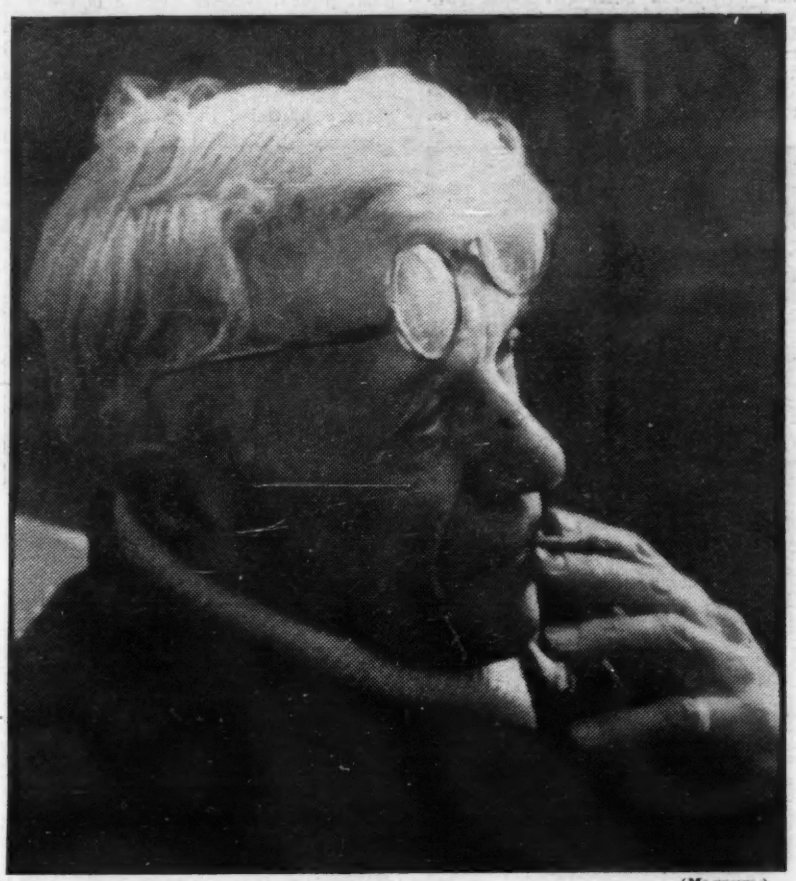
BRAQUE. — Le talent, évidemment, est une science. C'est un pouvoir acquis. Des peintres ont exploité le talent avec beaucoup de maestria !

G. Charbonnier. — L'idée d'atelier n'est-elle pas inséparable de l'idée de talent ainsi définie ?

BRAQUE. — Bien sûr.

G. Charbonnier. — On ne conçoit pas l'atelier de Cézanne ou de Van Gogh...

BRAQUE. — Cela paraît impossible. Cézanne, précisément, allait contre toutes les facilités que peut donner le talent. Quand on a recours au talent, je vous l'ai dit, c'est que l'imagination fait défaut.



(Magnum.)

GEORGES BRAQUE
« Il y a toujours une prière à la fin. »

(1) « Le Monologue du peintre ». Entretien avec seize peintres. Julliard.

MACHIKO KYO ET YOKO MINAMIDA DANS « L'IMPÉRATRICE YANG-KWEI-FEI »
Ce sont les roses et les verts qui chantent...

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● *Des sculptures de peintres et un cirque de poche.*

UN bon peintre est toujours un passionnant sculpteur quand il se décide à quitter ses tubes de couleur pour la terre glaise. C'est le cas d'André Derain, peut-être le plus grand et, certainement, le plus authentique des « fauves » qui, avec Matisse, Vlaminck et Van Dongen, permirent, il y a plus d'un demi-siècle, le passage de l'impressionnisme aux conceptions plus modernes de la peinture.

La « barbarie raffinée de Derain » dont parle Waldemar George, sa volonté de mettre son talent d'héritier de la Renaissance au service des arts dits « primitifs » enfin réinventés, est presque plus évidente dans ses masques sculptés que dans sa peinture. Ils gardent en tout cas cette pureté de traits et cette singulière lucidité du regard qui est le propre des meilleurs portraits de Derain (1).

Oudot

De toute façon, la remise en vogue de la sculpture qui s'annonçait il y a deux ou trois ans déjà, se confirme. Et l'exposition de Oudot (2) nous montre que non seulement l'avant-garde, mais la tradition classique y participent.

Oudot, dont les bustes évoquent parfois ceux de Gimont, est un des rares jeunes sculpteurs que passionne — heureusement — encore le corps humain, le corps féminin en particulier, qu'il sait exalter dans ses dessins comme dans ses terres cuites avec un talent et un sens de l'érotisme naturel auxquels les esthètes les plus blasés ne sauraient rester indifférents.

Petits formats

A quelques pas de l'exposition Oudot, dans la petite rue des Beaux-Arts, une centaine d'œuvres dues aux artistes les plus différents ont été rassemblées. Des petits formats qui peuvent être manipulés comme vulgaires tableaux, mais des tableaux autour desquels l'espace s'organise. C'est peut-être là, pour le moment, l'avenir de la sculpture. Un avenir garanti par d'étonnantes figurines de Germaine Richier, de Giacometti, de Laurens ou de Zadkine et par celles de la « nouvelle vague » aussi : personnages minéraux de Roël d'Haese, fantômes bien en fer d'Armitage, bois métaphysiquement viscéraux de Martin, « menhirs » de Dodeigne, ferronneries tragiques de César, formes élancées de Chilida ou fonctionnelles de Marta Pan. Tout le cirque imaginaire de la sculpture contemporaine, avec ses acrobates, ses rouleurs de tapis, ses magiciens, ses clowns et sa ménagerie.

Un cirque de poche. Un spectacle de gala dont il faut dire que le numéro le plus réussi est encore une sculpture de peintre : la « Femme allongée » de Picasso.

J. F. C.

(1) Sculptures inédites d'André Derain, chez Mouradian-Vallotton, 41, rue de Seine.

(2) Galerie Carlier (angle de la rue Mazarine et de la rue Guénégaud).

(3) Galerie Claude Bernard.

CINÉMA

Michèle Manceaux a vu pour vous :

● *Quelques viols inutiles, un bon film de guerre, un Bob Hope réussi et une galerie de tableaux japonais.*

● J'irai cracher sur vos tombes

D'un roman-choc que le regretté Boris Vian avait écrit pour s'amuser, d'un canular réussi, le jeune réalisateur Michel Gast (29 ans) a voulu tirer son premier film et que ce film soit sérieux. Il a pris à la lettre les fausses violences et les vraies blagues dont Boris Vian avait truffé « J'irai cracher sur vos tombes » (1) et il a voulu en faire un film vraiment violent et vraiment émouvant, un film à l'américaine, plein de cruauté et de jazz. Ce que l'on peut en littérature imaginer et décrire sans l'avoir éprouvé (Kafka a décrit l'Amérique sans y avoir jamais été), il est difficile de l'évoquer au cinéma. Ce n'est pas pour rien que les metteurs en scène vont tourner « sur place ». Or, Gast est aussi étranger aux lynchages du Sud, au rythme noir et même tout simplement au mouvement qu'un escargot de Bourgogne. Il a emprunté un peu partout, de « L'Equipée sauvage » à « La Chaîne ». Il a voulu asséner de grands coups de poing, mais il est comme les messieurs coléreux qui menacent avec une grosse voix et qui n'écrasent que les mouches.

Christian Marquand viole énormément. Il montre à plusieurs reprises qu'il est capable de faire autre chose.

(1) Biarritz, Richelieu Gaumont, Madeleine.

● La Gloire et la Peur.

La violence, le mouvement, l'intensité, c'est dans le nouveau film de Lewis Milestone : « La Gloire et la Peur » (2) qu'on les trouve. Et bien autre chose aussi.

Il retrace l'un des épisodes les plus absurdes et les plus meurtriers de la guerre de Corée : l'ultime bataille entre Chinois et Américains pour occuper une petite butte, Pork Chop Hill, quelques minutes avant l'armistice.

Tantôt les uns avancent, tantôt les autres avancent. Il y a de plus en plus de morts. C'est tout. Le film, pendant une heure et demie, sans aucune diversion, raconte la bataille que les hommes mènent avec les réflexes — discipline pour attaquer, instinct de conservation pour se défendre — qui font les héros.

Cette dénonciation impitoyable de l'inutilité de la guerre et même de l'irresponsabilité avec laquelle les Américains eux-mêmes l'ont conduite a été jugée si cruelle à l'égard des chefs militaires qu'une conclusion artificielle a été imposée à Lewis Milestone pour justifier le sacrifice des G.I. morts en Corée. Elle ne modifie pas le fond de « La Gloire et la Peur » qui passait, il y a quelques semaines encore, à Washington.

● Ne tirez pas sur le bandit

Plus gai, et également réussi, ce film américain tourné autour de Bob Hope, « Ne tirez pas sur le bandit » (3). Le point de départ est drôle : un courtier d'assurances minable réussit à décrocher un client, il lui fait signer une assurance sur la vie de 100.000 dollars et s'aperçoit que son client est un dangereux bandit dont la tête est mise à prix. Comment il va s'ingénier à préserver la vie du bandit, comment le bandit va se servir de la sollicitude de l'assureur, tout cela est plein de gags, de poursuites, de loufoqueries et Bob Hope, pas du tout

→

(2) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

(3) Ermitage, Max-Linder, Images.

Cabarets Dancings
le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS
la Bandera STUDIO PUBLICIS
FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

cabotin, renouvelle à force d'ingénuité son personnage classique de « malin malgré lui ».

L'impératrice Yang Kwei Fei

Mizoguchi, l'auteur de « L'Impératrice Yang Kwei Fei » (4), est ce metteur en scène japonais dont l'œuvre bouleverse les cinéphiles non seulement par son esthétisme le plus pur, le plus raffiné, mais par le nombre incroyable des films qu'il a tournés : sans doute plus de cent.

Quand on considère le soin, le goût, la recherche, la précision avec lesquels il a tourné chaque plan de chacun de ses films, il est probable que Mizoguchi, mort en 1956, à l'âge de 58 ans, au moment où les Américains lui proposaient un pont d'or, n'a guère eu le temps de beaucoup flâner.

« Yang Kwei Fei » est l'un des derniers films qu'il a tournés et le premier en couleurs. A voir comment Mizoguchi avait utilisé la lumière, les brumes, les contrastes en noir et blanc, il n'est pas surprenant que ce film en couleurs soit révélateur. Il semble que l'on n'ait jamais avant lui utilisé vraiment la couleur. Les roses, les verts d'eau, les terre de Sienne brûlée chantent. Chaque plan est un tableau. L'histoire, un grand amour pur auquel la princesse s'immole (elle va vers la mort et l'on voit juste un pan de sa traîne de soie frôler légèrement le sable), est presque secondaire. Il faut aller voir ce film lent, comme on va voir une exposition de peinture, l'exposition d'un grand maître.

M. M.

GEORGE SCHIBATA ET GREGORY PECK DANS « LA GLOIRE ET LA PEUR »
Pas un soupçon de grandiloquence.

Denis Vincent a vu pour vous :

« *La Bandera* », *un instrument d'investigation pour les sociologues.*

NOUS ne rêvons pas. C'est à propos de « La Bandera » (5), film tourné par Julien Duvivier en 1935, d'après un roman de Pierre Mac Orlan, que Marcel Achard écrivait dans « Marianne » :

« *Quelle joie de pouvoir enfin dire : voilà un film français qui nous honore...* »

Et Jean Fayard dans « Candide » :

« *C'est un très beau film. Je dirai un très grand film. Les Américains ont souvent autant de richesse épisodique, mais rarement autant de sincérité.* »

Et René Jeanne dans « Le Petit Journal » :

« *Une simplicité, une émotion, une vérité auxquelles il est impossible de résister...* »

Et Roger Régent :

« *Le critique cherche en vain le défaut de la cuirasse...* »

Et Paul Gordeaux :

« *Un authentique chef-d'œuvre...* »

Il n'est pas certain que nous soyons en droit de leur reprocher et que dans vingt ans nous ne soyons nous-mêmes confondus si l'on s'avise d'exhumer tel ou tel de nos jugements. La distinction entre le produit apprécié parce qu'il coïncide avec la sensibilité d'une époque et l'œuvre d'une valeur intrinsèque (à l'écran : « La Grande Illusion », « Le Cuirassé Potemkine », certains films de René Clair, de Stroheim par exemple) n'a jamais été aisée.

L'intéressant dans la reprise de « La Bandera », c'est précisément ce qu'elle révèle sur la sensibilité de l'époque.

En toile de jute

Le choc est d'autant plus vif qu'aucun des éléments superficiels qui peuvent, en démodant une œuvre, en dissimuler les beautés n'intervient ici. La copie et la photographie sont propres, le son également. Aucune ride ou presque de ce côté-là. L'action se déroule presque entièrement au Maroc dans une compagnie de légionnaires. Seul élément féminin : une jeune Arabe en costume traditionnel. Pas de robes, pas de voitures, pas de meubles, rien qui reflète particulièrement une époque mais, au contraire, une histoire éternelle d'honneur, d'amour et de mort. Un homme a assassiné. Il réussit à gagner l'Espagne, puis, le jour où il n'a plus de quoi manger, il s'engage dans la Légion étrangère. S'engage dans la même compagnie un autre Français. C'est un policier qui le soupçonne. Grâce à l'amour d'une danseuse, notre homme sera édifié. Mais la haine entre les deux légionnaires s'évanouira lorsqu'ils se trouveront tous deux sous les balles des « salopards » que la Légion poursuit dans le Sud-Marocain. L'assassin mourra honorable et honoré puisque « à l'ennemi », et le policier vivra repenti.

Ce qu'il faut voir, c'est comment tout cela est dit, pour sentir ce que vingt-cinq années ont modifié de fondamental dans la mythologie du spectateur moyen, celui qui frémissait d'émotion en voyant « La Bandera » et dont le fils sera saisi par le fou rire.

Grâce à ses vieux films, le cinéma est en passe de devenir l'instrument d'investigation le plus puissant pour les sociologues d'aujourd'hui et de demain.

Un autre élément frappe : c'est la profondeur psychologique, la richesse de nuances que contient le film contemporain le moins réussi par rapport à ce cinéma-là. Pas une scène qui ne semble grossière, dans le sens où une toile de jute est grossière comparée à une soie. Pas un sentiment qui ne soit en droit fil, pas un soupçon d'ambivalence.

L'amour est sourd

Parmi les interprètes, seul Jean Gabin semble avoir déjà compris qu'à l'écran toute une situation peut s'exprimer, tout un drame peut se traduire par un mouvement de tête ou le frémissement d'une paupière. Mais Gabin était si loin alors d'être une véritable vedette que, pour assurer la carrière de son film en France et à l'étranger, le producteur fit un pont d'or à... Annabella. En échange de quoi celle-ci accepta le rôle relativement court de la jeune Arabe enamourée. Peu de temps après, Hollywood l'arrachait à la France, ce qui constituait à l'époque une prestigieuse consécration.

Qui était-ce, Annabella ? Un charmant visage, certes, mais la plus exécrable comédienne que l'écran ait produite, dirait-on, si nous n'avions eu depuis aussi bien dans le genre. N'importe. Le public l'aimait et l'amour, au cinéma, n'est point aveugle, mais sourd. De ce côté-là, reconnaissons-le, il n'y a rien de changé. La vedette demeure l'incarnation physique d'un type de femme dans lequel le public reconnaît l'objet provisoire de ses rêves. Nul ne sait au juste pourquoi l'accord se fait ni pourquoi, un jour, il se rompt.

Ceux qui s'intéressent à la vie du cinéma, à la place qu'il occupe dans notre civilisation et à ses facultés d'expression peuvent consacrer une soirée à « La Bandera ». Nous ne croyons pas qu'ils le regretteront. Surtout s'ils ont la curiosité de traverser ensuite les Champs-Elysées pour aller voir, en face, « La Gloire et la Peur », un autre film où l'on parle d'honneur et de mort sur le seul ton qui soit aujourd'hui tolérable.

D. V.

Cette année-là

Le néon était mauvais pour la santé...

« LA Bandera » était présentée le 25 septembre 1935, au Rex, à Paris.

Nous avons eu la curiosité de feuilleter une revue spécialisée de l'année pour essayer d'y retrouver le visage qu'avait alors le cinéma. Voici de quoi et de qui on parlait :

● Le metteur en scène Eric von Stroheim qui jadis connut la très grande vogue est aujourd'hui réduit à la misère.

● Mary Pickford divorce.

● La 4ᵉ chambre du Tribunal civil de la Seine a ordonné à un cinéma de faire disparaître son enseigne lumineuse ; le professeur Laignel-Lavastine a précisé dans son rapport que le néon était préjudiciable à la santé :

1° pour l'œil, par danger de scotome ;

2° pour la vision par perturbation dans la perception des couleurs ;

3° pour la santé générale, en irritant le système nerveux par l'intensité de la lumière.

● Gros succès à Bordeaux de « Trois de la Marine » qui a réalisé du 15 décembre au 15 janvier 1935, 44.000 fr. de recettes au cinéma Florida.

● Le principal reportage des Actualités françaises Paramount est consacré à l'événement du jour : le voyage à Rome de M. Pierre Laval et la signature de l'accord franco-italien.

Citons encore une documentation sur la Sarre, et le séjour des souverains belges à la montagne.

● Pola Negri, véritable aryenne, puisque de nationalité polonaise, pourra tourner en Allemagne.

● La télévision naît aux Etats-Unis. « On n'attend pas le début de l'exploitation du système avant l'automne, comme en Angleterre, et elle sera l i m i t é e à quelques théâtres et « homes » de millionnaires.

● Pour l'inauguration du hall des informations dans son nouvel hôtel des Champs-Elysées, « L'Intransigeant » avait convié de nombreuses vedettes. Joséphine Baker qui remporte un grand succès dans « Zouzou » a signé 400 photos.

● Maurice Chevalier rentre d'Amérique ; il déclare : « *Charles Boyer va prendre définitivement la place qu'il mérite sur les écrans internationaux.* »

● Premier film de Sacha Guitry : « Pasteur ».

● « Shirley aviatrice » avec Shirley Temple. Marcel Achard « Ami du Peuple » : « *Adorable petite personne* », *irrésistible* », Pierre Wolff (« Paris-soir ») : « *La plus adorable petite fille, le plus ravissant minois* ».

● « Angèle » avec Fernandel a tenu sept semaines aux « Agriculteurs », sept semaines au « Bonaparte », quinze semaines au « Ciné-Opéra ».

● Simone Simon devient une vedette « Fox ».

● Le critique du « Journal » écrit : « *L'événement de la semaine fut l'apparition du nouveau film de Maurice Tourneur : « Justin de Marseille ». Le film contient des pages cinématographiques de premier ordre qui resteront classiques.* »

● Congrès du cinéma à Berlin ; Goebbels déclare : « *L'Art est la plus noble expression de la culture nationale. L'Etat doit soutenir le cinéma... Nous n'avons pas le choix : il faut nous emparer de cette matière et arriver à la maîtriser.* »

● On tourne « Divine », premier scénario de Colette. Mise en scène de Max Ophüls. Vedette : Simone Berriau.

● Jacques Feyder prépare « La Kermesse héroïque ».

● Mireille Balin interprétera « Marie des Angoisses », héroïne de Marcel Prévost « *promise à la douleur dès le berceau* ».

● René Clair prépare un « Tour du monde en 80 jours » avec Maurice Chevalier dans le rôle de Passepartout.

● Charles Boyer qui doit incarner l'archiduc Rodolphe dans « Mayerling » est actuellement à Vienne pour se documenter.

● Walt Disney annonce que toute sa production pour 1936 sera en couleurs : neufs « Mickey » et neuf Silly Symphonies.

● Danielle Darrieux et Henri Decoin se sont mariés à la mairie du 8ᵉ arrondissement.

● Paul Muni triomphe dans « Furie noire ».

● On parle d'un nouveau prodige : Tino Rossi.

● 29 novembre : présentation de « La Bandera » de Julien Duvivier.

(4) Studio de l'Etoile.
(5) Studio Publicis.

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
MORT EN FRAUDE
Un film de MARCEL CAMUS
Réalisateur d'« ORFEU NEGRO »

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion (v. o.)
La Nuit des Forains
INGMAR BERGMAN

AGRICULTEURS - 8, r. d'Athènes. 181. 96-48
Un film de G. FRANJU
LA TÊTE CONTRE LES MURS

d'après Pierre Mac Orlan, avec Annabella, Jean Gabin, Le Vigan, Aimos, Pierre Renoir, Gaston Modot, Margo Lion, Charles Granval à l' « Eden » de Rouen. Pierre Mac Orlan a parlé de « ses débuts difficiles » et Jean Gabin... *« a conquis toute la salle par une appréciation judicieuse sur l'équipe locale de football, révélant ainsi qu'en dehors de ses occupations artistiques, ce grand gaillard cordial est un fervent du sport. »*

Et quelques chiffres comparés :

● La recette globale pour 1935 : 832 millions ; pour 1959 : 59 milliards 336 millions, soit 71 fois plus.

● Le prix des places aux Champs-Elysées en 1935 : de 15 à 20 francs ; en 1958 : de 450 à 500 francs, soit 30 fois plus.

● Le devis d'un film moyen en 1935 : 1.500.000. Le même film en 1958 : 150 millions, soit 100 fois plus.

● Le cachet d'une grande vedette en 1935 : 700.000 francs (Jean Gabin sera le premier acteur français à toucher 1 million, en 1939, pour « Remorques »).

● Le cachet de Jean Gabin en 1958, en six mois : 50 millions, soit 70 fois plus.

Le nombre de films réalisés en France, en 1935 : 115 ; en 1958 : 126.

AIMOS ET JEAN GABIN DANS « LA BANDERA »
Pas un soupçon d'ambivalence.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *« La Tragédie optimiste » ou le Châtelet au service de la révolution.*

EN ces premiers mois de la révolution, tout va mal à bord du navire ; la paresse, l'indiscipline, l'anarchie démoralisent l'équipage. Le parti, dont l'autorité n'est pas encore reconnue par tous, envoie un commissaire. C'est une femme. Par sa crânerie et sa simplicité, par sa foi communiste et son intelligence, elle rétablit l'ordre, élimine les irrécupérables, convertit les autres, redonne une âme à cet équipage qui, transformé en régiment d'infanterie, meurt courageusement, unanimement, pour la révolution. Et c'est une tragédie *optimiste*, puisqu'ils sont morts, non point broyés par les dieux, mais pour la plus grande gloire et le plus grand bonheur de l'homme, ce « dieu » en devenir.

« La Tragédie optimiste », de Vsevolod Vichnievski (1), créée en 1932, jouée en français à Paris en 1951, est peut-être le chef-d'œuvre du théâtre de propagande, parce que l'auteur avait un sens dramatique très fort qui lui permettait de rendre émouvants les incidents les plus visiblement didactiques, parce qu'il savait doser l'ironie et le lyrisme pour en faire les contrepoids nécessaires du mélodrame, parce qu'il avait, à n'en pas douter, le don de la vie.

On remerciera donc le théâtre Pouchkine de Léningrad de nous avoir apporté cette œuvre, même si l'on fait des réserves sur le texte et sur la représentation. Sur le texte parce que l'on nous a joué une version revue et corrigée par l'auteur pendant la guerre, stalinisée et cocardière. Sur la représentation qui, avec ses figurants, sa grosse musique, sa machinerie, sa scène tournante prend l'allure d'un Châtelet au service de la révolution. Présentation populaire à l'usage d'un public populaire fort légitime d'ailleurs, mais qui, à l'exportation, accuse un certain décalage de la technique et du goût.

« Si le prolétariat était capable d'enfanter une nouvelle Renaissance, une nouvelle Florence, un nouveau Paris, de nous donner un nouveau Tolstoï... », dit un personnage réactionnaire de la pièce. Non, ce n'est pas encore cela, mais il suffit peut-être que cela justifie un certain optimisme.

R. K.

(1) Théâtre des Nations. Texte français de G. et G. Arout publié dans la collection des Editions de l'Arche.

(Pic.)

A. KIZEIEV ET A. TCHEKAIEVSKI DANS « LA TRAGÉDIE OPTIMISTE ».
Pas un soupçon d'incertitude.

VIRTUOSES

Concours Marguerite Long-Jacques Thibaud

● *L'assurance d'une « carrière » pour un sans-patrie de 23 ans.*

LA minute de vérité vient de sonner pour 87 (futurs) virtuoses, pianistes et violonistes représentant vingt-trois nations qui ont affronté les épreuves du IX[e] Concours Marguerite Long-Jacques Thibaud. A l'issue de dix journées harassantes pour les jurés et le public, harassantes surtout pour des candidats auxquels aucune faiblesse n'est permise, le violoniste Gyorgy Pauk (23 ans, sans-patrie) et le pianiste Toyoaki Matsuura (29 ans, Japonais) ont reçu les suprêmes récompenses, c'est-à-dire un chèque respectivement de 500.000 et de 800.000 francs et des engagements offerts par les disques Pathé-Marconi, les Jeunesses musicales et les grandes associations symphoniques. Bref, la gloire !

Les récents vainqueurs possèdent l'assurance d'une « carrière », car, le Concours Long-Thibaud constitue un barrage périlleux qui offre toutes les garanties de « sérieux » souhaitables.

Ces garanties se trouvent d'abord au sein d'un jury d'une classe exceptionnelle : Henrycz Szeryng, David Oïstrakh, Vladimir Golschmann... (violon), Emile Guillels, Arthur Rubinstein, Samson François, André Jolivet... (piano). Mais ce jury est surtout admirable par son assiduité et ses scrupules (au cours de la première épreuve éliminatoire, il a entendu quarante-sept fois les mêmes mouvements de la même sonate de Chopin, morceau imposé); le jury passe véritablement au crible chaque candidat.

La sûreté de son jugement est confirmée dans le palmarès du concours qui, depuis sa fondation en 1943, nous propose les noms de Samson François, Michèle Auclair, Pierre Barbizet, Aldo Ciccolini, Ventsislav Yankoff, Christian Ferras, Gérard Jarry, Philippe Entremont, Devy Erlith, Peter Frankl, Gabriel Tacchino...

Cette année, la France a fait triste figure. La nombreuse sélection française s'est heurtée, à deux exceptions près, au barrage des éliminatoires et a dû céder le pas devant les candidats étrangers. Les deux vainqueurs, le violoniste Gyorky Pauk et le pianiste Toyoaki Matsuura, furent les seuls détenteurs d'une personnalité affirmée ; cependant, une violoniste japonaise de 17 ans, Shizuko Ishii, classée troisième, a fait sensation grâce à sa chaleur et à sa surprenante autorité, et le pianiste John Blot (29 ans, Pays-Bas), a soulevé l'enthousiasme d'un public enclin à discuter les décisions du jury.

CLAUDE SAMUEL.

LES 4 et 5 JUILLET SQUARE DE LA REPUBLIQUE A PANTIN
Métro et autobus Eglise de Pantin et Mairie des Lilas
GRANDE FÊTE D'ÉTÉ
sous le signe de l'amitié franco-soviétique organisée par l'Association France-U.R.S.S.
BAL - SPECTACLE DE VARIETES - SPORT - CINEMA ATTRACTIONS
BAR - RESTAURANT (cuisine française et russe)
Entr. 200 fr. (grat. pour les porteurs de 4 bons de Soutien et enfants de moins de 12 ans)
S'adresser : ASSOCIATION FRANCE-U.R.S.S., 8, rue de la Vrillière - PARIS (1[er])

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

27 JUIN

L'AUTRE jour, à la télévision, une gentille fille de quinze ans ne savait pas qui était Hitler. Elle n'avait jamais entendu parler de lui. Les garçons à matraque qui, hier soir, à Lyon, ont blessé Jean-Jacques Servan-Schreiber et un professeur, M. Flandin, ne sont pas, j'imagine, aussi ignorants. L'Histoire existe pour eux. Ils en tirent la leçon.

« Les leçons de l'Histoire », nous feignons de croire qu'elles vont toujours dans le sens de la justice, que seuls les justes en bénéficient. L'Histoire est bonne fille et ne refuse rien à personne. Toute passion y trouve son compte. Elle a une réponse pour combler chacune d'elles. Lorsque la fumée des crematoires allemands se fut dissipée, lorsque la dernière pelletée de chaux vive eut été jetée sur le dernier débris humain, je doute s'il se trouva un raciste de moins dans le monde, un antisémite de moins.

Les hommes de sang qui triomphent aujourd'hui méprisent en Hitler le malade et le fou. Ils n'en gardent pas moins sa parole et la jugent féconde. Ils l'ont reçue parce qu'elle a été prononcée pour eux qui sont venus après lui ; elle s'adresse à eux, les hommes de sang, dont la race est éternelle. Les ϟϟ n'ont pas surgi par génération spontanée, et seulement en Allemagne. Ils existaient avant lui, partout dans le monde ; ils sont là encore avec leurs matraques. Ils fournissent partout autant de bourreaux que la guerre des races en exige.

Le national-socialisme et le fascisme leur ont enseigné des principes et une méthode. Que les plus évolués d'entre eux, après le lessivage de leur propre cervelle, y fassent les retouches inspirées par Mao Tsé-toung, il importe peu. Ce que je dénonce ici, c'est ce mensonge consolant qui nous persuade que chaque génération tient compte des crimes que ses aînés ont commis, pour s'en garder.

Les garçons à matraque de Lyon et autres lieux, comme tous ceux qui, il y a quatorze mois, se préparaient à faire un accueil délirant aux parachutistes à mitraillette, les bourreaux de tout poil dont le terrorisme et le contre-terrorisme rendent les services nécessaires en Algérie et dans la métropole, sont les héritiers, les continuateurs de cette Histoire qui fournit à de jeunes furieux non une leçon pour se vaincre eux-mêmes, mais des exemples pour être les plus forts et pour dominer.

Le monde que les maîtres du racisme ont annoncé naîtra. Voilà leur confuse pensée : il est déjà né ; il se forge au feu de cette guerre que c'est un crime selon eux de vouloir interrompre. Selon eux, mais aussi (et c'est leur excuse, convenons-en) selon quelques-uns des chefs qui les ont formés.

Nous avons lu avec stupeur ce communiqué militaire où les Français partisans d'une paix négociée en Algérie étaient traités d'agents de l'ennemi : ce qui revenait à taxer de trahison les hommes politiques de tous les partis, sinon le général de Gaulle lui-même, qui ne mettent pas en doute qu'en Algérie aucune autre issue que la négociation n'ouvre sur la paix.

Nous admettons que des Français soient persuadés du contraire et qu'ils estiment que l'armée seule peut et doit avoir le dernier mot. A quel prix (sans compter le massacre quotidien, 900.000 personnes ont été déplacées...) et si cette guerre eût été, aux yeux de Péguy, « une juste guerre », je ne l'examine pas ici.

Ces deux opinions, ces deux partis opposés peuvent être tenus par des hommes d'une égale bonne foi. Mais quel nom donner à ceux qui savent, qui ont acquis la certitude, sur le terrain, durant ces cinq années, que la solution militaire n'existe pas, qu'une armée comme la nôtre n'est pas un instrument adapté à cette guerre-là, mais qui considèrent l'intérêt, qu'ils confondent, bien sûr, avec celui de la patrie, les intérêts de plusieurs sortes qu'ils ont à l'entretenir, à la faire durer indéfiniment, quoi qu'il en doive coûter dans tous les ordres, pour les corps et pour les âmes, pour notre salut et pour notre gloire, et pour l'honneur de la France devant les nations ? Oui, quel nom leur donner ? Je demande si le véritable attentat contre la patrie ce n'est pas eux qui le commettent.

28 JUIN

QUE certains éléments de l'armée et de la population européenne d'Algérie pèsent encore aujourd'hui sur la politique française inspirée et dirigée par le général de Gaulle et l'infléchissent, ce malheur que le général a trouvé dans son héritage, il ne l'a pas encore surmonté.

Au vrai, toute politique nous apparaît comme un échec si nous la confrontons à ce qui devrait être. Ni aujourd'hui, ni à aucun moment de l'Histoire, il ne s'est trouvé d'homme d'Etat pour rendre le réel exactement conforme à l'idée qu'il en avait conçue. Rien ne résiste à un esprit logicien ; je le constatais en écoutant l'autre jour, au cours d'un déjeuner, Pierre Mendès France faire une analyse implacable de la situation présente, comme devait être implacable, j'imagine, l'analyse que faisait le général de Gaulle quand il regardait, depuis Colombey, le président Mendès France se débattre. A quoi Pierre Mendès France opposerait qu'il n'avait pas les mains libres comme les maîtres actuels du pouvoir.

La vérité est qu'aucun chef de gouvernement, s'il n'est dictateur, n'a les mains libres (même un dictateur...) parce que, pour aucun d'eux, la matière sur laquelle ils travaillent n'est inerte. Tant qu'ils sont hors du pouvoir, le général de Gaulle et Pierre Mendès France suivent la ligne d'un raisonnement devant lequel tout plie et ils ont toujours raison. Devenus les maîtres, ils avancent à travers des branches enchevêtrées, et ils n'y peuvent se frayer un chemin à coups de hache sans faire courir à la nation des risques mortels...

Que l'Etat soit souverain à Alger comme à Paris, que les conditions d'un cessez-le-feu acceptées par le F.L.N. trouvent l'armée obéissante et silencieuse et prête à maintenir l'ordre dans la rue et à y étouffer toute révolte, c'est ce nœud enchevêtré d'intérêts opposés qu'il s'agit pour le général de Gaulle, non de rompre avec l'épée d'Alexandre, mais de dénouer patiemment. En politique aussi le génie est une longue patience. Il nous reste, à nous qui faisons confiance à de Gaulle, de serrer les dents, de ne pas désespérer et, si nous en avons reçu la grâce, de prier.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. : Cameroun, République Centre-Africaine, Congo, Côte française des Somalis, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, Guinée, Sénégal, Rép. Soudanaise, Togo, Tchad, Rép. Voltaïque.
13.000 fr. : Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria.
13.400 fr. : Guadeloupe, Guyane, Madagascar, Martinique, Nouvelle-Calédonie, Cambodge, Laos, Vietnam, Réunion, Tahiti.
15.200 fr. : Angola, Cuba, Haïti, Panama, Costa-Rica, Guatemala, Jamaïque, Ile Maurice, Tanganyika.
16.200 fr. : Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan.
17.200 fr. : Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Uruguay, Venezuela.
24.500 fr. : Australie, Nouvelle-Zélande.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S.A.L.A.M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

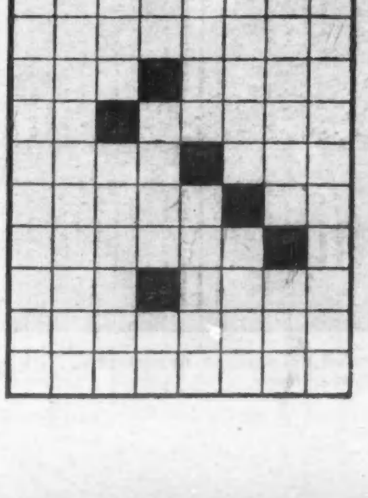
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

Mots croisés n° 194

HORIZONTALEMENT. — 1. Et s'il les aime, cet homme, pourquoi l'affubler de ce sobriquet ? — 2. S'applique à un péché où la gourmandise ne fut pas seule en jeu. — 3. Aurait pu garder un peu d'eau pour mettre dans son vin. Se place juste un peu avant la deuxième croisade. — 4. Dans Montmartre, mais ni dans Opéra ni dans Nord. Fameux Lorrain, ami du paysage. — 5. Stagnante, dans certain mode de scrutin. Très au-dessous des moyens d'Hercule. — 6. Singe qui doit donner de l'espoir, le soir. A lui. — 7. Fixé par une broche métallique. — 8. Asiatique, s'il est simple, Africain s'il est doublé. Cri d'appel au secours (deux mots). — 9. Ce que font les coureurs au quatre fois cent. — 10 Au bout du rouleau.

VERTICALEMENT. — I. Bien qu'il soit un peu excentrique, on y trouve le milieu. — II. Couvrir d'essences végétales odorantes. — III. Ceux qu'on ne nomme pas, dans la société. Connu autrement que par la raison. — IV. Désigne un métal inodore. Prend. Dans la flûte ou la coupe. — V. Sa richesse échappe totalement à l'impôt. Vient de Bolivie ou d'Extrême-Orient. — VI. Hulot, peu présentable dans le monde. Ce que fait plus d'un poste. — VII. Eut son duc et a encore son évêque. Désinence de corps chimiques. — VIII. Ne trouve pas de justification dans l'ignorance.

I II III IV V VI VII VIII



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	A	N	G	L	I	E	R
2	A	M	A	R	A	N	T	E
3	U	N	I	A	T	E	■	U
4	T	E	N	T	E	■	C	S
5	E	S	■	A	R	M	E	S
6	R	I	A	■	A	A	L	I
7	E	Q	U	I	L	L	E	S
8	L	U	T	E	E	■	S	S
9	L	E	O	N	■	E	T	E
10	E	S	S	A	R	T	E	Z

SOLUTION DU N° 193